

UN PIED DE TROP

UNE ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LANTIN – TOME 2

JEAN-LUC BONNET



DU MÊME AUTEUR

Haïkus pour moi-même et plus si affinité (2024)

Haïkus et tanka des philosophes (2024)

Tanka pour le temps présent (2024)

Haïkus et tanka au fil des jours (2024)

Exercices de style (2024)

Les aventures de Matthieu (2024)

Contez sur moi (2024)

Plaidoyers et autres textes (2024)

La cinquième chambre – Enquête du commissaire Lantin – Tome 1

La pilule rouge – Enquête du commissaire Lantin – Tome 3

AVERTISSEMENT

Quelques acronymes sont utilisés dans ce livre. Une liste en est fournie en fin d'ouvrage, pour aider le lecteur.

Cette œuvre est purement fictive. Toute similitude avec des événements réels serait purement fortuite.

Les idées et pensées exprimées par les personnages n'engagent que leur propre point de vue et ne reflètent pas nécessairement celles de l'auteur.

Le Tome 2 fait suite à « La cinquième chambre ». Pour le lecteur qui le souhaiterait, un résumé en est fourni en fin de ce volume. Sinon, laissez-vous porter par la découverte dans cet opus.

*Il faut être perdu, il faut avoir perdu le
monde, pour se trouver soi-même.*

Henry David Thoreau

1

*Certains jours, j'ai rêvé d'une
gomme à effacer l'immondice
humaine.*

Louis Aragon

16 octobre 2023

Ce matin, à 10 h 00, les résultats vont tomber. Ce ne seront pas ceux attendus.

Après un printemps très sec, et un été parmi les plus chauds de l'histoire, aujourd'hui, le temps est couvert avec quelques averses. Le commissaire Lantin s'est levé tôt, comme tous les matins. Il n'est pas insomniaque, il a juste besoin de très peu de sommeil. Il est à la table de sa cuisine, sous une lumière un peu crue pour l'heure matutinale. Il prépare son deuxième café, celui de 5 h 00. Lantin retourne ensuite dans le salon, pour se replonger dans sa lecture, une biographie d'Hitler, un pavé de plus de mille pages. La version de Kershaw est une référence dans ce domaine.

Il a toujours été attiré par le mal, sous toutes ses formes. Les tueurs en série, bien sûr, avec en tête Michel Fourniret et Monique Olivier, un couple meurtrier. Lantin aime s'immerger dans la psychologie de ces grands tueurs. Il y en a bien d'autres : Guy Georges et Francis Heaulme, pour ne citer que les plus célèbres. Lantin avait été l'un des plus grands fans de l'émission « Faites entrer l'accusé ». Elle avait disparu, mais beaucoup d'épisodes étaient encore disponibles sur le net.

Il avait aussi une fascination, un peu morbide, pour les tueurs politiques. Lantin entend par là, les dictateurs qui ont le triste palmarès d'être des massacreurs de masse. En médaille de bronze, Hitler, avec six millions de juifs tués et une guerre comptant plus de cinquante millions de morts ; médaille d'argent, Staline, qui a éliminé plus de quinze millions de Soviétiques, entre autres par la famine ; et, médaille d'or, Mao, il est difficile d'établir un bilan sûr, cependant les experts estiment qu'il est responsable de la mort de quarante à quatre-vingts millions de Chinois. Certains voient dans l'histoire de l'humanité, une flèche

du progrès. Nous serions partis de sauvages vivants dans des cavernes, pour devenir des hommes civilisés, vivants dans de grandes villes. Pourtant, les faits sont têtus, la liste des massacres du XXe siècle est longue comme le bras d'un géant : génocide arménien, massacre de Nankin, Shoah, génocide des Tutsis au Rwanda, divers « purges » en ex-Yougoslavie, et tant d'autres « petites » épurations ethniques.

D'ailleurs, quelle est réellement la différence entre Hitler, le perdant, et Churchill, le vainqueur ? Ils ont tous deux été les architectes de la Seconde Guerre mondiale, se trouvant chacun des raisons pour justifier et excuser leurs actions. Ils ont partagé une passion pour la peinture, un fait qui semble presque incongru lorsqu'on considère la nature de leurs actions respectives. Leur charisme indéniable a marqué leurs carrières, tout comme leur tendance à des états maniaco-dépressifs, une psychologie tourmentée qui a influencé leurs décisions de manière tragique. « Ce sont les vainqueurs qui écrivent l'Histoire », phrase attribuée à Churchill, qui n'était pas dupe.

Les deux dirigeants ont laissé derrière eux un sillage de souffrances. Hitler, avec une cruauté indescriptible, a orchestré l'extermination de millions d'innocents dans les camps de concentration, un génocide qui reste l'un des plus grands crimes contre l'humanité. Churchill, bien qu'ayant joué un rôle crucial dans la victoire des Alliés, n'est pas exempt de responsabilité ; ses ordres ont conduit à des bombardements systématiques des villes allemandes, faisant de nombreuses victimes civiles. Cette destruction, tout comme le génocide orchestré par Hitler, a laissé des cicatrices profondes dans l'Histoire.

Ainsi, la ligne de démarcation entre ces deux hommes puissants semble se brouiller lorsqu'on considère leurs actions dans le contexte de la guerre. Leur héritage est une mosaïque complexe où se mêlent génie, cruauté et désespoir, remettant en question les notions simples de vainqueur et de perdant. Bien sûr, Lantin ne cherche pas à justifier Hitler, il cherche, comme dans ses enquêtes, de nouvelles perspectives, un pas de côté pour voir différemment la réalité, qui fait des vérités.

Ainsi, les hommes ne sont pas tout blanc ou tout noir. Les faits sont infiniment plus complexes et nuancés que les étiquettes simplistes que nous avons souvent tendance à leur apposer. Hitler et Churchill, bien qu'antagonistes dans le grand théâtre de la Seconde Guerre mondiale, incarnent les multiples facettes de l'humanité et des choix moraux tortueux auxquels les leaders sont confrontés en temps de crise. Leurs actions, à la fois

héroïques et terrifiantes, témoignent des extrêmes de la condition humaine, des capacités de grandeur et de déchéance qui coexistent en chacun de nous.

Le commissaire Lantin n'a pas d'idées noires. Il est simplement attiré par les clairs-obscures de l'homme. Il dit toujours qu'il faut connaître les deux faces de la pièce, pour bien comprendre l'homme. Son métier n'est-il pas de comprendre les criminels qu'il fréquente ? Il est sûr qu'on ne rencontre pas de tueurs en série tous les matins. Dans sa vie, il a rencontré des meurtriers à répétition, qui n'ont pas de schéma prédéterminé. Ce sont des criminels, qui tuent pour un territoire ou une vengeance, dans une guerre de gangs.

Il sait aussi apprécier un beau tableau, trouvant dans l'art un réconfort et une inspiration inépuisable. Toutefois, il a été profondément subjugué par le livre « Histoire de la laideur » d'Umberto Eco, une exploration fascinante des paradoxes esthétiques à travers les âges. L'intellectuel italien révèle comment la peinture, souvent célébrée pour sa beauté et son harmonie, a également joué avec le concept de la laideur pour en faire un terrain fertile pour l'expression artistique. La laideur, loin d'être un simple défaut, devient alors un puissant vecteur de réflexion et de critique. Les artistes, en exploitant les aspects jugés repoussants ou perturbants, transforment la laideur en un instrument de provocations intellectuelles et émotionnelles. Ainsi, à travers les âges, l'art a utilisé ces éléments disgracieux pour questionner les normes de beauté, refléter les réalités sociales et engager le spectateur dans une confrontation souvent inconfortable mais enrichissante avec l'inharmonieux. Cette approche audacieuse redéfinit notre perception de ce qui est esthétiquement valable et nous invite à une réévaluation de la beauté sous ses multiples formes. Lantin applique cette vision nuancée à sa propre vie personnelle et professionnelle.

La Police Judiciaire (PJ) est essentiellement impliquée dans la résolution des homicides, comme dans la lutte contre la criminalité organisée, le terrorisme, la cybercriminalité, ainsi que les formes les plus graves et complexes de délinquance. Beaucoup de collègues du commissaire Lantin essaient d'avoir une vie saine à côté du travail, afin de n'être pas envahis par la noirceur de leur quotidien. Il y a déjà eu des cas de dépression nerveuse, et certains ont demandé leur mutation dans des services moins en contact avec la violence. Le sport est le dérivatif le plus souvent rencontré. Le commissaire Lantin essaie toujours de jouer au badminton, cependant, il a plus de cinquante ans et ses articulations commencent à réclamer des activités plus calmes. Il a bien tenté le footing du matin, mais il n'y trouve

Un pied de trop

aucun plaisir et, c'est trop solitaire. Il est donc passé à la marche nordique avec un groupe de la PJ. Oui, toujours la PJ, sa seule famille depuis son divorce.

*

Lantin arrive à 7 h 30 à son bureau. Il expédie les e-mails du week-end. À 10 h 00 commence le briefing du lundi. Les affaires en cours sont exposées avec ses six capitaines. En plein milieu de la réunion, le téléphone de la capitaine Dufour résonne.

« Répondez, Dufour » lui lance Lantin.

Après quelques échanges, elle annonce « Les résultats de l'affaire du "pied perdu" sont arrivés ce matin. La conclusion est claire, "Il y a un pied de trop" ».

2

*La solitude est la patrie des
forts.*

François Mauriac

14 janvier 2023

Quelques mois plus tôt, une femme seule marche dans les rues froides à cette époque, du centre de Lille. Elle est engoncée dans un manteau qui lui donne plus de formes qu'elle n'a déjà. Elle n'est pas belle, suivant les canons de notre époque. Elle a quelques kilos en trop, peut-être trente. Elle a essayé tous les régimes, toutefois elle n'arrive pas à changer ses comportements alimentaires. Elle se gave de chips, de barres chocolatées très sucrées, des pots entiers de glace, même en hiver.

Elle n'a pas eu beaucoup de relations avec les hommes, quelques vieux qui n'étaient pas regardants sur sa silhouette. Elle est plutôt une bonne amante au lit, elle a appris avec son cousin de cinq ans son aîné, lorsqu'elle avait seize ans. Certes, elle était un peu moins forte, pourtant, on devinait déjà les formes à venir.

Son poids le plus fort n'est pas son corps, mais sa solitude qui la dévore. Cette solitude qui la ronge s'infiltré dans chaque recoin de son existence, comme un froid glacial qui ne la quitte jamais. Elle marche, un pas après l'autre, traînant sa douleur invisible dans les ruelles étroites et pavées de Lille. Chaque soir, c'est la même histoire, elle rentre chez elle, un appartement modeste et sans âme, où les murs semblent se rapprocher un peu plus chaque jour. Elle y retrouve son réconfort habituel, des plateaux-repas achetés au supermarché du coin, qu'elle dévore devant une télévision qui fait à peine diversion.

Les rares amours qu'elle a eues se sont fanées avec le temps, comme des fleurs oubliées dans un vase. Elle n'ose plus appeler qui que ce soit, de peur de déranger, de paraître trop désespérée. Alors, elle se terre dans son silence, observant de loin la vie qui continue pour les autres. Elle rêve parfois d'un grand amour, mais ce rêve est devenu une vieille habitude, une idée floue qu'elle entretient par pure obstination, sans vraiment y

croire. Ses amitiés ne sont pas plus brillantes, elle n'est pas drôle, ni causante. Elle reste à l'écart des groupes qui se forment autour d'elle, sans elle.

Son travail, une routine administrative sans éclat, ne lui offre guère de réconfort. Ses collègues l'ignorent, ou pire, lui sourient avec cette pitié déguisée qu'elle déteste tant. Elle les entend parfois murmurer à voix basse lorsqu'elle passe. Des phrases qu'elle ne saisit pas toujours, mais dont le ton en dit long sur leur véritable opinion. Cette femme sait qu'elle est jugée, qu'on la réduit à son apparence, à sa solitude, à ses échecs visibles. Et cela, plus que tout, la pousse à s'enfermer davantage dans son monde, un cercle vicieux où chaque journée est une répétition de la précédente, un cycle de tristesse et de résignation. Elle rêve de changer, de se libérer de ce poids, mais chaque tentative se solde par un retour encore plus profond dans ses vieux schémas.

Ce soir-là, un samedi, comme tous les samedis, elle va dans un bar dansant de la rue des Écoliers, à Lille. Elle s'installe au bar dès l'ouverture, et elle boit Spritz sur Spritz. C'est la nouvelle boisson à la mode ; elle veut être à la mode. Comme toutes les semaines, elle a sorti ses plus beaux vêtements. Elle les a achetés sur un site pour femmes fortes, qui propose des tenues vraiment très tendance. Ce soir, elle a une veste de cuir clouté qui cache un chemisier blanc, le tout sur une jupe en dégradé de rouges. Elle est très visible. C'est son travail avec la psy qui l'a sortie des fringues noires informes. Depuis quelques semaines, elle arbore des tenues de plus en plus sexy. Toutefois, elle n'a pas perdu un kilo ; bien au contraire, chaque samedi qu'elle passe seule est compensé, le dimanche, par une pizza quatre fromages, taille XL, qu'elle se fait livrer.

Ce soir, à 22 h 00, le bar commence à s'animer, et son voisin renverse par maladresse son verre sur la belle jupe de notre héroïne. L'homme se confond en excuses, il lui propose des mouchoirs en papier, puis elle finit par aller se nettoyer au lavabo. Quand elle revient, l'homme semble l'attendre, il lui sourit et lui fait un signe. « Venez, je vous offre un verre pour me faire pardonner.

- Vous êtes bien aimable, mais ça doit être de ma faute, je suis la femme catastrophe. » L'homme rit à pleines dents. Il est plutôt bel homme. « Mais si vous insistez, je prendrai un Spritz

- Deux Spritz » crie l'homme certain que sa commande passera le brouhaha ambiant.

Et, deux minutes plus, sa commande arrive. « Vous êtes un magicien.

- Je sais ce que je veux, et je l'obtiens ; tout dans la vie est question de volonté. Je me présente, Jean, négociant en spiritueux.

- Audrey, fonctionnaire, c'est moins fringant » dit-elle en cherchant une position avantageuse sur son tabouret de comptoir.

« Ne vous dévalorisez pas, jamais ; les autres sont déjà assez cruels comme ça. "L'enfer c'est les autres", ce n'est pas de moi, c'est de Sartre, le philosophe.

- Oui, je connais de nom. Vous aimez la philosophie ?

- J'aime tout ce qui m'élève. Les arts, la littérature, les voyages. Aimez-vous voyager ?

- Oui, mais avec mon petit salaire, je ne suis sortie de France que pour aller en Belgique » elle se sent ridicule avec sa petite vie de misères en misères.

« Effectivement ce n'est pas très loin. Vous n'avez qu'une vie, sauf si vous êtes bouddhiste. Êtes-vous bouddhiste ?

- Non, je suis un peu catholique, je vais parfois à la messe.

- C'est bien l'élévation spirituelle. Moi, je ne crois plus qu'à ce que je vois, comme Saint-Thomas. Je suis un misanthrope humaniste. » L'homme lui lance un clin d'œil.

« Houlà, vous me perdez.

- C'est simple, j'adore l'Humanité avec un grand H, tout ce qu'elle accomplit de beau ; mais je hais l'homme individuel, qui est cruel et mesquin. »

Leur conversation continue comme cela encore une heure. Jean offre à Audrey autant de Spritz qu'elle veut. Après trois verres, elle est un peu dans un état second, avec cet homme qui semble venu des hautes sphères. En plus d'être beau, il est très élégant, un peu vieille Angleterre. Elle apprendra plus tard que c'est le style « New English Dandy ». Il paraît un peu vieux pour ce style, mais pourquoi pas, il a l'air de se sentir très jeune.

Vers une heure du matin, ils se séparent et se promettent de se retrouver le samedi suivant. Demain, Audrey ne mangera pas de pizza, elle va se faire une salade.

3

*La drogue est un raccourci vers
le désespoir.*

William S. Burroughs

10 février 2023

Le 10 février 2023, vers 19h00, l'humoriste et comédien Pierre Palmade a été impliqué dans un grave accident de la route sur la D372, près de Villiers-en-Bière, en Seine-et-Marne. La collision a impliqué deux véhicules et a entraîné des blessures graves pour trois personnes, dont une femme enceinte de six mois qui a malheureusement perdu son bébé.

Pierre Palmade, qui conduisait sous l'emprise de stupéfiants, a été placé en garde à vue et fait l'objet d'une enquête pour blessures involontaires. Les deux passagers qui se trouvaient dans son véhicule au moment de l'accident ont pris la fuite, mais l'un d'eux a été interpellé quelques jours plus tard.

Les victimes de l'accident, un homme de 38 ans, son fils de 6 ans et sa belle-sœur de 27 ans, continuent de recevoir des soins pour leurs blessures physiques et psychologiques.

Nous exprimons notre profonde sympathie aux victimes et à leurs familles en cette période difficile. Nous continuerons à suivre de près l'évolution de cette affaire et à fournir des mises à jour au fur et à mesure que de nouvelles informations seront disponibles.

Pour toute demande de renseignements supplémentaires, veuillez contacter notre service de presse.

4

*Oh ! n'insultez jamais une
femme qui tombe. Qui sait sous
quel fardeau la pauvre âme
succombe !
Victor Hugo*

13 février 2023

Françoise Marchand n'a pas eu une vie facile. Françoise, quarante-sept ans, née à Tourcoing, vit depuis plus de trente ans à Neuville-en-Torrain, à quelques kilomètres de son lieu de naissance. Elle avait fait tous les métiers, en commençant par le plus vieux puis les plus petits.

Actuellement, elle est femme de ménage. Elle travaille principalement à la grande ville, Tourcoing. Elle ne va jamais jusqu'à Lille, à presque vingt kilomètres. Pour son travail – dans un lointain passé – elle est déjà allée jusqu'en Belgique. C'était une autre vie. Une vie avec plus d'argent, plus facile.

Mais, aujourd'hui, elle se contente de sa routine quotidienne. Chaque matin, elle prend le bus pour Tourcoing, un trajet qu'elle connaît par cœur. Elle s'est habituée à la tranquillité de son quartier et à la simplicité de ses journées. Les souvenirs de ses voyages en Belgique lui reviennent parfois, mais elle préfère ne pas trop y penser. Sa situation a changé, et elle a appris à apprécier les petites choses : un sourire d'un voisin et la satisfaction d'un travail bien fait. Malgré tout, elle garde espoir qu'un jour, les choses pourraient encore changer pour le mieux. Elle est abonnée à *Voici* et *Closer*. Françoise s'imagine encore une nouvelle vie, même si à son âge elle ne se fait pas trop d'idées. Son corps, qui était parfait lorsqu'elle avait vingt ans, est maintenant une chose informe, résultat d'un régime alimentaire déplorable. Elle adore les chips et les crèmes glacées. Lorsqu'elle travaille une journée entière, elle se nourrit de barres chocolatées trop sucrées. Elle a un début de diabète de type II. Son médecin l'exhorte à manger mieux, des fruits et des légumes frais ; elle n'aime

que les pâtes et les fruits au sirop.

Elle a encore quelques amants réguliers, reliques du passé. Elle sait que le grand amour ne viendra plus, il est trop tard, elle est trop triste. Françoise ne le sait pas, mais elle est en pleine dépression nerveuse. Dans son milieu, on ne parle pas de ses émotions, de son mal-être, de ses blessures. Même les filles doivent être dures, c'est leur seule chance de s'en sortir. La petite Françoise a très vite appris la première règle, « La femme est derrière l'homme ». Toute sa vie, elle a été soumise, aux hommes puis à ses patrons. Elle n'est jamais partie en vacances, si ce n'est quelques virées sur la côte d'Opale, avec des hommes sans importance.

À quarante ans, elle a fait la crise du milieu de la vie. Mais, est-ce bien le milieu de sa vie ? Ou le début de la fin ? Elle a alors perdu toutes ses illusions. Elle resterait au bas de l'échelle. Françoise n'avait pas su saisir les occasions, qui lui ont été offertes. Elle se rappelle ce mécanicien belge qui voulait l'épouser. Elle avait vingt-sept ans, au sommet de sa séduction. Mais femme de mécanicien ? Elle aurait préféré un diamantaire d'Anvers, bien qu'elle ne parle pas le néerlandais. Françoise était prête à tout tenter pour faire un beau mariage. Cependant, elle était partie de la mauvaise ligne de départ, dans le sprint de la vie. Elle croyait qu'une fois que nous sommes liés émotionnellement à une personne, il est très difficile de s'en détacher. Elle avait accroché quelques types par le sexe, et ne faisait pas la différence avec les émotions. Françoise n'avait pas été préparée à ces subtilités.

Aujourd'hui, c'est son anniversaire. Elle sera seule autour du gâteau, en fait, un quatre-quarts panaché chocolat, acheté à bas prix. Elle le mangera en entier, sans laisser une miette. Elle s'est fait un cadeau, un mobile reconditionné avec un forfait à 19,99 euros par mois, permettant un accès au web. Françoise n'a pas de box Internet, son smartphone sera une nouvelle porte vers le monde.

Elle s'installe confortablement dans son fauteuil préféré, son nouveau téléphone à la main. Avec une excitation mêlée de nervosité, elle allume l'appareil et commence à explorer. Elle a demandé à son jeune voisin, Antonin, de passer l'aider pour se connecter, à créer un compte e-mail et WhatsApp. Elle ignore ce que c'est, mais tout le monde en parle.

Antonin arrive peu après, un sourire aux lèvres et une tablette sous le bras. « Bonjour Françoise ! Prête pour devenir une pro du numérique ? » plaisante-t-il. Françoise rit

doucement, un peu gênée, mais reconnaissante de l'aide. Ils s'installent côte à côte, et Antonin commence à lui expliquer les bases. Il lui montre comment se connecter au Wi-Fi du voisinage, en particulier à sa propre box. Puis, il l'aide à créer son premier compte Gmail. Françoise est émerveillée par la dextérité d'Antonin. Arrivera-t-elle à faire comme lui ? Ensuite, il lui montre WhatsApp. Antonin lui explique comment ajouter des contacts, envoyer des messages cryptés. Celui-ci sera le premier contact de Françoise dans le monde virtuel. Elle lui envoie immédiatement un message, « Bonjour mon cher premier ami. Comment vas-tu ? » Elle cache, derrière ces mots anodins, son attirance pour Antonin. Il a dix-neuf ans, et pourrait être son fils. A-t-elle une attirance sexuelle pour un jeune homme, qui pourrait être son fils ? Est-ce autre chose ? Demain, elle ne fêtera pas la Saint-Valentin avec lui, ni avec personne d'autre.

« Veux-tu un compte Facebook ?

- Tu m'expliques. »

- C'est comme un grand village où tout le monde se retrouve » dit Antonin. Françoise hoche la tête, absorbant chaque mot. Il lui fait voir comment ça fonctionne sur sa tablette. Elle est étourdie, « C'est trop pour moi, je n'ai pas beaucoup d'amis et je ne sais pas quelles photos ou vidéos je mettrais en partage. » La leçon s'arrête là pour aujourd'hui.

5

*Le mariage fait les êtres vieux
et routiniers avant l'âge.*

Ray Bradbury

14 février 2023

Depuis 1988, Lucie et Marc Laville vivent ensemble. Depuis cette date, ils n'ont jamais manqué une Saint-Valentin. Il lui offre une rose rouge, elle lui offre une chemise. Ils se sont mariés deux ans après leur rencontre, quand Lucie est tombée enceinte. Malheureusement, elle fera une fausse-couche deux semaines après le mariage. Elle a un utérus bicorne. Elle ne pourra plus avoir d'enfant.

Le couple s'est reconstruit autour d'un fils adoptif, Matthias. Il avait quelques mois quand il est arrivé pour former une famille. Il a maintenant vingt-sept ans, et a une vie à problèmes.

Dorénavant, il ne leur reste que la boucherie, 27 rue des Tilleuls à Paris. Il est le patron, elle est la caissière. Il ne manque jamais un centime à la fin du mois. Elle voulait devenir comptable, ce qui l'a aidé à assister son mari dans la gestion de leur commerce.

Cette année, Marc a invité Lucie au restaurant. Il ne veut plus qu'elle passe des heures à la cuisine pour la Saint-Valentin, pour un moment qui est aussi le sien. Ils n'ont plus Matthias à charge, et la boucherie fonctionne très bien. Ils ont remboursé tous les crédits de leur appartement et de leur commerce. Il l'a invité au Train Bleu, le restaurant mythique de la gare de Lyon. Le chef actuel est Samir Balia, il a renouvelé la carte pour augmenter en qualité. Ce bâtiment, classé aux Monuments Historiques, aux célèbres et somptueux décors, rappelle l'âge d'or des voyages en train à vapeur. Aujourd'hui, les voyageurs pressés ne s'arrêtent plus à cette adresse, ils préfèrent les sandwichs des snacks qui prolifèrent dans la gare.

Lucie est subjuguée. Elle n'était jamais venue dans ce lieu, alors qu'elle a passé la plus grande partie de sa vie à Paris. Pour elle, les gares sont faites pour prendre le train, pas pour

un repas gastronomique.

« Que veux-tu boire comme apéritif, ma chérie ? Une coupe de champagne ?

- On peut se le permettre ?

- Bien sûr, c'est moi qui offre » dit-il narquois, sachant bien qu'ils n'ont qu'un compte commun.

« Alors, dans ce cas ! Banco ! » Lucie se sent grisée d'être dans un tel lieu, alors pourquoi faire la comptable ce soir.

« Je me rappelle que je venais ici avec mes parents quand j'étais petit.

- Il y a mille ans, mon ami » elle se sent d'humeur joyeuse.

« Oui, presque, je te rappelle que tu as six mois de plus que moi.

- Un point pour toi.

- Content de te l'entendre dire.

- As-tu des nouvelles de Matthias ? » demande Lucie, avec un air aussi détaché que possible.

« Non, et ça me va bien ainsi.

- Tu pourrais peut-être lui téléphoner.

- Et toi, tu es sa mère.

- Pas tant que ça » Lucie a tout d'un coup la voix qui se brise. Son regard se perd dans les dorures qu'elle ne voit même plus. Les splendeurs demandent de l'attention pour être appréciées.

« Tu ne vas pas recommencer, c'est notre fils. On doit l'aimer tel qu'il est.

- Solidarité masculine. Toi aussi, tu devrais lui en vouloir. Il n'a jamais voulu suivre tes traces et reprendre la boucherie » elle commence à avoir la voix qui monte dans les aigus. Mais Marc n'y prête pas attention, il n'est pas particulièrement psychologue.

« Je l'ai laissé libre de ses choix.

- On voit le résultat !

- S'il te plait, pas de dispute ce soir et ici. Profitons du moment. » Sans le savoir, Marc est un épicurien. Il a des goûts simples mais sûrs. Il a toujours aimé bien manger, plus que beaucoup manger. C'est un qualitatif. Lucie serait plutôt quantitative, ce sont les restes de son enfance où elle a vécu quelques privations.

« Tu as raison, ce lieu est magnifique et je suis sûr que je vais bien manger. » Lucie se détend enfin. Ils ont commandé deux coupes de champagne.

Le menu spécial Saint-Valentin n'est pas donné, mais il remplit parfaitement son objectif, offrir à Lucie et Marc une parenthèse enchantée, une évasion temporaire de leur quotidien modeste mais bien ancré. Ce dîner, réservé à l'avance dans ce restaurant élégant, leur promettait une soirée empreinte de luxe et de sophistication ; un contraste saisissant avec leur vie ordinaire. Les plats élaborés, les vins raffinés, et le service impeccable sont autant d'éléments qui visaient à faire rêver Lucie et Marc, ne serait-ce que pour quelques heures. Marc sent à quel point le comportement de leur fils adoptif affecte son épouse.

Pour de petits bourgeois besogneux comme eux, la recherche du bonheur et du raffinement se trouve souvent dans les détails les plus simples, ceux qui échappent aux grandes extravagances. Pour Lucie, les soirées sont souvent passées à dévider les pelotes de laine, ses doigts agiles créant des motifs complexes et des pièces chaleureuses. Pour elle, chaque maille, chaque rangée est une méditation silencieuse, une façon de se retirer du tumulte du monde extérieur pour se concentrer sur la beauté simple de la création manuelle.

Marc, de son côté, se plonge dans les mots-croisés comme un amateur de défis intellectuels. Après une journée de travail éreintant dans sa boucherie, il s'assoit avec application à la table du salon, son crayon en main, et s'attaque aux définitions avec une concentration presque méditative. Pour lui, chaque grille remplie est une victoire sur l'ennui et un moyen de stimuler son esprit fatigué. Les mots-croisés lui offrent un répit, une satisfaction intérieure qui lui semble précieuse, un petit triomphe quotidien face à la monotonie de la vie.

Le contraste entre la soirée somptueuse qu'ils s'offrent et les plaisirs quotidiens de leur existence est frappant. Alors qu'ils se retrouvent attablés dans un restaurant raffiné, profitant de l'atmosphère feutrée et des mets délicats, ils se rappellent les petites joies qui

les ancrent dans leur réalité plus modeste. Le menu spécial Saint-Valentin est une dérogation à leur quotidien, une tentative de se plonger dans un monde de luxe et de sophistication dont ils rêvent parfois. Pourtant, ils savent que ce luxe n'est qu'un mirage temporaire.

Lucie et Marc savent que leur bonheur réside aussi dans ces instants simples, dans les moments partagés autour d'une table de cuisine après une journée de travail, ou dans les soirées passées à s'adonner à leurs passe-temps respectifs. Ces plaisirs quotidiens, loin des extravagances, forment le véritable fondement de leur contentement.

Ce soir-là, en regardant autour d'eux, ils savourent la beauté éphémère de leur escapade. Ils se remémorent les petits plaisirs qui, bien que modestes, sont les véritables bijoux de leur vie. En fin de compte, ils comprennent que ces moments précieux sont les véritables trésors, les petites étincelles de bonheur qui illuminent leur existence de façon durable, bien au-delà des quelques heures de rêve offertes par un dîner spécial.

Pendant quelques heures, ils ont pris un peu de distance par rapport à leur fils adoptif, mais, il est bien leur fils. Que de désillusion, que de déception. Il a quitté le domicile familial sans laisser d'adresse. Il revient parfois, quand ils sont absents. Ils ne veulent pas changer les serrures, ils espèrent toujours le revoir. Matthias reviendra beaucoup trop tôt dans leurs vies.

*

À la même heure, Matthias est dans un bar avec quelques amis. Il boit pinte sur pinte, c'est sa façon de fêter la Saint-Valentin. Chloé est bien sûr avec lui, elle est ce qui se rapproche le plus d'une petite amie. Mais leur relation est faite de hauts et de bas.

Ce soir-là, la bière coule à flots, et les éclats de rire résonnent dans le bar. Matthias, un peu éméché, profite de l'ambiance festive, mais au fond, il n'arrive pas à oublier le goût amer des dernières disputes. Chloé, elle aussi, se laisse entraîner par l'atmosphère, mais ses yeux trahissent une lueur de tristesse. Au bout d'un moment, Matthias, dans un élan d'euphorie, se lève pour porter un toast. La musique s'estompe légèrement et tous les regards se tournent vers lui. Il lève sa pinte en direction de Chloé, avec un sourire légèrement vacillant, « À nous ! » s'exclame-t-il, « À ce soir, à la Saint-Valentin ! On a beau se chamailler, ce soir on est ensemble, et c'est ce qui compte. »

Chloé lui rend son sourire, même si elle sait que les tensions entre eux ne vont pas disparaître comme par magie. Elle prend une gorgée de sa bière, puis se penche vers lui. Elle sait que l'alcool le rend plus agressif, plus instable. Elle a appris assez jeune à gérer les hommes, mais Matthias est un cas un peu extrême.

« Et après ce soir, qu'est-ce qu'on fait ? » demande-t-elle doucement, mais suffisamment fort pour qu'il l'entende au milieu du bruit ambiant. Matthias, un peu pris de court, esquisse un rire nerveux, « On verra bien. Ce soir, profitons juste de l'instant. »

Le reste de la soirée se déroule dans un tourbillon de rires, de chansons et de discussions animées. Mais, malgré la légèreté apparente, la question de leur avenir reste en suspens dans l'air, comme une ombre légère qui refuse de se dissiper.

*

Françoise Marchand est seule face aux dernières miettes de son quatre-quarts.

6

*Certaines fiançailles se
terminent bien, mais dans la
plupart des cas, les deux parties
se marient.*

Sally Poplin

14 février 2023 (suite)

Jules Dormois est issu d'une famille orléanaise, qui a prospéré dans la gestion d'une des cliniques les plus connues de la région. Ils sont eux-mêmes médecins, lui est chirurgien esthétique, elle est ophtalmologue. Ils ont hérité du grand-père paternel de Jules, une fortune venant du négoce du vin.

Jules a fait des études supérieures de commerce, HEC avec un an d'avance. À trente-sept ans, il a un poste de directeur financier, CFO, dans une société d'import de produits médicaux, basée dans le 1^{er} arrondissement de Paris. Il a rencontré Isabelle, la capitaine Dufour, au collège dès la sixième. C'était l'unique black de la classe de l'école privée et catho. C'était la meilleure chance que les parents d'Isabelle pouvaient lui offrir, eux les laïcs, professeurs en lycée public, l'un des meilleurs de Paris. Jules a été immédiatement hypnotisé par ses yeux noisette. Ils ont fait ensemble toutes leurs études du collège au lycée. Puis, ils ont choisi des voies différentes. Cependant, ils sont devenus amants, après l'amitié. La transition a été naturelle, sans question, c'était évident.

Ce soir, Jules a invité Isabelle au restaurant Chez Janou, un bistro branché du Marais, à la carte, une cuisine du sud de la France et une ambiance art déco. Ils vivent ensemble depuis leurs études, et se sont installés dans leur nouvel appartement, il y a deux ans. Ils n'ont pas eu d'enfants et ne se sont pas mariés. Aujourd'hui, tout a changé, le mariage est prévu pour le mois de mai. Ils ont évoqué la possibilité d'avoir un enfant, mais Isabelle veut passer le concours de commissaire de police. Elle coche toutes les cases : plus de douze ans d'active, deux mobilités géographiques (à Marseille et à Strasbourg) avec des difficultés

pour son couple ; il ne lui manque que de réussir le concours. C'est un sujet de discussions tendues, entre Jules et Isabelle. Il lui dit qu'il gagne assez pour eux deux, et qu'elle peut rester capitaine, dans un bon service. Le commissaire Lantin est un bon supérieur. Jules est bien le fils de son père, un conservateur qui joue au bobo.

À 20 h 00, ils sont installés. Isabelle a mis sa bague de fiançailles. Au centre, un somptueux rubis rouge vif, taillé en forme de cœur, symbolisant l'amour et la passion. Ce rubis est entouré d'un halo de petits diamants étincelants, qui accentuent sa beauté et ajoutent une touche de brillance. Isabelle ne la sort que pour les grandes occasions. Elle doit coûter un an de son salaire. Jules lui fait tout de suite la remarque, « Tu as sorti toute l'armada.

- Comment pouvais-je oublier ce magnifique bijou, en ce jour des amoureux ?
- Et toi, tu ne remarques rien ? » dit-il en écartant les bras.

« Si, tu as la pince à cravate que je t'ai offerte pour Noël. J'avais pris un crédit sur douze ans » fanfaronne-t-elle avec un petit rire.

« Dès qu'on sera mariés, je rembourse toutes tes dettes.

- Super, je sens que ma carte bleue va tourner à plein régime d'ici-là.
- On va arrêter les comptes à ce soir.
- Radin, vas.
- Après, tu auras les cordons de la bourse, et je suis sûr que tu seras très économe.
- On verra. »

La conversation légère évite le sujet sensible du travail d'Isabelle. D'une part, Jules n'aime pas ces histoires de crimes ; d'autre part, le concours de commissaire est toujours au programme. Isabelle y travaille durement, sous la houlette de Lantin, qui la pousse. Elle est l'une des capitaines, toutes sections confondues, les mieux notés de l'Île-de-France. Dans les faits, elle est le bras droit de son chef, qui se décharge de plus en plus sur elle.

Jules a prévu un petit cadeau pour célébrer la soirée, et surtout l'événement à venir. Il a un grand paquet dans un large sac. Isabelle n'a pas pu l'ignorer. « Et si on parlait du petit paquet que tu transportes.

- Je vois le fin limier. Comment es-tu sûre que c'est pour toi ? » Jules a un regard taquin, Isabelle adore ces jeux.

« C'est mon métier d'avoir un coup d'avance sur ma cible.

- Je ne savais pas que j'étais ta cible.
- Tout est prévu depuis plus de vingt ans. J'attends ce paquet depuis si longtemps.
- Alors, si tu es si forte, devine ce que c'est.
- Je peux le toucher ?
- Oui » dit-il, en le lui tendant.

« C'est bien léger, ça ne résonne pas. Si c'était une robe, la boîte serait plus grande, si c'étaient des fleurs, alors elles sont mortes, si c'est une tablette – ce que j'aurais apprécié – alors pourquoi une telle boîte. Je ne vois qu'une chose plausible, un diadème de diamants.

- Ouvre-le. » Elle se précipite, « Un casque de vélo ? » elle semble déçue.

« Oui, tu me dis toujours que tu aimerais aller au travail à vélo.

- Mais, je n'ai pas de vélo.
- Qui dit ça ?
- Moi.
- Alors, regarde au fond du carton. » Elle trouve une clé. « Je ne comprends pas.
- Tu verras dans le local à vélos de l'appartement. » Elle écarquille les yeux. « Non, un vélo ?
- Oui, et le modèle sur lequel tu rêvais.
- Mon amour, qu'aurais-je fait sans toi ?
- Des conneries, tu es très forte pour ça. »

Isabelle ne relève pas la pique sur sa carrière professionnelle. Elle est heureuse ce soir. Elle se lève et l'embrasse fougueusement.

Isabelle s'interroge sur la mesure de l'amour de Jules. Le cadeau était-il un geste de soutien pour ses trajets quotidiens, une façon de faciliter ses déplacements vers les

différents stages et déplacements nécessaires pour aller à son travail ? Ou était-ce plutôt une tentative de marquer une distance entre ses ambitions et le monde que Jules semblait vouloir partager avec elle ? Le vélo, dans sa simplicité élégante, pouvait-il vraiment incarner un soutien substantiel à ses aspirations professionnelles, ou était-il un symbole de quelque chose de plus insidieux, une façon de lui rappeler une réalité plus douce et moins exigeante ?

Elle pense aux conversations qu'ils avaient eues, aux discussions passionnées sur ses ambitions. Jules, tout en étant un partenaire attentif et aimant, semblait parfois se perdre dans les détails pratiques, préférant des solutions concrètes à des discours enflammés.

En fin de compte, Isabelle sait que le vélo est un geste de gentillesse, une preuve tangible de l'affection de Jules. Mais elle restait préoccupée par le décalage entre ses propres rêves ambitieux et les moyens tangibles que Jules choisissait de lui offrir. Elle espère que l'amour qu'il lui porte sont assez fort pour accepter, et même encourager, ses ambitions audacieuses, tout en restant présent dans les moments simples et les cadeaux du quotidien.

Elle décide de suivre sa carrière, et que le prochain cadeau, après le mariage, sera une promotion et une belle voiture avec la clim'. Elle ne veut pas s'arrêter avant d'être commissaire divisionnaire. Elle a pour modèle Laurence Bresson, qui a été Directrice générale adjointe de la Sécurité intérieure. Les femmes sont maintenant parfaitement intégrées à la police, il aura fallu plus d'un siècle.

*

La femme de Lille, Audrey, est seule ce soir pour fêter la Saint-Valentin. Jean n'a pas pu venir un jour de semaine. Elle se sent l'éternelle perdante au jeu de la vie. La fille du samedi soir, qu'on délaisse le reste de la semaine. En regardant autour d'elle, les lumières des décorations de Saint-Valentin dans les vitrines des magasins semblent presque se moquer de sa solitude. Les couples se tiennent par la main, chuchotent des mots doux, tandis qu'elle se trouve seule, dans une atmosphère qui devrait être festive mais qui lui semble plutôt mélancolique.

Elle s'installe dans le canapé, avec une bouteille de vin qu'elle a ouverte pour elle-même, et un film romantique qu'elle avait prévu de regarder en compagnie de Jean. Le

programme qui défile à l'écran est une comédie romantique où tout se termine toujours par un "heureux pour toujours", ce qui la rend encore plus consciente du contraste avec sa propre réalité.

Le téléphone d'Audrey vibre. C'est un message de Jean, « Je pense à toi ce soir. Désolé de ne pas être là. Je t'appelle demain, je te promets. » Audrey relit le message en prenant une gorgée de vin. Elle sourit tristement. Le geste est gentil, mais il ne comble pas le vide de sa soirée. Elle finit par éteindre la télévision et se perd dans ses pensées. Peut-être que la prochaine fois, elle pourrait essayer quelque chose de différent, sortir de sa routine habituelle. Peut-être que la Saint-Valentin ne devrait pas être synonyme de déception mais une occasion de se redécouvrir elle-même.

En attendant, Audrey se lève, éteint les lumières, et se dirige vers la fenêtre. Elle regarde les rues de Lille, illuminées par les décorations, et se promet de trouver un jour où elle se sentira réellement épanouie, avec ou sans quelqu'un à ses côtés. Ce soir, la Saint-Valentin est une introspection sur le chemin qu'elle souhaite prendre, une promesse à elle-même de ne pas rester en arrière. Elle sent qu'elle compte déjà un peu trop sur Jean pour y arriver. Que lui a-t-il dit déjà ? « L'enfer c'est les autres ». Elle a l'impression qu'elle est son propre enfer. Dès qu'elle est seule, elle se sent laide.

7

On n'aime pas qui on veut. On aime qui on peut. Il y a toujours adoption.

Hervé Bazin

15 février 2023

Je suis un enfant adopté, je l'ai appris quand j'avais sept ans. À l'école, le petit Julien m'a lancé un jour, « Sale bâtard ! » Je ne savais ce que cela voulait dire, mais je savais que c'était une insulte. J'ai regardé sur Internet, « Personne qui est née hors mariage ». J'étais perplexe, mes parents étaient mariés, en tout cas, je le pensais. J'ai quand même demandé à maman, « Tu es mariée avec papa ? », elle m'a répondu, « Oui mon chéri, depuis treize ans bientôt. »

- *Alors, je ne suis pas né hors mariage ?*
- *Qui t'a dit ça ?*
- *Un connard de l'école.*
- *Ne parle pas comme ça.*
- *Il a dit que j'étais un bâtard. »*

Alors, c'est là qu'elle m'a expliqué que j'avais été adopté. J'ai mis un peu de temps à comprendre ce qu'elle voulait dire. Je ne savais plus qui étaient mes parents. Maman m'a rassuré, « Nous sommes tes parents, mais ce n'est pas moi qui t'ai donné la vie. Je t'aime parce que tu es mon fils. Et papa aussi. »

J'ai donc accepté mon statut de fils adoptif, et j'ai même compris qu'il y a peut-être plus d'amour dans l'adoption que dans la biologie. Un bâtard, comme ils disent, est forcément un enfant de l'amour, il a été choisi. La plupart des enfants sont le fruit du hasard, ou de la nécessité de faire comme tout le monde.

Papa voulait que je reprenne sa suite. Tous les ans, je travaillais en juillet avec lui et

maman. J'aidais à préparer les colis, et je me faisais un peu d'argent de poche. En revanche, voir toute la barbaque pendre dans la chambre froide me donnait des nausées. Puis, à treize ans, j'ai connu Chloé, qui venait d'arriver, en cours d'année, dans ma classe. Nous nous sommes reconnus sur le champ. On ne s'est plus séparés depuis. C'était mon ange noir. Nous avons fait tout le collège ensemble. Elle habitait à quelques rues de chez moi.

Je devais devenir boucher, j'ai fait un CAP de mécanicien, « CAP Maintenance des Véhicules » comme on dit de nos jours. J'y ai connu Rachid. Mon diable noir était de la banlieue est de Paris. À nous trois, Chloé, Rachid et moi, nous allions former une petite bande indestructible, mais destructrice.

Mes parents ont dû fêter la Saint-Valentin, comme tous les ans. Mamans a dû, encore une fois faire des heures de cuisine, pour un repas un peu mieux qu'à l'habitude. Ils sont très prévisibles. Je ne les ai pas appelés depuis le Nouvel An. Je ne sais pas si je mérite de tels parents. Je n'ai été que source de problèmes. Je suis borderline.

Au fait, je m'appelle Matthias Laville, mais ce n'est pas mon nom de naissance.

8

*L'amour nouveau est comme un
livre que l'on ouvre pour la
première fois, chaque page
tournée est une surprise, un
émerveillement.
Henry Bordeaux*

18 février 2023

Ce samedi matin, Audrey attend l'arrivée de Jean. Elle ne sait pas comment cela est arrivé. Non seulement, celui-ci est devenu un ami, mais maintenant c'est son amant. Il passe tous les samedis vers midi. Il reste jusqu'au dimanche matin. Ils font l'amour deux fois, avec fougue et passion. Audrey commence à faire attention à elle. Elle a perdu dix kilos en un mois, à force de salades et d'eau minérale. Audrey attend l'arrivée de Jean avec une impatience qu'elle n'avait pas ressentie depuis longtemps. Elle a passé la matinée à se préparer, prenant soin de son apparence comme jamais auparavant. Chaque boucle de ses cheveux a été minutieusement coiffée, et son maquillage, léger mais soigné, met en valeur la nouvelle lumière qui brille dans ses yeux.

En parcourant les allées du supermarché la veille, elle a choisi avec attention les ingrédients pour un déjeuner léger, mais délicieux, qu'ils partageront après s'être retrouvés. Une simple salade composée, agrémentée de quelques noix et de fromage frais, un pain artisanal croustillant et une bouteille de vin blanc, choisie non pas pour son prix, mais pour sa saveur subtile. Jean arrive toujours à la même heure, comme s'il respectait un rituel secret entre eux. Chaque minute qui la rapproche de midi lui fait battre le cœur plus fort. La porte d'entrée est déjà entrebâillée, prête à l'accueillir, prête à sceller leur complicité dès qu'il franchira le seuil.

Audrey a encore du mal à croire à cette transformation. Elle, qui se voyait noyée dans sa routine, dans ses complexes et ses kilos superflus, se découvre capable d'aimer et d'être

aimée. Jean l'a révélée à elle-même, l'a poussée à s'accepter, et maintenant elle se sent renaître sous son regard. Elle sourit en pensant à la nuit qui les attend, à leurs corps qui se chercheront avec cette ardeur qu'ils ont cultivée semaine après semaine. Mais au-delà du désir, elle ressent une chaleur nouvelle, une tendresse qui l'envahit et qu'elle ne veut pas perdre. Elle se demande si Jean ressent la même chose, si pour lui aussi, ces moments partagés commencent à devenir plus que des instants de sexe.

Le son familier de la sonnette de la porte d'entrée résonne soudain, la tirant de ses pensées. Jean est là, avec ce sourire irrésistible qu'elle attendait. Audrey sait que ce week-end, comme les autres, sera un mélange de douceur et de feu, mais elle commence aussi à espérer que bientôt, ce ne sera plus seulement un rendez-vous secret, mais le début de quelque chose de plus grand, de plus profond, d'un amour qui ne se contentera pas des week-ends.

Tous les soirs, après avoir quitté l'appartement d'Audrey, Jean et Audrey se dirigent vers des restaurants que Jean choisit avec soin. Il semble connaître tous les recoins de la ville, chaque adresse confidentielle où la cuisine est un art. Audrey, qui se contentait auparavant de plats rapides, découvre une nouvelle facette de la gastronomie, une expérience qu'elle savoure à chaque bouchée. Mais au-delà des saveurs, c'est la présence de Jean qui la nourrit. À table, Jean parle de ses voyages, de ses rencontres avec des écrivains, des artistes, des penseurs. Il raconte ses aventures avec une passion qui la captive, tandis qu'elle l'écoute, fascinée. Pour elle, chaque histoire est une fenêtre ouverte sur un monde qu'elle n'a jamais connu. Jean a une façon de tout rendre intéressant, même les détails les plus banals prennent une dimension presque épique dans sa bouche.

Audrey se rend compte que ces dîners sont devenus bien plus qu'un simple plaisir gastronomique. C'est à ces moments-là qu'elle se sent la plus proche de lui, immergée dans son univers, s'efforçant de comprendre les mille vies qu'il a vécues. Elle, qui n'a jamais quitté sa petite ville natale, se découvre avide de connaître plus, d'explorer ce monde dont Jean parle avec tant de familiarité. Elle admire son aisance, sa culture, sa façon de parler de la vie comme d'une succession d'opportunités, de choix audacieux et d'expériences intenses. Jean l'emmène dans des lieux où elle n'aurait jamais osé mettre les pieds seule, dans des conversations où elle se sent parfois perdue, mais toujours envoûtée. Il semble si sûr de lui, alors qu'elle, de son côté, se sent encore comme une étrangère dans sa propre existence.

Parfois, alors qu'il parle avec son habituelle assurance, Audrey se surprend à se demander pourquoi il a choisi de partager tout cela avec elle, une femme qui n'a vécu que la moitié d'une vie, et encore, une vie sans grande histoire. Mais à chaque fois qu'elle commence à douter, il la regarde avec une intensité qui la fait taire, qui lui fait oublier toutes ses incertitudes. Alors, elle sourit, acquiesce, et plonge une nouvelle fois dans l'univers de Jean, décidée à apprendre de lui, à découvrir qui elle peut devenir à ses côtés. Chaque repas, chaque conversation, devient une leçon, un pas de plus vers une version d'elle-même qu'elle n'aurait jamais cru possible.

Audrey veut tomber amoureuse, pourtant, elle a encore plus envie de fuite tant elle a peur d'une fin brutale, qui la ramènera à sa vie d'avant. Jean semble aimer ses formes généreuses, pour ne pas dire plus. Jean la regarde de façon intense. Audrey se sent aimée. Une femme amoureuse peut tout faire.

9

*La force des faibles réside dans
leur capacité à résister, à
persévérer et à maintenir leur
identité malgré l'oppression.*

Roger Caratini

25 février 2023

Premier anniversaire de l'invasion de l'Ukraine par la Russie. Une opération spéciale. Ça fait penser aux événements en Algérie, pour parler d'une guerre de libération. Le commissaire Lantin écoute les informations sur France Info. Le grand libérateur de peuple ukrainien, dominé par un gouvernement fasciste, dirigé par un humoriste juif, le grand Vladimir est le grand homme qui va rétablir l'empire russe, avec tous ses vassaux.

La Crimée a déjà été annexée en 2014, sans grandes réactions occidentales. La nouvelle guerre, déclenchée par le maître du Kremlin, ne devait durer que trois jours. L'Ukraine était considérée comme un fruit pourri. Il suffirait de secouer un peu l'arbre, pour qu'il tombe dans l'escarcelle russe. Cependant, les Ukrainiens se sont rendus compte qu'ils constituent un peuple, avec une langue et une culture. Le russe était d'ailleurs plus utilisé que l'ukrainien, jusqu'à la télé qui était principalement dans cette langue. Beaucoup d'Ukrainiens se sont remis ou mis à parler leur langue originelle. Poutine avait réussi une chose à merveille, la naissance d'une nouvelle identité, qui était floue jusqu'alors. Avec l'aide spectaculaire du monde occidental, les Ukrainiens se battent comme des lions, quand les Russes sont envoyés comme des agneaux, par wagons entiers.

Louis Lantin, comme tous les jours, même en ce samedi matin, s'est levé de très bonne heure. Il écoute l'album « () » de Sigur Rós, de 2022. Il aime bien les musiques planantes. Celle-ci lui rappelle un peu les atmosphères éthérées des Pink Floyd. Il y perçoit les paysages islandais, qu'il a vu lorsqu'il avait dix-huit ans. C'était son cadeau d'anniversaire. Quelques années plus tard, il avait vu ses idoles, le Floyd, à Grenoble, en 1988 ; il avait tout juste vingt

ans. Ce n'était plus le grand groupe des années mythiques, gravées sur vinyles, puis sur CD. Il avait tous les albums, mais n'avait pas été convaincu par les derniers. Depuis « The Wall », qu'avaient-ils sorti ? Des errances, sans cap ni vision, des essais désespérés de refaire ce qui avait déjà été fait, en mieux. Louis s'était tourné vers des groupes contemporains, qui lui rappelaient ces longues suites planantes, comme Sigur Rós, qu'il écoute en ce moment, Porcupine Tree ou Anathema.

Il n'est pas de permanence ce week-end, et n'a rien de prévu. Il regardera ce soir le premier volet de la saga *Dune* de Villeneuve. Louis ne l'avait pas vu à sa sortie, et on lui avait offert le Blu-ray à Noël. Il pourrait inviter Nadia, sa voisine de palier. Rien d'ambigu entre eux, elle a vingt ans et est étudiante à l'EHESS¹. Une connivence est née entre eux, et ils s'invitent régulièrement pour un café ou une bière. Il sait qu'elle aimerait voir ce film. Il est 6 h 10 du matin, il l'appellera plus tard.

*

Nadia arrive à 19 h 30. Elle apporte des chips, elle n'a pas les moyens de faire plus. Louis a préparé deux plateaux repas, avec du pâté, des tomates, du fromage et du pain. Pour accompagner le tout, il a sorti une bouteille de vin rouge, un petit Côtes du Rhône, qui lui avait été offerte par son cousin, qui habite Condrieu. Il aurait bien aimé avoir aussi un cousin en Bourgogne et un autre dans le Bordelais. Personne n'est parfait.

Louis a connecté sa télé grand écran sur son ampli, pour profiter de la musique, qui, paraît-il, est une œuvre à elle-même. Ils s'installent sur le canapé, chacun avec son plateau et son verre de vin. Au travail, son équipe gère quelques dossiers de trafic divers. La routine. Il ne se doute pas qu'il va avoir à résoudre l'une de ses affaires les plus troublantes de sa carrière². Pour le moment, il profite de sa soirée, dans le calme.

« Tu as une affaire croustillante actuellement ?

- Le tout-venant. Bien sûr, on ne s'ennuie pas, le crime ne s'arrête jamais, mais pas l'affaire du siècle. Plus de Guy Georges dans les parages. Les tueurs en série ne frappent

¹ École des hautes études en sciences sociales

² Voir « La cinquième chambre » de l'auteur

plus à Paris. Comme Fourniret, ils pratiquent leur art en province, c'est plus discret. On a bien eu la mort suspecte d'une petite mamie de quatre-vingt-quatre ans. On soupçonne son gendre de l'avoir un peu aidé à rejoindre les anges. C'est passé aux infos, il a été mis en garde à vue pendant douze heures. Cependant, on manquait de billes pour l'arrêter ; on a donc préféré écourter son interrogatoire, pour ne pas griller notre temps. Bien sûr, on aurait pu demander une prolongation au procureur de la République, toutefois, on devait avoir plus d'éléments. La Scientifique³ est sur le coup. L'analyse profonde de la téléphonie et du GPS de sa voiture doit être menée.

- Mais, il peut se sauver.

- Primo, s'il se sauve, il avoue qu'il est coupable ; secundo, le juge d'instruction a délivré une injonction de ne pas quitter le territoire. Il peut se balader dans l'espace Schengen, mais plus utiliser son passeport en dehors.

- Et pourquoi a-t-il tué sa belle-mère ? » Nadia est très curieuse avec les enquêtes de police.

« Aurait-il tué, serait plus correct, ce n'est qu'une piste ; et le mobile est clair, la mamie était beaucoup trop riche et en bien trop bonne forme. » Lantin essaie de faire de l'humour policier.

« Elle était fortunée ?

- Pas vraiment, toutefois, pour certains, un petit appartement désuet de banlieue est une fortune. Ce monsieur est un raté, il a coulé quatre sociétés ; il a même été condamné pour escroquerie.

- Tu sembles aimer cette misère humaine. » Nadia le taquine, tout en étant un peu admirative.

« Je ne l'aime pas, mais elle me fascine.

- Oui, je vois sur la table ton pavé sur Hitler. Tu n'as pas d'autres lectures ?

- Si, je lis Astérix, pour me détendre. Et si on regardait ce film. Il dure deux heures et

³ Nom commun pour le Service National de Police Scientifique (SNPS)

demie.

- Go. » Nadia lance la lecture du film.

À la fin du film, après quelques pauses techniques, ils sont sonnés. Nadia s'écrit, « Ouai, quel film, on en a plein la vue.

- Oui, beaucoup d'effets, et la musique est splendide. Mais, encore une fois, le wokisme à l'américaine a frappé.

- Que veux-tu dire ? » Nadia est un peu énervée.

« Par exemple, le planétologue, Liet, est un homme dans le livre ; ici, c'est une femme. Et puis, pour les fremens, Frank Herbert s'est inspiré des hommes en bleu, les Touaregs. Ici, on a un cocktail de blacks, d'indiens, de latinos. Très bien pour eux, mais que fait-on du livre et de son esprit ?

- Tu es bien dur et un peu raciste. J'ai trouvé le film génial, j'ai hâte de voir la suite.

- Je ne suis pas raciste, mais factuel. Tu devrais lire le livre, il vient d'être réédité dans une nouvelle traduction.

- Pas le temps, pas les moyens. » Nadia est un peu boudeuse, elle a adoré le film et Louis joue au rabat-joie.

« Je te l'offre et tu le liras. Tu feras un peu moins de réseaux sociaux. Tu découvriras toute la subtilité de l'auteur, qui développe, sur fond de science-fiction, toute la palette des jeux de pouvoirs. Pour quelqu'un qui étudie les sciences sociales, ça peut être une bonne lecture.

- Je ne fais pas Sciences Po, mais là, tu m'intéresses. Marché conclu.

- Top là. » Ils se frappent les poings, comme le Covid nous l'a appris. L'hygiène est devenue un pouvoir que Frank Herbert n'avait pas prévu. Tout le monde a du gel hydroalcoolique et des masques sur soi. Depuis, que les virus prennent l'avion, une maladie, diagnostiquée le matin à Hong-Kong, arrive le soir à Paris et à New-York. Comme disait Philippe Meyer⁴, « Nous vivons une époque moderne ».

⁴ Chroniqueur et animateur sur France Inter

Nadia est sur le point de plonger dans un univers littéraire encore inexploré pour elle, et la perspective de découvrir *Dune*, l'œuvre magistrale de Frank Herbert, est à la fois excitante et intimidante. Pour elle, ce roman monumental représente une nouvelle frontière à explorer, une épopée qui transcende les frontières du genre littéraire et se classe parmi les plus grands chefs-d'œuvre de la littérature mondiale.

Dune n'est pas seulement un roman ; c'est une saga complexe, un univers foisonnant où se mêlent pouvoir, amitié, amour, trahison et guerre. L'histoire se déroule sur la planète désertique d'Arrakis, un lieu où la lutte pour le contrôle de l'épice, une substance précieuse et rare, façonne la destinée des personnages. Cette épice est l'équivalent dans cet univers des ressources critiques de notre propre monde. Elle est notre pétrole, nos terres rares, notre uranium. C'est la clé de la survie et du pouvoir, et sa rareté en fait un bien inestimable, au cœur de toutes les ambitions et conspirations.

À travers les pages de *Dune*, Nadia découvrira une fresque époustouflante de dynasties en guerre, de familles nobles rivales, et de factions politiques qui s'affrontent pour dominer l'univers connu. Le récit la plongera dans un monde où les alliances sont fragiles et les trahisons sont monnaie courante. Chaque personnage est entraîné dans des intrigues complexes où le pouvoir et la survie sont inextricablement liés à la maîtrise de cette ressource précieuse.

Elle fera la connaissance des grandes familles nobles, notamment les Atréide, dont la montée et la chute sont au cœur du drame. Les manœuvres politiques et les batailles sont empreintes d'une profondeur philosophique et sociopolitique qui reflète les enjeux réels des ressources et des territoires dans notre propre histoire. Les rivalités entre clans et corporations sont un miroir des conflits géopolitiques et économiques qui ont marqué l'histoire de l'humanité.

Dune est donc bien plus qu'une simple saga de science-fiction. C'est une réflexion sur les dynamiques de pouvoir, les ressources naturelles, et les luttes de survie qui façonnent les sociétés. Nadia, en se plongeant dans cette œuvre, découvrira un monde où chaque page est une révélation, où chaque personnage est un acteur dans une pièce complexe de stratégie et de conflit, et où chaque événement est une réflexion sur les vérités fondamentales de notre propre monde. L'aventure qu'elle est sur le point de commencer est une invitation à explorer les profondeurs de l'humanité à travers le prisme de la science-

fiction la plus élaborée et la plus réfléchie.

Louis, en remémorant *Dune*, ne peut s'empêcher de percevoir l'univers d'Arrakis sous un angle inhabituel, teinté par ses propres expériences professionnelles et son quotidien. Pour lui, l'épopée de Frank Herbert résonne comme un miroir de la guerre des gangs qu'il observe dans son milieu de travail. Là où d'autres pourraient voir un récit épique de science-fiction, Louis y perçoit une réflexion sur les conflits de territoires et les luttes pour le contrôle des ressources, si familières dans son monde. Dans cette interprétation, l'épice, ce minéral précieux qui confère pouvoir et longévité aux personnages de *Dune*, se transforme en une métaphore directe des drogues illicites ; cocaïne, herbe, ou drogues de synthèse. L'épice, qui est au cœur du pouvoir et des alliances dans l'univers de Frank Herbert, devient alors un symbole des substances qui régissent les réseaux de trafic et de distribution dans la réalité de Louis. Les mêmes dynamiques de rivalité, de conquête, et de trahison qu'il observe dans le milieu du crime organisé semblent se refléter dans la lutte pour le contrôle de l'épice. Chaque faction dans *Dune*, avec ses alliances et ses conflits, évoque les rivalités entre gangs qui se battent pour dominer le marché de la drogue, que ce soit pour contrôler les zones de production, les routes d'approvisionnement ou les territoires de vente.

Pour Nadia, *Dune* sera une œuvre universelle qui, au-delà de sa dimension de science-fiction, illustre parfaitement les dynamiques du monde du travail. L'épice, symbole de pouvoir et de contrôle, reflète la manière dont les ressources et les positions influencent les relations professionnelles. Dans le monde du travail, cette lutte se manifeste comme une guerre asymétrique permanente, où les puissants imposent leurs règles et les autres doivent naviguer dans un environnement de concurrence et de stratégie complexe. Ainsi, *Dune* révèle les enjeux et les conflits inhérents à toute activité humaine, montrant que chaque décision et alliance peut déterminer le succès ou l'échec dans cette lutte perpétuelle pour le pouvoir et les ressources.

Les flics sont les Atréïde, qui protègent les plus faibles, contre les forces destructrices à l'œuvre dans la coulisse.

10

*Quand vous êtes sous LSD, vous
ne jouez pas votre instrument.*

*L'instrument joue à travers
vous.*

Jimi Hendrix

1^{er} mars 2023

(extrait du rapport interministériel sur la situation des trafics de drogue en France)

Explosion du trafic de drogues de synthèse : un fléau moderne en pleine expansion

Le trafic de drogues de synthèse est devenu une menace croissante dans le paysage des stupéfiants mondiaux. Ces substances, élaborées en laboratoire, sont conçues pour imiter les effets des drogues traditionnelles tout en échappant aux législations en vigueur. Moins coûteuses à produire, plus faciles à dissimuler et souvent plus puissantes, elles attirent de plus en plus de consommateurs, en particulier parmi les jeunes.

Depuis quelques années, les autorités observent une hausse alarmante de la production et de la consommation de ces drogues. Les laboratoires clandestins, souvent situés en Asie et en Europe de l'Est, inondent le marché mondial de substances comme les cannabinoïdes de synthèse, et les opiacés modifiés. Ces drogues, souvent vendues sous des noms anodins comme « sels de bain » ou « encens », sont largement disponibles sur Internet, rendant leur acquisition d'autant plus accessible.

L'ubérisation du trafic de drogue marque une évolution inquiétante dans la manière dont les substances illicites sont distribuées. Inspirée par les plateformes numériques de livraison rapide, cette nouvelle forme de trafic exploite les technologies modernes pour faciliter la vente et la distribution des drogues. Les dealers opèrent désormais via des

applications de messagerie cryptées et des réseaux sociaux, où ils offrent un service de livraison à domicile presque instantané, souvent sous couvert d'activités légitimes. Cette transformation rend le trafic de drogue plus difficile à détecter pour les forces de l'ordre, car les transactions se déplacent du terrain physique au cyberespace. Les consommateurs, eux, accèdent à la drogue de manière plus discrète et rapide, aggravant ainsi les risques pour la santé publique et rendant la lutte contre ce fléau encore plus complexe.

L'utilisation des antidouleurs, en particulier les opioïdes, comme drogues récréatives est devenue un problème de santé publique majeur dans de nombreux pays. Initialement prescrits pour soulager la douleur chronique, ces médicaments puissants, tels que l'oxycodone, le fentanyl ou la morphine, ont rapidement montré leur potentiel addictif. Le phénomène de la dépendance aux opioïdes est souvent insidieux. Des patients commencent par prendre ces médicaments de manière légitime, mais finissent par développer une tolérance, ce qui les pousse à en augmenter les doses. Lorsque les prescriptions médicales s'épuisent, certains se tournent vers le marché noir, où ces substances sont souvent disponibles à des prix élevés, mais aussi souvent contrefaites ou mélangées à des substances encore plus dangereuses. Cette crise des opioïdes, particulièrement aiguë aux États-Unis, a conduit à une hausse alarmante des overdoses mortelles, soulignant les dangers de l'utilisation détournée de médicaments initialement conçus pour soigner. La frontière entre traitement médical et usage récréatif s'estompe dangereusement, exacerbée par la facilité d'accès et la puissance de ces substances.

Les drogues de synthèse représentent un défi majeur pour les forces de l'ordre et les professionnels de la santé. Leur composition chimique est constamment modifiée pour contourner les lois, ce qui rend leur régulation et leur détection extrêmement difficiles. De plus, leur puissance imprévisible augmente les risques d'overdose, de comportement violent, et de dommages psychologiques durables chez les consommateurs.

En France, la situation devient préoccupante. Les saisies de drogues de synthèse ont fortement augmenté, notamment dans les grandes villes et les zones périurbaines. Selon un rapport récent de l'Observatoire Français des Drogues et des Tendances Addictives (OFDT), le nombre de jeunes exposés à ces substances a doublé en l'espace de cinq ans. Le profil des consommateurs est varié, mais une tendance inquiétante se dessine chez les adolescents et les jeunes adultes, attirés par la nouveauté et le coût relativement bas de ces drogues.

Un pied de trop

*En France, plusieurs services sont mobilisés pour lutter contre les trafics de drogues, chacun ayant des missions spécifiques mais complémentaires dans ce combat complexe. La *Brigade des Stups (BRI), au sein de la Police Judiciaire (PJ), est spécialement dédiée à la lutte contre le trafic de stupéfiants. Elle mène des enquêtes approfondies, souvent en collaboration avec des services internationaux, pour démanteler les réseaux de distribution et saisir les substances illicites. En parallèle, l'Office central pour la répression du trafic illicite des stupéfiants (OCRTIS) joue un rôle crucial dans la coordination des actions anti-drogues à l'échelle nationale, en intégrant les informations et les opérations menées par les différents services locaux et régionaux. Les Douanes françaises, par leur capacité de contrôle aux frontières, participent également à la saisie de drogues en transit vers le marché français. Enfin, la Mission interministérielle de lutte contre les drogues et les conduites addictives (MILDECA) coordonne les politiques publiques en matière de prévention, de traitement des addictions, et de répression du trafic de drogues, tout en soutenant des initiatives de sensibilisation et d'éducation sur les risques liés aux stupéfiants. Ces services travaillent ensemble pour répondre aux défis posés par l'évolution rapide des méthodes de trafic et la diversité des drogues disponibles sur le marché.*

Face à cette explosion, les autorités se mobilisent. Des opérations de police ciblées sont menées pour démanteler les réseaux de production et de distribution, tandis que des campagnes de prévention se multiplient dans les établissements scolaires et sur les réseaux sociaux. Toutefois, la lutte est loin d'être gagnée. Les trafiquants rivalisent d'ingéniosité pour rester un pas en avance, exploitant les failles de la législation et profitant de la demande croissante.

Le trafic de drogues de synthèse représente aujourd'hui un défi mondial qui nécessite une coopération internationale renforcée. Pour l'heure, la communauté internationale s'efforce d'adapter ses outils légaux et techniques pour freiner l'expansion de ce fléau. Cependant, sans une sensibilisation accrue du public et une vigilance constante des autorités, ces drogues risquent de s'implanter durablement dans notre société, avec des conséquences potentiellement dévastatrices pour la santé publique.

11

*Les femmes criminelles
n'existent pas dans un vide ;
elles sont façonnées par des
systèmes et des structures
sociales qui souvent les
condamnent à la
marginalisation.
Angela Davis*

02 mars 2023

En ce jour, Netflix vient de sortir un documentaire sur Monique Olivier, la compagne de Michel Fourniret, le tueur en série. Le documentaire Netflix plonge dans l'esprit de l'ex-femme du tristement célèbre tueur en série de jeunes filles. Il examine son rôle dans les crimes de son mari, en se demandant si elle était un simple pion ou une complice active.

Lantin a invité Nadia à venir le voir avec lui. Il lui explique l'affaire qu'elle ne connaît pas vraiment, ce n'est pas de son époque.

« Il s'agit d'une des affaires criminelles les plus notoires en France. Michel Fourniret, surnommé "l'ogre des Ardennes", était un tueur condamné pour les meurtres de plusieurs jeunes filles et femmes. Son épouse, Monique Olivier, a joué un rôle crucial dans ses crimes. Elle l'a aidé à attirer les victimes et a été complice dans plusieurs des meurtres.

- Sa femme l'a aidé ! » Nadia est stupéfaite. Lantin reprend comme un professeur faisant la leçon.

« Oui. Elle a été arrêtée en 2003 et a finalement avoué son implication, ce qui a conduit à l'arrestation de Michel Fourniret. Son témoignage a été essentiel pour résoudre plusieurs affaires non élucidées et pour retrouver les corps de certaines victimes.

- Waouh, et tu y as participé ?

- Non, ma brigade n'était pas en charge de cette enquête, qui n'est d'ailleurs pas finie.

- Tu m'as toujours dit que l'ADN est un peu le nouveau Graal, ici c'est plutôt le témoignage d'une femme, donc un peu faible comme preuve » s'étonne Nadia. Toujours aussi inspiré, Lantin lui fait un véritable cours.

« Tu as raison. Mais, les tests ADN ont joué un rôle déterminant dans cette affaire. Ils ont permis de relier Fourniret à plusieurs scènes de crime et de confirmer l'identité des victimes. Grâce aux avancées en matière de génétique, les enquêteurs ont pu établir des preuves irréfutables de la culpabilité de Fourniret et de l'implication de Monique Olivier.

- Et ta dernière affaire ? Celle de la mafia italienne ?

- Tout à fait. L'affaire des enfants Moretti a été résolue grâce à cette technique, où les bases de données européennes avaient été connectées⁵.

- Tu as travaillé avec les Italiens ?

- Oui, ils ont vraiment une expertise très avancée en investigation sur la mafia. La collaboration a été très fluide. » Lantin se lisse les moustaches, signe de sa satisfaction.

« Mais là c'est une femme seule qui a agi si j'ai bien compris, les Fourniret agissaient à deux.

- Oui, c'est assez rare. Mais, l'amour, lorsqu'il est dévoyé, peut devenir une force redoutable et destructrice. Dans le cas de Monique Olivier, cet amour déviant s'est transformé en une complicité criminelle glaçante. Aveuglée par ses sentiments pour Michel Fourniret, elle a participé à ses actes monstrueux, devenant son alliée dans une série de crimes abominables. Leur relation, tissée de manipulation et de soumission, montre comment l'amour peut être perverti pour servir des desseins macabres. C'est une histoire où les frontières entre passion et horreur se brouillent, révélant la face sombre de l'âme humaine. » Lantin se sent une âme de conférencier.

- Toi qui aimes sonder l'âme humaine, cette affaire doit te plaire ? » Nadia se réjouit

⁵ Voir « La cinquième chambre » du même auteur

pour lui. Lantin enchaîne son cours, il est très lyrique.

« Le mal, sous ses diverses formes, est une composante inhérente à la nature humaine. Chacun de nous porte en soi des ombres, des pulsions et des pensées sombres qui, dans certaines circonstances, peuvent émerger. L'histoire de ce couple meurtrier illustre cette réalité troublante. Leur relation montre comment des individus apparemment ordinaires peuvent sombrer dans l'horreur lorsqu'ils sont confrontés à des influences pernicieuses et à des situations extrêmes. Le mal n'est pas une entité extérieure, mais une potentialité latente en chacun de nous, prête à se manifester lorsque les conditions sont réunies. C'est en tout cas l'opinion de Lantin, qui est assez désabusé sur la nature humaine. » Il souffle un peu après sa longue tirade. Il se dit qu'il devrait écrire un livre sur ses expériences et ses pensées. Son expérience pratique de la criminologie est un atout, qu'il devrait valoriser.

« Tu es en pleine forme, moi ce qui m'intéresse c'est le libre arbitre dans ces actes. Un criminel a-t-il d'autres choix que le crime ? Est-ce inné ou acquis ? » Nadia essaie de se placer à son niveau. Elle a un bon bagage intellectuel.

« Tu as raison. Le libre arbitre, bien qu'il soit un pilier de notre humanité, est fragile et malléable. Il nous rappelle que, malgré notre capacité à choisir, nous devons constamment être conscients des forces qui peuvent altérer notre jugement et nous pousser vers des chemins sombres. C'est une invitation à la vigilance et à la réflexion sur nos propres motivations et influences.

- Tu vas encore me dire qu'on a tous du bien et du mal en nous » Nadia connaît bien son ami.

« Oui. Il y a en chacun de nous un criminel que notre surmoi repousse chez les personnes saines d'esprit. Dans les recoins obscurs de notre psyché, des pulsions destructrices et des désirs interdits sommeillent, attendant l'occasion de se manifester. C'est le surmoi, cette voix intérieure de la raison et de la morale, qui maintient ces ténèbres enchaînées, nous guidant vers des comportements socialement acceptables. Mais que se passerait-il si, un jour, ce gardien faiblissait ? Si les barrières de la conscience s'effondraient, laissant libre cours à ces instincts primaires ? C'est dans cette lutte intérieure, entre l'ombre et la lumière, que se joue la véritable nature de l'humanité. Il aurait été intéressant que Sigmund Freud s'intéresse aux tueurs en série, mais cette classification n'existait pas à son

époque. C'est John E. Douglas, un agent du FBI, qui est considéré comme le père du profilage criminel. C'est le créateur de la criminologie moderne.

- C'est donc ton maître ? » Nadia s'intéresse de plus en plus à cette discussion de haut vol.

« Lui et bien d'autres depuis.

- Mais, dis-moi. Comment juger un criminel, sans voir que ce monstre veille aussi en nous ?

- N'est-ce donc pas cela qui nous fascine – il n'y a pas de monstre, juste des hommes ou femmes, qui a un moment n'ont plus de garde-fou, et passent à l'acte. Peut-être que ce qui nous effraie le plus, c'est cette idée que nous sommes tous capables de sombrer dans l'obscurité. La frontière entre le bien et le mal est parfois si ténue, et il suffit d'un instant de faiblesse, d'une circonstance particulière, pour que l'irréparable se produise. C'est cette fragilité humaine qui nous pousse à réfléchir sur notre propre nature et à chercher des réponses dans la complexité de l'âme humaine. As-tu lu le « Portrait de Dorian Gray » ?

- Oui le chef d'œuvre d'Oscar Wilde. Quel rapport ? » Nadia est un peu perdue. Lantin est lancé, rien ne l'arrête dans son éloquence, si rare.

« Ce livre nous rappelle que le monstre réside en chacun de nous. C'est notre capacité à choisir entre le bien et le mal, et les conséquences de ces choix, qui déterminent si nous laissons ce monstre intérieur prendre le dessus. La fascination pour Dorian Gray vient de cette exploration de la dualité humaine et de la fragilité de notre moralité.

- Si je comprends bien, nous ne sommes pas noirs ou blancs, mais des nuances de Gray.

- Joli jeu de mots. »

Louis Lantin est ravi et étonné par sa facilité à sortir de telles tirades. Il va réfléchir à cette idée d'écrire un livre. L'affaire Moretti pourrait être un bon sujet. Certains de ses collègues, souvent avec l'aide d'un journaliste, ont écrit sur des affaires célèbres. L'affaire de la vengeance à l'italienne a été très médiatisée, elle lui a donné une petite notoriété. Il a même sympathisé avec un journaliste du Monde, qui sans le dire ouvertement, lui a fait comprendre qu'il serait ouvert à une collaboration. C'est gens-là ont l'art de dire sans dire.

Il manie la langue bien mieux que lui. Cependant, ce soir il se sent une âme de conteur. Toutefois, l'affaire est encore en cours. Il devrait attendre que le procès ait lieu.

12

*L'amour, lorsqu'il est neuf,
habite un monde parfait où
chaque instant est une
découverte.*

Jacques Chardonne

05 mars 2023

Ce dimanche matin, Audrey est encore au lit quand Jean revient avec des viennoiseries. Audrey s'insurge, « Tu sais bien que je veux perdre du poids !

- Tu es très belle comme tu es. Un Fragonard de la plus belle facture.
- Tu me traduis.
- Une femme avec de belles formes et qui les montre. Une femme qui aurait été un canon de beauté au XVIIIe siècle, et qui aujourd'hui est méprisée par les jeunes, qui ne rêvent que de maigreur. Tu as vu ces squelettes qui défilent sur les podiums du monde de la mode. Des anorexiques payées des fortunes pour ne pas prendre un gramme.

Audrey sourit, mi-amusée, mi-flattée par la comparaison. Jean avait cette manière unique de transformer ses insécurités en quelque chose de précieux, presque artistique. « Un Fragonard, hein ? », dit-elle en se redressant, enroulant le drap autour de son corps. « Alors, tu me vois comme une muse des temps anciens, admirée et désirée ? » Jean s'assoit sur le bord du lit, tendant un croissant avec un clin d'œil complice. « Absolument. Tu es une œuvre d'art vivante, Audrey. Chaque courbe, chaque sourire, chaque geste est une célébration de la beauté, une beauté vraie, pleine et généreuse. Pourquoi vouloir te transformer en quelque chose que tu n'es pas, juste pour plaire à des critères de mode éphémères ? »

Audrey hésite un instant avant de saisir le croissant, « Tu as toujours les mots qu'il faut. Mais je ne fais pas tout ça uniquement pour suivre une mode. C'est pour moi. Je veux me sentir mieux dans ma peau. » Jean hoche la tête, « Et c'est tout à fait respectable. Mais

promets-moi une chose, Audrey. Ne te prive pas de la joie de vivre, de la bonne nourriture, et de tout ce qui fait de toi... toi. La vraie beauté, c'est d'être bien avec soi-même. » Audrey mord dans le croissant, savourant la texture croustillante et beurrée, « D'accord » dit-elle en souriant, « Je ne vais pas me transformer en squelette. Je vais trouver un équilibre. Mais je te préviens, si je deviens un chef-d'œuvre de Fragonard, tu seras obligé de me peindre. »

Jean éclate de rire, attrapant un morceau de la viennoiserie, « C'est un marché. Mais sois indulgente, je ne suis qu'un modeste admirateur de l'art, pas un maître du pinceau. »

Ils partagent un moment de complicité, savourant à la fois la légèreté de la conversation et le plaisir simple d'un petit-déjeuner partagé. Pour un instant, Audrey se sent en paix, appréciant la beauté du moment, celle qui ne se mesure ni en kilos ni en tour de taille, mais en minutes d'un bonheur partagé.

*

Un peu plus tard, il lui fera une demande qu'elle ne pourra refuser.

13

*L'amour, lorsqu'il est neuf,
habite un monde parfait où
chaque instant est une
découverte.*

Jacques Chardonne

08 mars 2023

Je suis une grosse, comme on dit trivialement. Mais, je suis aimée telle que je suis. Mon amant, Jean, est très attentionné. J'aimerais l'avoir plus souvent avec moi, mais je n'ose pas le dire. J'ai peur qu'un mot de trop le fasse fuir, qu'il me prenne pour une femme pot de colle. Depuis que je l'ai rencontré, j'ai perdu quinze kilos, mais j'ai encore beaucoup de formes. Jean ne veut pas que je perde trop de kilos. Il m'aime comme je suis. Il m'offre des robes à ma taille, qui sont de vraies splendeurs.

Ces robes, il les choisit avec soin, comme s'il voulait que chaque vêtement soit un hommage à la beauté qu'il voit en moi. Il me regarde avec des yeux remplis d'admiration, et quand il m'enlace, c'est comme si chaque touche de son regard cherchait à me rassurer et à m'apprécier davantage. Les tissus fluides et les coupes élégantes mettent en valeur mes courbes sans jamais les cacher. Parfois, je me demande comment il fait pour voir la beauté en moi, alors que je vois surtout mes imperfections. Mais Jean ne se contente pas de me dire que je suis belle ; il me le montre à chaque instant partagé, dans chaque regard complice, et dans chaque caresse douce.

Chaque fois que nous sommes ensemble, il se comporte comme si le monde extérieur s'évanouissait, ne laissant place qu'à notre bonheur mutuel. Je me laisse aller à rêver qu'il pourrait m'aimer encore plus, que notre amour pourrait croître en même temps que moi. Mais je suis prudente, ne voulant pas alourdir notre relation avec mes désirs et mes incertitudes. J'apprécie chaque moment comme un cadeau précieux, et je me laisse porter par ce qui est, sans chercher à précipiter les choses. En attendant, je chéris les moments où

Un pied de trop

il est là, à mes côtés. Les dîners aux chandelles, les promenades sous la lune, et les conversations interminables où je me sens écoutée et respectée. Il me rappelle sans cesse que je suis belle et que je mérite d'être aimée, non pas malgré mes formes, mais en grande partie grâce à elles. Il a réussi à me faire voir les choses différemment, à apprécier la beauté de chaque instant passé ensemble. Alors, pour l'instant, je laisse mes inquiétudes de côté et je me concentre sur ce que nous avons, un amour qui m'enveloppe et m'apaise, qui me fait oublier les doutes et les peurs, et qui me permet de m'aimer moi-même un peu plus chaque jour. Parce qu'au final, être aimée telle que je suis est un bonheur que je ne souhaite échanger pour rien au monde.

Maintenant, j'ai une mission. Je dois lui faire plaisir, à la hauteur du plaisir qu'il me donne. Je ferai n'importe quoi pour lui.

14

*Il n'y a pas de paix sans
réconciliation, et il n'y a pas de
réconciliation sans pardon.*

Desmond Tutu

10 mars 2023

Le 10 mars 2023, un accord de réconciliation historique a été signé à Pékin entre l'Arabie Saoudite et l'Iran, marquant un tournant majeur dans les relations entre les deux pays. Cet accord, signé sous l'égide de la Chine, vise à rétablir les relations diplomatiques et à rouvrir les ambassades dans un délai de deux mois.

Les deux nations se sont engagées à respecter mutuellement leur souveraineté et à ne pas interférer dans les affaires intérieures de l'autre. En outre, elles ont convenu de réactiver un accord sécuritaire signé en 2001 et de lancer une coopération économique, commerciale, technologique et en matière d'investissements.

Cet accord pourrait provoquer un bouleversement significatif de la donne régionale et donner lieu à une nouvelle configuration géopolitique au Moyen-Orient. Les dirigeants des deux pays ont exprimé leur gratitude envers la République d'Irak et le Sultanat d'Oman pour avoir accueilli des pourparlers en 2021 et 2022, ainsi qu'envers la République populaire de Chine pour son soutien dans la conclusion de cet accord.

15

*Le cœur d'une mère est un
abîme au fond duquel se trouve
toujours un pardon.
Honoré de Balzac*

10 mars 2023

Le vendredi est une grande journée de travail. Matthias Laville en profite pour passer chez ses parents en loucedé. Il le fait de temps en temps pour reprendre une chose ou l'autre. Il en profite aussi pour jouer à son jeu d'enfant, fouiller dans les affaires des parents. Matthias aime particulièrement le petit bureau, dans lequel ses parents cachent un peu d'argent et le secret de leur correspondance, surtout des factures et des relevés bancaires. Il peut ainsi vérifier l'état des finances de Lucie et Marc.

Matthias est arrivé vers 10 h 00, il a au moins trois heures de tranquillité. Il commence par remplir son sac avec quelques fringues et accessoires, entre autres ses lunettes de soleil, des Oakley offertes à Noël. Ses parents achetaient son amour, mais il n'en avait pas. Il pense de plus en plus souvent à ses parents biologiques. Ce matin, il a une surprise. Parmi les papiers administratifs, il trouve une enveloppe avec l'adresse manuscrite, tout comme la lettre à l'intérieur. Il ne peut pas s'empêcher de la lire.

Chère madame,

J'ai bien reçu votre lettre du 30 avril dernier. Je sait pas comment vous avait eu mon adresse, et je m'en étonne. Je souhaitait pas avoir de nouvelles de votre fils.

Je dit bien votre fils, il n'a rien de mois. Je vous pris de ne plus me contacter.

Françoise Marchand, Neuville-en-Torain

L'orthographe est approximative et l'écriture est scolaire. Qui est cette femme ? Sa

mère biologique ? Il est déjà excité par l'idée qu'il ait retrouvé la piste de sa « vraie » mère. Les mots ne sont pas encourageants, elle ne veut pas de nouvelles de son enfant. Matthias n'est pas un champion du français, cependant, il est capable de voir que celle qui a écrit cette lettre n'a pas une grande éducation. Son esprit tourne à plein régime. Il commence à se demander s'il veut vraiment rencontrer sa génitrice, celle qui l'a porté neuf mois, avant de l'abandonner.

Matthias se sent partagé entre l'excitation et l'appréhension. Il décide de voler la lettre pour la montrer à Chloé et Rachid, espérant qu'ils pourront l'aider à y voir plus clair.

*

L'après-midi, la petite bande se retrouve dans leur bar habituel, Les Copains. Ils ont en partie choisi ce lieu en raison de son nom. Il y règne d'ailleurs une ambiance chaleureuse, et le patron tutoie tout le monde, anciens et nouveaux clients.

Matthias a décidé de garder la découverte de la lettre pour lui. En tout cas, pour le moment. Il va jouer la comédie du Matthias qui assure, pourtant quelque chose est cassé. Plus tard, lorsqu'il se retrouve seul, il cherche Neuville-en-Torain sur Google Maps, une banlieue de Tourcoing, qui est une banlieue de Lille. Un trou. Il se demande aussi pourquoi cette Françoise Marchand a communiqué par lettre, au temps des réseaux sociaux et de WhatsApp. Peut-être qu'il n'y a pas Internet dans son trou. Finalement, il décide de faire des recherches pour en savoir plus sur cette femme. Il est possible qu'en découvrant son histoire, Matthias pourra mieux comprendre ses motivations et voir s'il veut vraiment la rencontrer. Matthias sait que ce chemin sera semé d'embûches, mais il est prêt à affronter la vérité, quelle qu'elle soit. Il est un peu perplexe, si Françoise est sa mère biologique, qui est son père ? Le sait-elle elle-même ?

Matthias relit la lettre encore et encore. Les mots résonnent dans son esprit, et il se demande si cette femme pourrait vraiment être sa mère biologique. Il imagine ce que pourrait être leur rencontre ; des retrouvailles émouvantes ou une déception amère.

Sur Internet, il tape « Françoise Marchand » dans la barre de recherche de Google et sur Facebook. Après une heure de recherche, il a trouvé des dizaines de références. Il ne veut pas écrire à toutes ces « Françoise Marchand », il y passerait des jours. Il a une petite idée de ce qu'il doit faire. Qui est donc cette femme invisible sur Internet. Existe-t-elle ? Est-

ce son vrai nom ?

Il finira par le savoir.

16

*Les hommes sont des oiseaux
de passage.*

William Shakespeare

10 mars 2023

Un homme glisse dans la fin de journée. Il arrête sa voiture devant une petite maison, pas assez isolée à son goût. Personne n'est en vue, pourtant il se sent sous le regard de centaines de paires d'yeux. Ce n'est pas la première fois qu'il vient, et à chaque fois, il sent le même malaise. Il n'apprécie pas ce village périurbain, sans goût ni saveur. La journée a été maussade avec des petits nuages persistants dans le ciel. Les températures n'ont pas dépassé les 9°C. La routine pour cette région du nord de la France. L'homme est habitué, il est né ici. Il porte donc son manteau d'hiver en laine d'Écosse. Il est trop élégant pour l'environnement de cette maison. Il ne peut pas passer incognito.

Un homme se faufile dans le soir, il fait déjà nuit. Il monte dans une voiture grise, on devine une Renault. Il est arrivé dans la maison, il y a presque une heure. Les voisins, toujours à guetter aux fenêtres, connaissent bien ces voitures qui passent furtivement. Ils en tirent des conclusions, ils n'ont rien d'autre à faire. Les activités sont rares par ici. À part la télé, regarder chez les voisins est encore ce qu'il y a de plus intéressant.

Le moteur ronronne doucement alors qu'il s'éloigne de la maison. Les phares percent l'obscurité, illuminant brièvement les façades des maisons aux mille yeux cachés. À l'intérieur de la voiture, l'homme jette un coup d'œil dans le rétroviseur, observant les silhouettes des maisons qui s'effacent peu à peu. Il reviendra dans deux semaines, comme toujours. Les champs s'étendent à perte de vue, baignés par la lumière argentée de la lune. L'homme se sent étrangement apaisé par cette solitude nocturne. Il sait que, pour l'instant, il est seul avec ses pensées, loin des regards curieux et des jugements hâtifs. Il ne pourrait pas se passer de ses virées nocturnes. Il a soixante et un ans, il est veuf depuis neuf ans. Sa carrière d'employé de banque, à Lille, tire sur sa fin. Il sait qu'une loi sur la retraite est dans

les tuyaux du gouvernement. Il en est sûr, il va payer. On va le faire encore quelques mois, ou peut-être quelques années. Il se sent au « bout du rouleau », comme il dit souvent. Pourra-t-il encore se permettre encore des petits plaisirs, qui le tiennent en vie ? Il a déjà simulé sa pension, sur le site officiel de la Cnav. Il peut compter sur deux mille deux cents euros bruts. Et puis, ce « v » de Cnav, « Vieillesse ». À son âge, on est vieux, un déchet de la société, qui vous donne l'obole pour ne plus entendre parler de vous. Et ça marche, a-t-on déjà entendu parler de manifestations de retraités ? Les voisins de la petite maison ne savent pas cela. Ils sont dans leur petite vie périurbaine ; sans envergure, sans vision.

L'homme continue de rouler, ses pensées vagabondant entre souvenirs et inquiétudes. Il se demande ce que l'avenir lui réserve, mais pour l'instant, il savoure la tranquillité de la nuit. Les champs défilent, et il aperçoit au loin les lumières d'un petit village. Il décide de s'y arrêter, attiré par la promesse d'un café chaud et d'un moment de répit.

Dans sa voiture, il allume la radio. « *J'irai bien refaire un tour du côté de chez Swann / Revoir mon premier amour...* », la chanson de Dave. Et, aussitôt, l'envie de relire *La Recherche*⁶ envahit son esprit. Il a déjà lu deux fois ce monument de la littérature française, et peut-être mondiale. Il aimerait tant ne jamais l'avoir lu, pour être encore surpris par le style, qui n'a aucun prédécesseur ni successeur ; pour être happé par l'humour et la sensualité, voire même la sexualité, qui effleurent à chaque page. Il se souvient aussi de la difficulté, au premier abord, de cette écriture tout en virgules. Puis, vient l'état d'hypnose, dans lequel Proust nous entraîne sans ménagement.

Arrivé chez lui, il se précipite vers sa bibliothèque avec une impatience palpable. Sa jeune sœur lui a offert une édition prestigieuse de « *À la recherche du temps perdu* », publiée dans la collection La Pléiade, et il est avide de retrouver l'univers riche et complexe de Marcel Proust. Il va se replonger dans le vinaigre mondain du narrateur, avec tous ses personnages inoubliables : Charles Swann, cet aristocrate raffiné dont la relation tumultueuse avec Odette fait vibrer les pages ; Gilberte, la fille de Swann est l'objet de l'adoration naïve du narrateur ; Albertine, dont le mystère et les caprices engagent des tourments émotionnels ; le baron de Charlus, figure de l'aristocratie déchue, et la duchesse

⁶ À la recherche du temps perdu, Marcel Proust

de Guermantes, symbole d'une haute société complexe et décadente. En contraste avec la célèbre ouverture du roman, « Longtemps, je me suis couché de bonne heure », lui, au contraire, est un couche-tard invétéré. Il s'apprête à entamer le premier des quatre tomes, conscient que ce voyage littéraire sera un marathon de plusieurs mois. Chaque soir, il se perdra dans les méandres de la mémoire, des sentiments et des intrigues proustiennes, excepté un vendredi sur deux, qu'il réserve à d'autres occupations. Ce rituel nocturne, ponctué par les volutes du temps perdu et les raffinements de la haute société, s'annonce comme une aventure intellectuelle aussi captivante que chronophage. L'homme sort son ordinateur, et, après quelques hésitations, écrit :

Plongé dans les pages fraîchement ouvertes d'un ouvrage naguère ignoré, je ressens le même émoi qu'un voyageur découvrant un pays ancien à la croisée de chemins familiers et d'horizons inexplorés, où chaque mot semble promettre le dévoilement d'un mystère longtemps enseveli sous le voile des habitudes et des oublis.

L'homme s'appelle Hervé Blanchet. Il ne le sait pas encore, mais il va être mêlé à une étrange histoire autour de la petite maison.

17

*La femme naît libre et demeure
égale à l'homme en droits.*

Olympe de Gouges

11 mars 2023

Je m'appelle Chloé Riquol. Un nom ridicule, aux origines incertaines. Mes parents ont beau me dire que nous descendons d'une famille de vieille noblesse, leur noblesse se résume à des ambitions déçues et des rêves brisés, sans trace d'altier dans leurs gestes ni dans les miens. Je suis la meilleure amie de Matthias, avec qui je partage une complicité étrange, mêlée de travail épisodique et de moments plus intimes. Parfois, je fais de petits boulots pour lui, parfois des passes, selon mon humeur et le besoin de cash. Nous nous sommes rencontrés lors d'une soirée chez Rachid, autour d'un bédou, un pétard comme on dit. Matthias était cool, on s'est revus, on a baisé, plutôt bien. À ce moment-là, je cherchais une raison de vivre ; avec lui, j'ai trouvé l'adrénaline dont j'avais besoin.

Nous faisons de petits trafics de cheat, nous dealons dans un petit cercle de relations, pas vraiment des amis. Mes seuls amis sont Matthias et Rachid. Nous sommes comme des frères et sœurs, avec une touche d'inceste, mais jamais à trois. Rachid est au courant de ma préférence pour Matthias et a accepté la situation, bien qu'il reste une trace d'amertume dans son regard lorsque je ne passe pas plus de temps avec lui.

Mais ces derniers temps, quelque chose a changé. Rachid n'est plus le même. Son regard a pris une teinte plus sombre, plus calculatrice, comme si chaque pensée était une pièce d'échec en préparation. Matthias le sent aussi, mais il observe en silence, fidèle à son tempérament réservé. Rachid parle de plus en plus de « faire un gros coup », de sortir du cercle des petites combines pour tenter quelque chose qui pourrait nous rapporter gros. Je n'aime pas les gros coups ; je préfère le rythme régulier de nos petites magouilles, cette illusion de sécurité que l'on se donne pour éviter les véritables risques.

Hier soir, après l'une de nos énièmes soirées, Rachid m'a prise à part. Il avait cette lueur

dans les yeux, celle qui précède toujours une proposition dangereuse, une étincelle de fureur et de détermination qui annonce les mauvais choix. Il veut que je m'approche d'un type, un vrai caïd du quartier voisin, dont la réputation est celle d'une tempête imprévisible dans une ruelle sombre. Je n'ai aucune envie de me mêler de ce genre de transactions. Ce type est connu pour être aussi capricieux qu'un coup de vent, et ses caprices sont souvent violents. Mais Rachid insiste. Il prétend que c'est notre chance de monter d'un cran, de sortir de la médiocrité qui nous entoure. Moi, je ne cherche pas à monter, je cherche juste à flotter, à rester à la surface, loin des grands remous.

Je ne sais pas encore ce que je vais faire. Matthias n'est pas au courant de la dernière manœuvre de Rachid, mais je suis persuadée qu'il en saisit les implications, même sans en parler. Depuis toujours, il possède une sorte de sixième sens pour détecter les problèmes avant qu'ils ne se manifestent pleinement, pour anticiper les mouvements de la police ou les ambitions des concurrents. C'est un don qu'il utilise avec une précision déconcertante, et qui m'a souvent sauvée de situations délicates. Il y a quelque chose de presque instinctif dans sa capacité à naviguer dans ce monde de duplicité et de danger, une intuition qui va au-delà de la simple observation. Je ne peux pas le trahir, il est le centre de mon univers, celui qui m'a offert non seulement l'adrénaline que je cherchais, mais aussi l'oxygène nécessaire pour respirer dans cette existence chaotique. Matthias est plus qu'un partenaire ou un ami, il est le fil invisible qui relie ma réalité à un sens de sécurité et de vitalité que je ne trouve nulle part ailleurs. Cette pensée me paralyse, trahir Matthias serait comme trahir une partie essentielle de moi-même. Je dois trouver une solution qui préservera notre équilibre fragile, tout en évitant les écueils que Rachid semble vouloir nous imposer. C'est un jeu dangereux, et le moindre faux pas pourrait nous entraîner tous dans un abîme dont il serait difficile de sortir indemne.

Je serai toujours du côté de Matthias, même contre Rachid.

18

*L'habitude fait les faux amis
comme l'occasion fait les faux
amants.*

Paul Léautaud

12 mars 2023

Ce dimanche, Vincent Lessort est de repos. Il est garçon de ferme à Neuville-en-Torrain. Son patron est un grand propriétaire terrain, qui a hérité d'un domaine de plus de deux cents hectares, avec soixante têtes de bétails.

Vincent n'a pas fait d'étude. À trente-six ans, il n'a pas pu faire sa vie et fonder une famille. Trop de travail, pas assez de cervelle. Il vivait dans une petite dépendance de la ferme ; une cuisine kitchenette et une chambre avec un coin douche ; pas de livres, quelques revues et DVD porno, pas de déco. Et par-dessus ce tableau charmant, Vincent n'est pas beau, avec un nez qui lui mange tout le visage, des yeux ni bleus ni gris, un menton un peu trop prognathe et des jambes fortes mais courtes.

Il avait fait la connaissance de Françoise, il y a un peu plus de deux ans. Sa voiture était garée sur le bas-côté, à deux cents mètres de l'entrée de la ferme. Vincent l'avait aperçu et s'était approché. Ils se connaissaient de loin, pour s'être croisés sur cette route ; lui à pied ou à vélo, elle a bord de sa petite Twingo. Ils avaient discuté en attendant la dépanneuse. Françoise lui avait dit de venir prendre un café à l'occasion. C'était une formule de politesse, mais Vincent l'avait pris au pied de la lettre. Il était passé le dimanche suivant. Très vite, les visites du dimanche sont devenues un rituel amical, et l'amitié a glissé vers un lit accueillant.

Françoise a dix ans de plus que Martin, mais ils se consolent de leur solitude ensemble. Ils savent qu'il n'y aura pas de lendemain. Françoise ne veut pas d'un mari. Elle a toujours été libre et compte le rester. Vincent serait bien allé plus loin, il lui avait même parlé de mariage. Elle lui avait fait comprendre qu'elle n'aurait pas d'enfant à son âge, quarante-sept ans.

Ce matin, il est venu avec un petit bouquet de fleurs. Où l'a-t-il trouvé à cette heure matinale ? Il avait quelques petits secrets. Françoise avait été surprise. On ne lui avait pas souvent offert de fleurs dans sa vie. Elle l'avait accueilli un peu froidement, « Si tu as une idée derrière la tête, il va falloir te la refroidir.

- C'est juste un petit cadeau.

- La prochaine fois vient avec une rivière de diamants et je serai peut-être plus attentive à tes demandes.

- C'est toi mon diamant. » Le bougre, il est romantique à ses heures.

« Bon, on va se limiter à l'habituel.

- Tu ne veux pas plus ?

- Je trouve que ça fonctionne bien entre nous, dans nos dimanche matin. » Françoise est un peu lassée de toujours devoir le repousser vers une relation plus terre à terre.

« Tu es une bête de sexe, mais j'ai besoin de plus.

- Tu pourras rester cet après-midi si tu veux, mais à 16 h 00, oust, dehors.

- Que se passe-t-il à 16 h 00 ?

- Je me transforme en citrouille. » Elle rit toute seule de son mot.

« Je croyais que c'était à minuit.

- À minuit, je dors, je me lève à 5 h 00 pour les ménages.

- Moi aussi, pour les bêtes.

- Alors, on est d'accord ; à 16 h 00, bye bye. Et bonne nuit les petits.

- Et dimanche prochain ?

- Bien sûr, on ne change pas une équipe qui gagne. » Françoise aime avoir le dessus sur les hommes, c'est sa revanche d'une vie soumise.

Vincent est un peu déçu. Impossible de faire bouger Françoise de sa position. Il finirait vieux garçon. Il allait avoir trente-sept ans cette année, et aucune perspective pour fonder une famille. Le garçon de ferme sait que le taux de célibat parmi les paysans est très important. Le travail est trop dur, pas de vacances, pas de retraite. Puis, son nez le complexe

beaucoup. Il a un visage Bourbon sans la noblesse.

Vincent ne sait pas encore à quelle femme il veut lier sa vie. Il se demande surtout si une femme voudra de lui un jour. Ce ne sera pas Françoise.

19

*L'intelligence artificielle est
peut-être la plus grande
invention de l'humanité. Ou la
dernière, si nous ne faisons pas
attention.*
Stephen Hawking

19 mars 2023

Ce mois-ci, chatGPT version 4 a été lancée. Hervé Blanchet s'intéresse à la technologie. Il avait déjà utilisé la version 3, gratuite, pour faire quelques recherches et créer quelques textes. Il avait demandé « écris une phrase dans le style de Proust » et avait obtenu :

Dans le silence feutré du salon, où les lourdes tentures s'accordaient à la douce pénombre du crépuscule, je laissais mon esprit vagabonder parmi les souvenirs diffus, tels des volutes de fumée s'élevant dans l'air stagnant, tandis que le parfum délicat du thé, imprégné des heures passées, évoquait en moi les réminiscences d'un temps perdu, où chaque instant semblait porter en lui l'infinité du désir inassouvi et la mélancolie des jours enfuis.

Pas mal, mais le grand Marcel n'aurait pas utilisé un vocabulaire aussi plat et sans relief. Il se demande s'il ne préfère pas ses propres essais sur cette voie.

Le commissaire Lantin a lui aussi appris l'arrivée de cette intelligence artificielle (IA). Il a participé à une conférence sur l'IA dans la police. Il y a appris que celle-ci dispose déjà de systèmes de reconnaissance faciale pour identifier les suspects et d'algorithmes d'analyse de données pour détecter des schémas criminels et prévoir des zones à risque.

Lantin, curieux, mais prudent, se demande jusqu'où cette technologie pourrait s'immiscer dans son métier, jusque-là ancré dans l'intelligence humaine et l'expérience de

terrain. Il savait que l'IA pouvait, en théorie, déceler en un clin d'œil des liens que les enquêtes traditionnelles auraient mis des semaines à découvrir. Cependant, il redoute que cette froide efficacité ne vienne éclipser le jugement humain, cette capacité à percevoir ce qui échappe aux simples données chiffrées. Pourtant, il ne peut pas nier l'excitation mêlée de crainte qui l'anime face à cette révolution silencieuse ; l'avenir de la police, semble-t-il, est déjà en marche, et avec lui, des questions complexes sur le rôle des hommes dans un monde de plus en plus gouverné par des machines.

Est-ce qu'une IA qui mènera les interrogatoires, et qui témoignera aux procès ? Une commission rogatoire pourra-t-elle donner un pouvoir à une IA ? Il y a certainement mille questions éthiques que ne voit pas le commissaire, dont ce n'est pas l'expertise.

Dans quelques mois, il serait confronté à un expert en IA, l'un des hommes les plus intelligents de France.

20

*Une des plus belles victoires
qu'un homme peut remporter
sur lui-même, c'est contre la
colère qui l'habite.*

Joseph Rudel-Tessier

30 mars 2023

Après plusieurs semaines de réflexion, Matthias a décidé de parler de la lettre qu'il a trouvée chez ses parents. Ses amis, Chloé et Rachid, sont sa vraie famille ; l'autre n'est que « les autres ». Depuis qu'il sait qu'il a été adopté, il n'a plus considéré ses parents adoptifs comme des êtres aimants, plutôt comme des nourriciers qui lui fournissaient ce dont il avait besoin pour s'épanouir en dehors de leur monde. Il a pris ses distances avec « les autres », sauf pour ses petites virées chez eux pour grappiller quelques euros et feuilleter dans les papiers du bureau.

Un soir, alors qu'il rentrait d'une de ses escapades, Matthias trouva Chloé et Rachid en pleine discussion animée. Ils se turent en le voyant entrer, mais il sentit immédiatement que quelque chose n'allait pas. « Qu'est-ce qui se passe ? » demanda Matthias, inquiet.

« Tout va bien. » Lui répond Chloé, un peu gênée.

« J'ai quelque chose à vous montrer, c'est assez perso, mais vous êtes ma sœur et mon frère, alors je partage.

- Vas-y balance.

- C'est une lettre que j'ai trouvée chez les autres. Que comprenez-vous ? »

Chloé s'empare de la lettre et la lit à voix haute. Il est possible que Rachid ne sache pas lire les lettres manuscrites. À la fin de sa lecture, un silence s'installe. Puis Matthias intervient, « Alors votre avis.

- C'est ta vraie mère » assène Chloé.

« Ma mère biologique, plutôt. Je sais plus qui est ma vraie mère.

- Oui, c'est ça. Cependant, elle semble pas vouloir te voir.

- C'est bien ce que j'avais compris, mais moi, j'ai envie de la rencontrer. Elle pourra pas me rejeter si elle me voit. » Matthias a une voix suppliante, de petit enfant privé de son jouet.

« Si elle te voit elle va te renier une seconde fois » lui lance la jeune femme, un peu grisée par sa troisième bière.

« Tu es vache avec moi, j'ai besoin de soutien » Matthias semble de plus en plus malheureux.

Chloé et Rachid échangèrent un regard, visiblement préoccupés. Chloé prit la parole en premier. « Matthias, c'est une décision importante. Tu es sûr de vouloir la rencontrer ? » Matthias hocha la tête avec détermination, « Oui, je dois savoir qui elle est et pourquoi elle m'a abandonné. »

Rachid, qui était resté silencieux jusque-là, prit une grande inspiration, « On sera là pour toi, quoi qu'il arrive. Mais il faut que tu sois prêt à toutes les éventualités. Elle pourrait ne pas réagir comme tu l'espères. » Matthias soupira, « Je sais, mais je dois essayer. Je ne peux pas continuer à vivre dans le doute. »

Chloé posa une main réconfortante sur son bras. « Alors, on va t'aider à la retrouver. On va faire ça ensemble. »

Matthias obnubilé par sa lettre, venait de laisser passer une information importante. Il le regrettera.

*

Les jours suivants furent l'occasion de recherches approfondies. Chloé et Rachid utilisèrent tous les moyens à leur disposition pour retrouver la trace de la mère biologique de Matthias. Ils passèrent des heures sur Internet, contactèrent des associations et même des amis d'amis d'amis, ayant des connexions dans le milieu de la drogue à Lille. Personne ne connaît Françoise Marchand. Elle n'a aucun compte sur les réseaux sociaux, elle ne fait pas partie du milieu lillois. Une femme invisible, dans un trou perdu.

« Je vais y aller » dit Matthias. « Je prends ta moto, Rachid, et j'y vais. Elle habite un

bled de deux cents personnes, je vais bien la trouver.

- Pas de problème frère. Je peux même venir avec toi, si tu veux.
- Merci Rachid, je préfère y aller seul. Elle et moi, face à face.
- Comme tu veux Matthias. »

Matthias allait avoir quelques surprises. Cependant, ce soir, il se retrouve avec Chloé, ils reparleront de la lettre, mais surtout, ils feront l'amour comme souvent ces derniers temps. Ils y mettent moins d'amour, ils sont comme des machines, qui reproduisent ce qu'ils ont déjà fait. Chloé se demande même à quoi rime cette relation, Matthias est moins investi depuis cette histoire de lettre.

Leurs moments de passion sont devenus presque rituels, répétitifs. Ils se retrouvent dans cette danse charnelle avec une précision mécanique, comme deux corps entraînés dans la grande machine de leur relation. Leurs gestes sont bien rodés, leurs mouvements synchronisés, mais la flamme d'autrefois semble s'éteindre peu à peu. Chloé le sent, comme une vague qui se retire pour laisser place à un sable glacé. Leur passion a perdu de son éclat, devenue une routine froide où l'amour se substituait à l'habitude.

La lettre avait jeté une ombre sur leur complicité, creusant un fossé invisible entre eux. Matthias a perdu cette étincelle qui le rendait autrefois si présent, si engagé. Il devient plus réservé, plus concentré sur ses propres préoccupations. Chaque échange semblait désormais une formalité, chaque étreinte une obligation. Chloé, avec une sensibilité aiguisée par la douleur, perçoit cette absence d'enthousiasme dans les yeux de Matthias, cette froideur qui s'insinue dans leurs moments intimes. Chloé rompt le silence, « Matthias, tu n'es plus le même depuis que cette lettre est entrée dans ta vie. Je ne te sens plus connecté avec moi, ni avec Rachid.

- Non, je t'assure, je suis le même.
- Pas du tout, j'ai l'impression de faire l'amour à une machine. Un sex-toy géant. »

Chloé est franchement en colère, qu'elle essaie de contrôler.

« Mais, le sex-toy, il te fait hurler. Tu as encore été comme une chienne.

- J'aimerais bien avoir un homme dans mon lit. Cette lettre, il faut que tu l'oublies ou que tu perces l'abcès.

- J'ai dit que j'irai voir cette Françoise Marchand. Laisse-moi un peu de temps.
- OK, je veux retrouver mon homme » dit-elle amère.

Matthias cogite. Il repasse les derniers événements en boucle, une spirale d'incertitudes et de regrets. Chloé a raison, il n'est plus le même. Il le sait. Il a lâché prise sur tout ce qui était autrefois sa priorité ; son travail, sa relation avec Chloé, ses interactions avec Rachid. Tout semble en désordre, comme un puzzle dont les pièces ont été égarées.

Son travail, autrefois méticuleusement orchestré, est devenu une routine bâclée. Les projets sont mal gérés, les transactions ratées, et la clientèle commence à se montrer impatiente. L'énergie qu'il investissait dans chaque détail s'est dissipée, remplacée par une négligence palpable. Chloé, à qui il avait promis un soutien inconditionnel, se retrouve de plus en plus éloignée.

Rachid, quant à lui, est devenu une énigme. Leur amitié, autrefois solide, se fragmente. Rachid a cessé de lui parler comme avant, les échanges sont devenus plus formels, moins personnels. Matthias se rappelle avec malaise des moments de gêne subtile entre Rachid et Chloé, des échanges de regards trop longs, des sourires forcés. Une partie de lui a toujours voulu ignorer ces indices, pensant qu'ils n'étaient que des malentendus. Mais maintenant, les pièces du puzzle s'assemblent d'une manière troublante. Rachid, malgré ses efforts pour être utile, comme lorsqu'il lui a proposé sa moto pour « l'aider », semble avoir ses propres agendas. Matthias commence à douter de la sincérité de cette offre. Il se demande si Rachid ne tente pas de l'éloigner, ou s'il manipule la situation à son avantage. L'amitié entre eux, si fiable par le passé, est maintenant entachée de suspicion.

Chloé, de son côté, ne rapporte plus d'argent comme avant. Les quelques passes qu'elle effectue sont sporadiques, et la somme qu'elle ramène ne compense même pas le manque croissant de revenus. Sa présence à ses côtés est devenue plus une source de préoccupation qu'un véritable soutien. Il se demande si elle aussi ressent cette désillusion, cette perte de sens dans leur relation et dans leur vie commune.

Il se remémore l'incident récent ; il a failli se faire choper par la police lors d'un deal avec un client. Un moment de négligence, une erreur de jugement, et tout aurait pu basculer. Il avait baissé sa garde, omis de scruter les signes avant-coureurs des descentes policières. Cette faille dans sa vigilance lui rappelle douloureusement la fragilité de sa

situation actuelle. Les petits indices qui annoncent une enquête, une descente, lui avaient échappé. Un signe évident que sa concentration est en chute libre.

À chaque réflexion, Matthias est confronté à une vérité inconfortable, il est en train de perdre pied. Ses relations se détériorent, son travail est chaotique, et il est incapable de discerner la réalité derrière les faux-semblants. La confusion le ronge, et il sent qu'il doit affronter ces questions, ces incertitudes, pour tenter de retrouver un semblant de contrôle sur sa vie avant qu'il ne soit trop tard.

Matthias veut comprendre. Il veut une nouvelle famille, une vraie famille. Il doit rencontrer cette mère qui l'a abandonné.

21

*Il y a des femmes qui se perdent
en chemin, non parce qu'elles
ont mal choisi leur route, mais
parce qu'elles n'ont jamais
trouvé leur boussole.*

Paulo Coelho

13 avril 2023

Le policier se tient en bas de l'escalier, le cœur battant, les yeux rivés sur le spectacle sinistre devant lui. Le calme de l'endroit contraste étrangement avec la violence de la scène. Les marches sont maculées de sang, des éclaboussures rouges éclatant comme des éclats d'un sombre éclat de lumière. La couleur vive contraste avec le bois usé, traçant un chemin sinueux qui serpente jusqu'au pied de l'escalier.

Le corps, étendu en bas des marches, est une vision troublante. La victime est couchée sur le côté, les membres écartés dans des angles impossibles, comme un pantin brisé. La tête, légèrement tournée vers le mur, est enveloppée dans une mare de sang qui s'étend sur le sol, formant un halo sombre autour du visage figé dans une expression de terreur. La lumière tamisée du couloir joue sur les contours de la scène, rendant les détails encore plus poignants.

Le policier observe les traces de sang sur les marches, les éclaboussures irrégulières et les traînées, chacune d'elles peignant un tableau de la chute déchaînée. La rampe est marquée par des griffures, comme si la victime avait tenté de se rattraper désespérément. L'odeur métallique et âcre du sang flotte dans l'air, se mêlant à la poussière des vieilles marches.

Il fixe un objet étincelant sur le sol près du corps, peut-être un bijou ou une montre, qui aurait glissé dans la mêlée de la chute. Les éclats de métal brillent faiblement, qui contraste avec la scène de carnage. Ses yeux se posent sur les doigts de la victime, écartés

dans une position désespérée, comme si elle avait tenté d'agripper quelque chose, une dernière tentative pour échapper au destin qui l'attendait.

Le policier se redresse légèrement, conscient de la profondeur du drame qui s'était joué ici. L'escalier, maintenant marqué par une scène de violence, semble étrangement silencieux, absorbant la douleur et la terreur du moment. Le contraste entre l'apparente tranquillité de l'endroit et l'horreur qui s'était déroulée ici lui donnait un frisson.

Il inspire profondément, essayant de garder son calme, conscient que chaque détail compte. La chute avait été brutale, implacable, et rien dans cette scène suggère que ce n'est peut-être pas un accident domestique. La Scientifique a été appelée pour faire de plus amples constatations.

*

L'analyse médico-légale révèle des détails troublants sur les derniers instants de la victime. Les experts ont constaté des traces de pieds nus, marquées dans le sang, qui témoignent de son effort désespéré pour se remettre sur ses pieds après une première chute. Les empreintes montrent une progression hésitante, suggérant un effort pour retrouver l'équilibre. À côté de ces traces, on observe des gouttes de sang isolées, éparpillées sur le sol, indiquant que la victime était debout mais encore saignante. Cependant, un prélèvement a été effectuée sur ces taches, elles pourraient raconter une autre histoire, celle d'un agresseur qui se serait blessé, en attaquant sa victime.

Toutefois, il semble que son état de faiblesse ait pris le dessus. La scène présente des signes clairs d'une glissade ; les traces de pas s'arrêtent brutalement, remplacées par une traînée de sang et une empreinte de main glissée sur le parquet. La victime aurait alors perdu pied une seconde fois, se cognant violemment la tête contre la rambarde, scellant son sort. Cette analyse met en lumière un enchaînement tragique d'événements où chaque tentative de survie a conduit à une issue fatale.

22

*Malheureux est l'homme qui
change souvent d'amis.*

Hésiode

14 avril 2023

Je suis malheureux. Ma grande amie, Françoise, a été retrouvée morte chez elle. Elle aurait fait une chute dans l'escalier, elle avait beaucoup bu. Elle est probablement morte il y a plusieurs jours. Personne ne s'inquiétait de son absence. Mais, je sais que les voisins ont tout vu. Nous devions nous rencontrer ce soir, mais la police est passée ce matin à mon agence. Je ne sais pas ce qu'il cherche.

Au poste de police, ils m'ont demandé si j'acceptais de faire un prélèvement buccal pour un test ADN. Bien sûr, je ne suis coupable de rien. Ils voulaient tout savoir sur notre relation. Un peu de sexe, beaucoup d'amitié. Depuis quand ? Peut-être dix ans. Payais-je ces visites ? Quelques petits cadeaux de temps en temps, rarement de l'argent. Avait-elle d'autres relations ? Elle voyait un garçon de ferme, je ne sais plus son nom. « On le connaît » m'ont-ils répondu. D'autres clients ? Je n'étais pas un client. « Vous voyez ce qu'on veut dire ». Oui, je vois, j'ai connu Françoise dans d'autres circonstances, elle était jeune et travaillait dans un bar à hôtesse en Belgique. « Était-elle une prostituée ? », oui, avec certains clients qu'elle choisissait. « Avait-elle des enfants ? », non pas à ma connaissance. Et les questions qui pleuvent en mitraille.

L'entretien a duré deux heures, je suis sorti lessivé et abattu. « Françoise est morte », ces mots résonnent en boucle. Je regarde sur le site de La Voix du Nord, rien sur sa disparition.

J'ai bien connu Françoise quand elle travaillait en Belgique. Elle était ouvertement prostituée. Elle était belle, bien que petite, avec un corps bien proportionné. Je l'ai connu quand mon couple commençait à battre de l'aile. Les enfants faisaient leurs études, et à part de l'argent, ils n'avaient plus besoin de leurs parents. Le banquier, que j'étais et suis toujours,

était un tiroir-caisse bien pratique. Aujourd'hui, ils ont tous deux de belles professions : l'ainé, Nicolas, est orthophoniste à son compte ; le second, Julien, est conseiller fiscal dans un cabinet d'avocat. Ils me rendent visite quand ils y pensent, pas souvent. Il n'y a que le repas de Noël, que l'on arrive à faire ensemble, avec leur compagne, et sans leur mère. En vérité, ils ont coupé les ponts avec elle, elle a sombré dans la schizophrénie. Les contacts sont devenus de plus en plus complexes, jusqu'à la rupture.

À 20 h 00, après un après-midi de travail très compliqué dans ma tête, je me reconnecte à La Voix du Nord. Il y a un bref communiqué.

Une femme a été retrouvée morte chez elle, dans la banlieue de Tourcoing, où elle habitait seule. La cause du décès serait une chute accidentelle dans un escalier. La police a publié un communiqué, dans lequel elle déclare que des bébés congelés ont été retrouvés dans le congélateur de la victime. On ne connaît pas les pères, ni le nombre de nouveau-nés retrouvés. Nos informateurs évoquent le chiffre de trois cadavres. Nous attendons de nouvelles informations officielles. Le procureur de la République devrait s'exprimer demain sur cette affaire.

Des bébés congelés, qu'est-ce que cela ? Françoise n'a jamais été enceinte, je l'aurais su. Est-ce la cause des prélèvements ADN ? La police cherche donc le ou les pères. Me voilà dans de beaux draps. J'espère que la presse ne va pas remonter jusqu'à moi.

Je me replonge avec frénésie dans la lecture de Proust. C'est mon refuge ultime, mon dernier ami. Françoise est morte et je ne lui ai jamais dit « Je t'aime ». Une phrase anti-proustienne. J'ai aussi ma petite chatte, Tosca, une chatte de Bengale. C'est un véritable pot de colle, toujours sur moi, ou juste à côté. Ce sont des chats miauleurs, et je lui ai appris à réclamer par un petit miaou, pour avoir des caresses. J'ai réussi son apprentissage au-delà de mes espérances. Elle a très vite compris, et peut miauler dix minutes de suite pour avoir sa récompense. Elle sera ma dernière compagne, en dehors de mes livres.

Je décide de me lancer à écrire un message à la mémoire de Françoise, dans le style de Proust. J'y passe plus d'une heure, pour une seule phrase.

« Dans les méandres de ma mémoire, chaque souvenir de mon amour perdu

Un pied de trop

se déployait comme une fleur fanée, exhalant un parfum mélancolique qui imprégnait mon âme d'une tristesse douce et persistante, et tandis qu'il errait dans les rues silencieuses de la ville, je ne pouvais m'empêcher de me remémorer les moments partagés, les rires échangés, les promesses murmurées à l'ombre des arbres, se demandant si jamais je pourrais retrouver cette part de moi-même qui semblait à jamais évanouie avec la disparition de cet amour, laissant derrière elle un vide immense que rien ne semblait pouvoir combler. »

Je n'arrive pas à imaginer comment Proust a pu écrire trois mille pages de ce style.

Aujourd'hui, la réforme des retraites a été votée. J'ai cru comprendre que je devrais travailler six mois de plus que prévu. En revanche, je me mets en retraite sexuelle, Françoise aura été mon dernier amour.

Il avait tort.

23

*Ce qu'il y a de terrible quand on
cherche la vérité, c'est qu'on la
trouve.*

Rémy de Gourmont

15 avril 2023

La substitute du procureur de la République est face aux caméras. En ce samedi, elle doit être de permanence. Elle ne paraît pas à l'aise, c'est une femme de dossiers. Elle a été nommée substitue, il y a un an. Elle ne connaît pas encore les projecteurs des caméras télé, et les micros tendus. Elle fait une déclaration courte et efficace.

Une femme a été retrouvée morte chez elle, à Neuville-en-Torrain. La cause du décès est une chute dans son escalier. Les premières constatations ne montrent aucun indice d'une présence étrangère. Une enquête de voisinage est en cours. Après investigations, les corps de trois bébés, probablement des nouveau-nés, ont été retrouvés dans l'un des congélateurs de la victime. Les analyses ADN sont en cours pour déterminer qui est la mère biologique des bébés. L'analyse médico-légale est encore en cours pour déterminer l'âge et la cause de la mort de ces nouveau-nés. Je donne la parole au commissaire Georges Martenot, en charge de l'enquête.

Merci madame la procureure. Mon équipe a déjà mené de nombreuses investigations. Nous avons besoin de mieux connaître la vie de la victime, madame Françoise Marchand, afin d'établir la chronologie des événements, entre autres sur ses grossesses. Nous appelons tout témoin à entrer en contact avec la PJ de Lille, en charge de l'enquête. Nous garantissons l'anonymat des

témoignages. Avez-vous des questions ?

Le commissaire est habitué à cet exercice. Il a déjà participé à plusieurs communiqués de presse. Il sait qu'il vaut mieux se mettre la presse dans la poche dès le début. Tout se joue dans les premières heures de l'enquête.

Guy Duval, La Voix du Nord, a-t-on une idée de l'identité des pères des bébés ?

Les analyses ADN sont en cours, elles seront enregistrées au FNAEG⁷ dès que possible pour comparaison. Pour le moment, nous n'avons pas plus d'informations.

Luc Drouot, Le Monde, quelle était la situation de madame Marchand, était-elle mariée ? Quel était son métier ?

Madame Marchand n'était pas mariée, il semble qu'elle avait quelques relations épisodiques, nous travaillons sur cette piste. Elle était femme de ménage, le matin dans des bureaux de Tourcoing, l'après-midi chez des particuliers. Sa situation semble claire, elle ne faisait pas de travail au noir, d'après nos premières investigations.

Jacques Durand, France Télévisions Haut de France, il a été évoqué que la porte de la victime était fermée à clé, confirmez-vous ?

Oui, tout à fait, il semblerait que madame Marchand laissait systématiquement sa porte fermée de jour comme de nuit, ce qui nous laisse penser qu'elle était seule quand l'accident est survenu. Je vous remercie, ce sera tout pour aujourd'hui. Nous aurons l'occasion de faire le point lorsque l'enquête aura progressé.

Le commissaire Martenot est satisfait de sa prestation, courte, simple et efficace. Reste à savoir si elle portera ses fruits.

⁷ Fichier National Automatisé des Empreintes Génétiques

*

En fin d'après-midi, un premier débriefing a lieu à la PJ de Lille. Le commissaire Georges Martenot dirige les débats. Il a un style très familier, et tutoie tout le monde.

« Bastien, la Scientifique a-t-elle avancé sur les analyses ?

- L'analyse du téléphone mobile a montré quelques échanges avec, principalement, trois contacts. Nous aurons les détails dans la journée. Nous avons trouvé un compte WhatsApp avec un seul message, à un certain Antonin Lantier, rien d'autres sur les réseaux sociaux. On n'a trouvé aucun ordinateur, il faudrait vérifier si elle en avait un.

- Et, du côté de la génétique ?

- Les analyses génétiques sont en cours.

- Parfait, vous enregistrerez les données dans le FNAEG au plus vite.

- Tout à fait, nous suivons la procédure.

- Je sais Bastien, je fais juste un petit rappel. Sinon, qui sont les hommes retrouvés dans son téléphone ?

- Nous nous sommes concentrés sur les trois derniers mois, afin de ne pas avoir trop de pistes à suivre, en partant du principe que les vieux appels ne nous apporteront rien de pertinent. Le premier est Vincent Lessort, résident à Neuville-en-Torain, c'est un garçon de ferme, célibataire. Il n'y a pas de SMS dans le smartphone de la victime, donc on ne sait rien de plus pour le moment. Le second est Hervé Blanchet, un agent de banque à Tourcoing, de même aucun échange sur SMS. Le troisième est inconnu, c'est un téléphone prépayé, acheté à Paris.

- Benjamin, tu me convoques ces deux pendards. Avons-nous des nouvelles du médecin légiste, pour les bébés ? » Même le commissaire Martenot a un froid dans le dos, en prononçant ces mots. Il n'a jamais eu affaire à de telles petites victimes. Comment une mère peut-elle tuer ses enfants ? Il espère que le légiste va leur dire qu'ils sont mort-nés.

« La mort de madame Marchand remonte à 48 à 72 heures avant sa découverte. Elle ne porte aucune trace de lutte. Ce qui est corroboré par les constatations sur place. La mère est liée à une commotion cérébrale. Elle est morte suite à ce choc, après dix à quinze minutes de lutte contre la mort. Le légiste a constaté une alcoolémie élevée, plus de trois

grammes par litre.

- Et les enfants ?
- L'analyse est beaucoup plus dure. Le légiste nous rendra ses conclusions dans la semaine.
- Benjamin, et l'enquête de voisinage ?
- C'est Amélie qui en est en charge.
- Amélie, on t'écoute.
- Merci, ce n'est pas simple. Ils sont tous plus silencieux les uns que les autres. À les écouter, ils ne savent rien, n'ont rien vu, rien entendu. Ils n'ont jamais vu madame Marchand enceinte. Ils ne lui connaissent aucun amant. Je crois qu'il faudrait les secouer un peu.
- Très bien, convoque-les tous, pour demain matin. Autre chose.
- Oui, juste une impression. On n'a rien retrouvé chez la victime, à part son smartphone, pas d'ordinateur, pas de télé, pas de photos.
- A-t-on volé son PC ?
- Elle n'avait pas de box pour une connexion Internet, et Antonin Lantier, un petit jeune, nous a confirmé que c'est lui qui a créé son compte sur son smartphone et qu'elle n'avait pas de PC.
- Oui, mais c'est cette atmosphère aseptisée. Et, qu'est-ce que ça nous dit ?
- C'est une femme de ménage, qui semblait très maniaque.
- Avec l'interrogatoire, nous en saurons plus sur sa personnalité. »

Le débriefing prend fin, après que le commissaire Martenot a attribué à chacun sa tâche. Enquête prioritaire. Le plus gros travail sera de faire parler les voisins de Françoise Marchand. Martenot en est certains, dans un hameau de douze maisons, tout le monde espionne tout le monde. Ces taiseux vont parler. Et ils ont des choses à dire.

24

*Tu n'es plus là où tu étais, mais
tu es partout là où je suis.*

Victor Hugo

15 avril 2023

Je suis morte il y a quelques jours. La police travaille sur mon cas, car je suis un véritable cas.

Ma vie a été compliquée. Je suis née en février 1976, je n'avais donc que quarante-sept ans au jour de mon décès. J'ai eu une enfance difficile. J'ai été abandonnée par ma mère à l'âge de cinq ans. Ce sont mes grands-parents maternels qui m'ont élevée. J'aimais bien mon grand-père, il était très fringant, bien qu'issu d'un milieu modeste. Avec ma grand-mère, c'était plus compliqué. C'est elle qui portait la culotte, elle régentait la vie de chacun. On aurait dit une Baronne régnant sur ses serviteurs. Elle avait, malgré tout, bon cœur, et si elle ne savait pas véritablement écouter les peines, elle devinait les moments où elle devait dire un mot ou se taire.

Puis, il y eut mon oncle, le frère de ma mère. Il rendait visite à mes parents presque tous les week-ends. Nous passions beaucoup de temps ensemble le dimanche, à des jeux innocents. Mais, il y a souvent un mais avec les hommes ; mais donc, il a commencé un jeu avec moi, lorsque j'avais huit ans. Il cachait un bonbon sur lui et je devais le trouver. Un coup dans une poche, un coup dans un manche. Puis, vint le jour où le bonbon était dans son pantalon, juste sous la ceinture. Je le trouvai et partis en courant. J'étais un peu troublée, il y avait quelque chose qui n'allait pas. Malheureusement, j'étais trop petite et naïve. Les jeux ont continué, car mon oncle connaissait bien mes goûts en friandises. Et, le jour fatal arriva où le bonbon était dans son slip. Je n'osai pas aller le chercher. Mon oncle me prit doucement la main et la dirigea vers mon cadeau. C'est là que je découvris les hommes et leur anatomie. Les jeux ont évolué, et il n'y eut plus de bonbons. Il avait décidé qu'on ferait des échanges de baisers sur les parties du corps de l'autre. Tout doucement, de semaine en semaine, j'en

Un pied de trop

arrivai à lui faire un baiser sur son sexe, qui était en érection ; ça je le comprendrai plus tard. Mon innocence avait été volée, violée. Lui aussi me caressait entre les jambes. Je ne sais pas si j'aimais ça, mais le sentiment d'interdit me grisait un peu.

Bien plus tard, je comprendrai que j'avais été victime d'une agression sexuelle sur mineure. Mon oncle était déjà mort d'une cirrhose du foie. Si j'ai eu des relations difficiles avec les hommes et les enfants, c'est certainement une conséquence de ces années-là.

25

*La liberté de la presse présente
des inconvénients. Mais moins
que l'absence de liberté.
François Mitterrand*

16 avril 2023

Ce dimanche matin, Louis Lantin est debout de bonne heure. Il a déjà pris son petit déjeuner. Il écoute « Animals » du Floyd. Il plane sur la musique, quand Camille frappe à la porte. Déjà 9 h 30 ? « J'arrive ! » crie-t-il. Louis retrouve Camille à la porte. Dehors, le ciel est couvert et il fait un peu frais. Ils arrivent Au Pyrénéen, leur café hebdomadaire. Ils n'ont plus besoin de commander, le serveur apporte les deux doubles expressos et un panier de croissants. Camille semble tout excitée. Louis lui demande, « Toi, tu as quelque chose à me dire. »

- As-tu vu l'histoire des bébés congelés ?
- Dufour m'a envoyé un SMS pour me signaler l'info, je n'en sais pas plus.
- C'est comme avec la Courjault, il y a quelques années. » Camille s'emballe.

« Je peux même te dire qu'il y en a eu d'autres.

- Mais comment est-ce possible ?
- Principalement, des dénis de grossesse. Dans l'affaire Courjault, même le mari n'a pas vu les grossesses de sa femme. Je crois qu'elle en a eu trois.
- Oh, c'est horrible ! » s'exclame Camille qui aime jouer avec ses peurs.

« Il n'y a presque aucune limite à l'esprit humain. Les cas d'infanticides de nouveau-nés sont vieux comme l'humanité. Tu sais qu'en Chine, avec la politique de l'enfant unique, il y a au moins trente millions d'hommes en plus que les femmes. Les bébés de sexe féminin sont dans certains cas tués à la naissance, sans que la société ne s'en offusque. En fait, ce n'est plus vrai aujourd'hui, cette politique pour limiter la démographie a été abandonnée,

et les infanticides sont condamnés.

- Trente millions ! Tu me fais marcher. » Camille est dubitative, tout en enfournant un croissant.

« Non, c'est la triste vérité, la vie des femmes ne valent pas grand-chose dans certains pays.

- J'aimerais bien avoir l'avis de Simone sur ce sujet. » Elle parlait de Simone de Beauvoir.

« Tu aurais dû faire des études de philosophie.

- Mais, j'ai étudié toute seule, j'en sais autant qu'un professeur à la Sorbonne.

- Tu rentres bien dans tes chaussures ?

- Que veux-tu dire ?

- Les chevilles un peu enflées ? » Lantin la taquine toujours pour la mettre en colère, ce qui n'est vraiment pas difficile.

« Oh, toi, toujours le même, je ne peux rien dire sans que tu me rabaises. » Et voilà, la chaudière recommençait à chauffer à fond. Louis recule, « Tu as raison, ma chérie, tu es une encyclopédie vivante.

- Et voilà, tu continues.

- Non, non, je suis sincère. Tu es probablement aussi experte, si ce n'est plus, que tout prof de philo, sur Simone.

- Avec toi, on ne sait jamais si tu es sérieux.

- Sérieux, et pour me faire pardonner, je vais me renseigner sur cette affaire des bébés congelés. Ils sont d'où déjà ?

- De Tourcoing, j'ai vérifié sur Google Maps, c'est à côté de Lille.

- Parfait, j'ai un bon pote là-bas. »

*

« Allo, Georges, c'est Louis, comment vas-tu vieille branche ?

- Salut Louis, je vais bien ; mais tu as dû entendre parler de l'affaire en cours. Je te

vois venir.

- Oui, je t'appelle à ce sujet.

- Mon dimanche est foutu. Mais je peux t'en dire quelques mots.

- Je t'en remercie, j'écoute.

- La mort semble accidentelle, la porte était fermée, aucune trace de lutte n'a été relevée, les blessures liées à la chute sont mortelles, après une période d'agonie de dix à quinze minutes. » Georges Martenot se remémore le dossier qu'il connaît par cœur.

« Et les bébés ?

- Trois bébés, deux garçons et une fille. Les analyses génétiques sont en cours, on devrait avoir les résultats demain. Mais, il n'y a pas de raison de croire que la morte ne soit pas la mère.

- Et le voisinage ?

- Des taiseux, qui ont tout vu, mais ne disent rien. On va avoir un peu de mal avec eux. Comme on dit souvent « plus il y a de témoins, moins on a d'informations ». Chacun pense que l'autre va lâcher le morceau en premier. Le syndrome "Genovese".

- Oui, je me rappelle cette affaire, dans les années 1960 ? » Lantin se rappelle ses cours. Cette affaire est un cas d'école.

« Exactement, on a tous vu ce cas en criminologie. Plus de trente témoins, et personne n'appelle la police.

- C'est ça, c'est l'affaire à l'origine du 911 aux États-Unis.

- Et toi, ton affaire de règlement de compte dans la mafia ? » Georges à son tour a quelques questions.

« Je ne suis pas sûr d'en voir la fin un jour. Cette Maria est une coriace, elle ne dira rien. La DIA⁸ devra faire l'enquête de son côté en Italie.

- Bon courage.

⁸ Direzione Investigativa Antimafia

- À toi aussi, on reste en contact. »

Georges Martenot est un bon flic, il recroisera le chemin de Lantin, dans des conditions étranges.

26

*La solitude est bonne pour les
esprits forts et mauvaise pour
les faibles.
Marcel Proust*

16 avril 2023

Je suis une femme de quatre-vingts ans, bientôt un an de plus. Je vis seule depuis plus de vingt ans, mon dernier amour est mort, emporté en trois mois par un cancer fulgurant. On m'apprécie en société, car je suis joviale et rieuse, toujours prête pour lever le verre.

Je suis une autodidacte, mon éducation a été bâclée, j'étais plus attirée par les jeux d'enfants, puis plus tard par ceux d'adultes, que par les études. J'étais pourtant douée. Comme chante Brassens « sans technique, un don n'est rien / Qu'une sale manie ». Ma vie, je l'ai passé entre les boîtes de Paris et de petits boulots sans intérêt. Maintenant, je n'ai qu'une petite retraite, et je dois compter la plus petite dépense.

Louis est mon voisin. On se connaît depuis des années, et nous sommes devenus amis très rapidement, il est le frère que je n'ai pas eu. Ma mère m'a dit, peu de temps avant sa mort, qu'elle avait perdu un garçon à sept mois de grossesse. À cette époque, on ne savait pas les grands prématurés. Louis est donc le petit frère qui est ma seule famille. Dans mon quartier, je suis la petite dame que tout le monde connaît. Celle qu'on aide à porter ses courses ou à traverser la rue. Quand je suis arrivé ici, c'est moi qui aidais les personnes âgées. La roue tourne et nous conduit vers la fin. Je n'en ai pas peur, j'y pense tranquillement. Je ne sais pas si Dieu existe, sans être athée, comme Louis, je crois aux « forces de l'esprit », comme disait Mitterrand. Ne me demandez pas ce que c'est, je n'en sais rien.

Un pied de trop

Je suis poétesse à mes heures, en voici un de ma plume⁹.

*Seule dans sa chambre grise, la dame du second
Sur sa canne balance d'un pas lent et peu sûr
Pour se distraire elle a, outre un petit balcon
Ses livres et cassettes, tous de belle facture*

*De ses douleurs de dos, elle s'est fait une raison
Car le plus dur en fait, la longue solitude
Qui peu à peu la mine, c'est comme l'oraison
Elle est ma grande amie, source de fortitude*

Camille est un esprit fort. Elle traverse le temps avec son humour dans ses humeurs.

⁹ Voir « Exercices de style » de l'auteur

27

*La France n'est pas un pays
c'est une névrose.*

Cioran

17 avril 2023

Je suis un exemple de l'ascenseur social, à la française. Mes parents étaient des paysans, comme on disait dans les années 1970. Aujourd'hui, on dit agriculteurs, et bientôt ce seront des chefs d'entreprise, avec des actionnaires et des conseils d'administration.

J'étais plutôt bon à l'école. J'ai ainsi été boursier pendant presque toutes mes études. Par chance, j'ai un frère aîné, qui a pris la suite de la ferme familiale. J'ai donc pu choisir ma voie. Comme beaucoup de petits garçons, je voulais être pompier. Le prestige des hommes du feu me faisait vibrer. Je m'entraînais en faisant le maximum de sport possible : un footing tous les jours pour le cardio, et la salle de sport pour la puissance. À vingt, j'étais un bel athlète. J'ai ainsi séduit une belle jeune femme, Catherine, qui est devenue mon épouse et avec laquelle nous avons eu deux enfants : Steven et Alison. C'était la mode des prénoms américains.

Je suis rentré dans la police par la petite porte, en bas de l'étage. Pourtant, je voulais monter les échelons, et, j'ai travaillé deux fois plus : le jour, le reste du temps en cours du soir et à domicile. J'ai un peu lâché le sport, et en dix ans j'ai pris dix kilos. Catherine me disait que dans dix ans, elle vivra avec un éléphant, et dans vingt ans avec une baleine. Malgré les embuches, j'ai passé tous les grades jusqu'à devenir commissaire.

Pour y arriver, j'ai conduit toute ma famille à Bordeaux, Tour et Nantes, avant de décrocher mon poste à la PJ de Lille. J'ai promis à Catherine d'arrêter là ma carrière. Elle s'est bien acclimatée à la vie dans le nord. Après le départ des enfants, elle a commencé des études à la fac de droit. Elle est plutôt douée, elle a déjà passé sa licence, et continue maintenant en master de droit des affaires sociales.

J'ai connu le commissaire Lantin, Louis, lors d'une précédente enquête, où nous avons

Un pied de trop

appris à nous apprécier. Nous avons des approches très différentes. C'est un instinctif, qui suit son flair, dans un tableau impressionniste ; je suis un besogneux, qui avance avec mes petits cailloux, pour construire un mur solide. Je laisse l'instinct à mes capitaines, qui n'en manquent pas. Ils aiment échafauder des hypothèses, bien au-delà de la lecture du dossier. Ils lisent trop de romans policiers, et se prennent pour des Columbo, qui résolvent les meurtres en quelques minutes.

28

*Épinglant ici un feuillet
supplémentaire, je bâtirais mon
livre, je n'ose pas dire
ambitieusement comme une
cathédrale, mais tout
simplement une robe.
Marcel Proust*

17 avril 2023

Le commissaire Martenot ne connaît pas Proust, et encore moins ses citations les plus célèbres. Cependant, il est proustien dans son travail. Une enquête est une maison que l'on construit et déconstruit, sans en connaître à l'avance les plans. Chaque nouvel indice est une brique qui consolide ou fait s'effondrer le bâtiment. Cette nouvelle affaire sent mauvais. Toute la presse régionale et nationale a fait un reportage sur le sujet. Nous sommes tous des voyeurs, et nous aimons les poubelles. Un nouveau fait-divers, qui en chasse un autre, puis qui sera chassé à son tour. Cependant, Martenot se demande si les projecteurs, braqués sur le hameau de Neuville-en-Torrain et sur la PJ de Lille, vont rester là deux jours ou deux ans. L'affaire Courjault avait attiré les journalistes plusieurs mois. Pas un débat télé sans un expert du déni de grossesse ou des infanticides.

Même s'il aime bien la lumière, Martenot ne fera aucune interview, il laissera ça au procureur qui adore se mettre en avant. Il sait qu'il pourrait passer commissaire divisionnaire, mais il manque d'entregents et de diplomatie.

Alors cette enquête sera-t-elle une petite robe vite bâclée, ou une cathédrale sans fin. Martenot n'est pas du genre à faire des cauchemars, et il prend les faits les uns après les autres. Enfant, il faisait et défaisait des constructions en Lego, il y passait des heures, inlassablement. C'est un besogneux, qui n'échafaude pas de théorie sans avoir les éléments dans sa poche. Dans cette nouvelle affaire, il n'a pas beaucoup de billes. Une femme morte

d'accident, trois bébés congelés et quelques goûtes de sang. Pour le moment, il fait l'hypothèse que ce sont les siens, toutefois, il n'élabore pas de projections à partir de cela. Il faut retrouver les pères. Il y a aussi ces trois contacts, qui semblent être les seules relations intéressantes de la Marchand. Le jeune Antonin Lantier a été mis hors de causes, il n'avait que des relations « technologiques » avec la victime-tueuse.

La journée s'annonce longue. Les voisins et surtout les voisines immédiates de Françoise ont été convoqués ce matin. Ces collaborateurs recherchent aussi les hommes du smartphone. La piste est encore chaude, il faut agir vite. Cependant, Martenot se demande comment retrouver le troisième contact des relations téléphoniques de Françoise. La Scientifique est sur le coup.

*

À 17 h 00, l'équipe du commissaire Martenot est rassemblée dans la salle de réunion. Les capitaines Amélie Lavergne et Benjamin Varnon sont au centre des regards. Ils ont mené les interrogatoires et ont cherché des témoins, toute la journée.

« Amélie, résume-nous les interrogatoires.

- Nous avons cuisiné trois voisines, qui habitent la même rue que Françoise Marchand. On est vraiment chez les bouseux taiseux. » Elle lance cela d'un ton un peu dédaigneux.

« Amélie, attention, mon père est aussi un bouseux, alors choisis ton vocabulaire. Sans ces bouseux, comme tu dis, on n'ira pas loin.

- Excusez-moi chef, la journée a été dure. Bon, en bref, les deux premières, Mesdames Verdun et Martel, n'ont rien vu, ne savent rien, n'étaient pas là. J'ai tourné en rond pendant deux heures avec chacune, elles ne parleront pas. En revanche, la troisième, Madame Lacoche ; Marie Lacoche, soixante-sept ans, veuve depuis six ans, retraitée depuis sept ans. Sa seule occupation, ce sont les jeux télé, tous et à toute heure. Elle habite juste en face de chez Françoise Marchand. Manifestement, elles n'étaient pas amies. La cause de leur brouille n'est pas claire, mais j'ai l'impression que le mari de madame Lacoche aurait pu avoir une relation avec Françoise Marchand.

- Quelle preuve ? Un oui-dire ?

- Non, Marie Lacoche a vu son mari sortir de chez Françoise Marchand, à plusieurs reprises. Il a nié, mais madame Marchand a une mauvaise réputation.

- Ok, et ? » Martenot semble s'impatienter.

« Et, Françoise Marchand aurait été une prostituée, avant d'arriver dans le village.

- "Aurait", donc on n'est pas sûr.

- Benjamin travaille sur le sujet.

- On verra après, continue.

- Marie Lacoche a un second passe-temps ; elle regarde beaucoup par la fenêtre et elle prend des notes. Elle est persuadée que Françoise Marchand trempe dans des affaires louches. Et bingo, elle a noté les plaques d'immatriculation et les dates de visite des véhicules, allant chez madame Marchand. Toujours son idée d'un trafic quelconque, elle pense aussi qu'elle se prostituait encore de temps en temps. J'ai une liste d'une dizaine de véhicules. Je l'ai transmise à la Scientifique. » Jean Voisin, le Technicien Principal de Police Technique et Scientifique (TPPTS) de Lille, confirme de la tête.

Le commissaire Martenot opine du chef, enfin de bonnes nouvelles. Les bouseux ont du bon quand on sait les écouter. « Quoi d'autre, Amélie ?

- Le reste, ce sont des fantômes sur la vie de Françoise Marchand.

- Merci Amélie, beau travail. Essaie de trouver d'autres voisins, qui pourraient nous en dire plus sur Françoise Marchand. Benjamin, ton rapport.

- Chef, on a retrouvé deux des contacts de Françoise Marchand. Le premier, Vincent Lessort, est fermier à Neuville-en-Torrain, j'ai pu lui parler au téléphone, il est choqué par la mort de madame Marchand, ils avaient une "petite relation", comme il dit. Le second, Hervé Blanchet, travaille dans une banque à Tourcoing, il est, lui aussi, choqué et amant de Françoise Marchand. Les deux hommes ne se connaissent pas en apparence. Nous les avons convoqués tous les deux, demain matin.

- Très bien, et le troisième ?

- Impossible de retrouver le propriétaire. Le téléphone a été acheté dans une de ces échoppes de téléphonie, qui pullulent à Paris, intraçable. J'ai cependant demandé à

l'opérateur la liste des appels avec ce mobile.

- Quand aurons-nous les résultats ?
- Quelques jours, maximum, il faudrait demander une réquisition judiciaire au juge.
- Je m'en occupe. » Lance le commissaire Martenot. « Sinon, du nouveau sur la vie de

Françoise Marchand ?

- Pas encore, on a retrouvé, chez elle, presque aucun papier de plus de dix ans. Elle est en règle avec ses différents employeurs depuis cette date. En revanche, avant, un trou noir. J'espère que ses amants vont pouvoir nous éclairer.

- Bien, rien d'autre dans la téléphonie de Françoise Marchand ? » Martenot est certes méticuleux, mais avec cette affaire, il sent qu'il faudra des résultats rapides. Les journalistes et le préfet vont faire pression.

« Non, elle n'était jamais connectée à Internet. Elle n'a pris aucune photo, il n'y a que les contacts des trois téléphones dont on a parlé, ainsi que aussi ceux de ses employeurs, rien d'autre.

- Avez-vous contacté les employeurs ?
- Oui, RAS, femme sérieuse, ponctuelle, jamais malade, discrète. Une employée modèle. Cependant, personne ne sait d'où elle vient.
- Son état civil ?
- Née à Tourcoing, le 13 février 1976, jamais mariée, aucun enfant déclaré. À l'URSSAF et à la sécu, aucune activité déclarée avant 2013.

- Il faut voir en Belgique avec l'Office National de Sécurité Sociale. Benjamin, tu t'en occupes. Vérifiez aussi si Françoise Marchand est enregistrée au FNAEG.

- Bien, chef.
- Tout le monde sait ce qu'il a à faire. Au travail, la piste est encore chaude, et activez-moi les analyses ADN. »

La réunion s'achève. Tout le monde est vidé après une journée intense, mais le travail ne manque pas. L'adrénaline aidant, chacun se remet à ses tâches. Le commissaire Martenot a quelques pierres pour construire sa cathédrale. Il sent que ce ne sera pas une

petite robe, vite bâclée.

29

*La vie est un mur, et chaque
jour est une brique que nous
posons.*

Henri Bergson

18 avril 2023

Le commissaire Georges Martenot, à cinquante-trois ans, est un homme dont l'apparence raconte une histoire aussi riche et complexe que les enquêtes qu'il mène. Ses traits sont sculptés par le temps et les épreuves. Il porte sur son visage chaque ride comme le vestige d'une affaire résolue ou d'une nuit sans sommeil passée à démêler les fils d'un mystère.

Sa silhouette, robuste et imposante, se découpe souvent dans la brume matinale des rues lilloises, enveloppée dans un trench-coat beige qui semble avoir absorbé les secrets de la ville. Ses cheveux, autrefois d'un châtain-roux, sont maintenant parsemés de fils d'argent. Son regard perçant, d'un bleu-gris, sonde les âmes et décèle les vérités cachées derrière les masques. Il affiche un léger surpoids, résultat de trop de repas bâclés, de trop de fast-food, de trop de grignotage à toute heure, quand il y a un moment dans une journée déstructurée. Néanmoins, il lui reste beaucoup de charme pour un homme ayant dépassé la cinquantaine. S'il n'était pas fidèle à son épouse, il n'aurait que l'embarras du choix, même parmi les jeunes recrues.

Georges est un homme de principes, dont la droiture et l'intégrité sont aussi inébranlables que les vieilles pierres de la cathédrale d'Amiens, ville où il a fait ses études. Sa voix, grave et posée, résonne comme une promesse de justice, et son carnet de notes en cuir, toujours à portée de main, est le gardien silencieux de ses pensées et de ses observations minutieuses. Cette voix mâle peut partir dans les aigus, dès que la tension monte, et que l'excitation d'une enquête échauffe les nerfs.

En dehors de son rôle de commissaire, Georges est un père aimant et un mari dévoué,

bien que ses responsabilités professionnelles aient souvent jeté une ombre sur sa vie familiale. Les rares moments de répit qu'il s'accorde sont consacrés à la lecture de romans policiers, où il trouve une échappatoire. Cependant, ce n'est pas une source d'inspiration, tant les histoires sont loin de son quotidien.

Le commissaire Martenot est apprécié par son équipe, qui apprend beaucoup à son contact sur la rigueur besogneuse pour obtenir ma vérité. Comme il le dit souvent, « Je construis mon mur », sur lequel il lance ses balles pour en évaluer sa solidité.

Le débriefing du mardi vient de commencer. Toute l'équipe est réunie. Le commissaire, après avoir salué tout le monde, commence ses questions. « Benjamin, avons-nous des nouvelles sur l'ADN ?

- Pour la victime et le sang des taches suspectes, oui, ça matche, c'est le même ADN. Il n'y a pas de tierce personne. Cela éloigne la possibilité d'un homicide.

- Et pour les bébés ?

- Non, chef. Cela va prendre quelques jours, l'ADN est ancien et la congélation a aussi joué son œuvre de destruction.

- Quand aurons-nous des résultats ?

- Pas avant la fin de la semaine.

- Et, quoi de neuf du côté de la vie de madame Marchand ?

- J'ai contacté la Police Judiciaire Fédérale, en Wallonie. Au vu de la situation, ils ont accepté de collaborer. Je devrais avoir des informations aujourd'hui ou demain. » Martenot prend quelques notes.

« Très bien, on va peut-être avancer sur cette piste. Amélie, quoi de neuf du côté des témoins et sur les plaques d'immatriculation ?

- Les autres voisins sont, la plupart, sourds et aveugles quand il s'agit de parler de leur voisine. En revanche, un voisin a confirmé la mauvaise réputation de Françoise Marchand. Il pense lui aussi qu'elle se prostituait et faisait des petits trafics.

- Avons-nous des raisons de penser qu'elle faisait un trafic quelconque ? » Martenot n'aime pas les oui-dire, ça ne construit pas de murs solides. Une enquête peut être détruite

par un témoignage de travers.

« Non, la perquisition n'a rien révélé, cette piste n'est basée que sur des "on dit".

- Et les plaques d'immatriculation ?

- On retrouve bien celle d'Hervé Blanchet, qui vient un vendredi sur deux, comme une horloge suisse. Ce qui confirme sa déclaration. Il n'est pas venu le jour de la découverte du corps, ni les jours précédents. Je pense qu'on peut fermer cette porte. Sinon, elle ne recevait la visite que de Vincent Lessort, le dimanche. Cela confirme aussi ses déclarations. Donc, une seconde porte qu'on pourrait fermer. Il faut juste attendre l'ADN pour confirmer qu'ils sont hors de cause pour les bébés. Et pour les autres voitures, ce sont des livreurs qui ne sont généralement passés qu'une fois ou deux. Françoise Marchand passait par le jeune Antonin Lantier pour faire quelques courses.

- Je vois que ma méthode rationnelle commence à infuser. » Georges Martenot rit doucement. « Fermons cette porte, elle ne semble pas porteuse. Avançons, a-t-on des nouvelles de la téléphonie ? Benjamin ?

- Non, le dernier mobile est intraçable, on attend des nouvelles de l'opérateur, toutefois, cette piste paraît froide.

- Essayez de la réchauffer. On ne peut pas perdre le moindre fil.

- Bien.

- Il faut vraiment qu'on connaisse mieux Françoise Marchand, au travail. »

Le commissaire Martenot clôt le débriefing.

30

*Quand un type insiste trop sur
son honnêteté, c'est sûr que
c'est un voyou !
Mc Solaar*

20 avril 2023

J'ai vingt-sept ans, je suis un beur, et j'en suis fier. Mon histoire n'est pas celle que l'on raconte dans les livres, ni celle qui fait la fierté des grandes familles. Je n'ai pas foulé les couloirs des grandes écoles, ces temples du savoir où l'on vous promet un avenir radieux, avec un cerveau bien formaté. Non, mon école à moi, c'est la rue, la plus dure qui soit. Là, on n'apprend pas avec des livres, mais avec les coups, les trahisons, et les rares moments de camaraderie. À huit ans, j'étais déjà guetteur dans mon quartier. Trop jeune pour comprendre toutes les implications de ce rôle, mais suffisamment malin pour savoir que c'était un billet d'entrée dans un monde où l'on doit se battre pour chaque mètre carré de respect, et même chaque millimètre.

Avec le temps, je suis monté en grade, tout doucement, sans faire trop de vagues, mais toujours en avançant. J'ai appris à survivre dans un environnement où chaque sourire peut cacher un couteau, où chaque poignée de main est une promesse fragile. Mais malgré ces petites ascensions, je ne suis pas devenu un caïd. Je n'ai pas cette force, cette férocité nécessaire pour dominer les autres. On dirait plutôt que je suis une petite frappe, du menu fretin pour tout le monde. Les vrais durs me regardent avec condescendance, et les flics me voient comme un simple pion, facile à ignorer ou à sacrifier si besoin.

Je m'appelle Rachid Haddad. Mon nom ne résonne pas comme ceux des grands, il n'inspire ni crainte ni respect, juste une vague reconnaissance dans les rues que j'arpente. Mais c'est ma réalité, celle que j'ai construite morceau par morceau, dans un monde où la survie est un art et où l'identité est une armure. Je ne suis ni un héros ni un perdant ; je suis juste un homme, façonné par des choix et des circonstances, naviguant entre ombre et

lumière dans un quotidien où chaque jour est un combat pour exister.

Ma famille, c'est Chloé et Matthias. Je les ai trouvés sur ma route, deux âmes égarées qui, comme moi, cherchaient un sens à leur existence. Ils étaient ensemble, à leur façon, unis par un lien qui ne se définit pas par les mots, mais par les regards et les silences partagés. Ensemble, nous sommes devenus une petite bande de trois complices. Une sorte de tribu urbaine, vivant de petits trafics pas trop dangereux, mais assez lucratifs pour nous permettre une vie relativement confortable. Rien de spectaculaire, juste assez pour ne pas sombrer dans la banalité du quotidien.

Je suis un flambeur, c'est dans ma nature. L'argent que nous gagnons, je ne le garde jamais longtemps. À peine empoché, il s'envole en bouteilles de champagne, en petits cadeaux pour une fille ou une autre, ou en soirées mémorables où l'on oublie, l'espace de quelques heures, la grisaille de nos vies. Parfois, il m'arrive même de le gaspiller en m'offrant les services d'une pute, comme pour combler un vide que je ne parviens jamais tout à fait à combler. C'est une fuite en avant, une manière de nier la réalité, de prétendre que je suis quelqu'un d'important, même si au fond de moi, je sais que ce n'est qu'une illusion, un rêve éphémère qui se dissipe au matin.

Chloé et Matthias, eux, ne me jugent pas. Ils savent qui je suis, et ils m'acceptent tel quel, avec mes failles et mes excès. Chloé, avec son sourire un peu triste et son regard qui en dit long, me rappelle parfois que nous sommes tous dans le même bateau, cherchant à rester à flot dans un monde qui semble vouloir nous engloutir. Matthias, lui, reste en retrait, observateur silencieux, toujours là pour me rattraper quand je m'égare, pour me ramener à la réalité quand je me laisse emporter par mes envies de grandeur.

Nous formons une drôle de famille, dépareillée et improbable, mais c'est la seule que je connaisse, la seule qui compte pour moi. Ensemble, nous avançons, jour après jour, sans savoir de quoi demain sera fait, mais avec la certitude que, tant que nous sommes ensemble, nous trouverons un moyen de nous en sortir. Peut-être pas de la manière la plus légale ou la plus morale, mais à notre façon, avec notre propre code d'honneur, aussi bancal soit-il. C'est ça, ma vie, une vie faite de petites victoires et de grandes pertes, où l'argent et l'amitié se mêlent dans une danse incertaine, mais étrangement réconfortante.

J'ai envie d'un grand coup, de changer de braquet. J'aimerais jouer dans la cour des

grands, en tout cas, être un peu plus grand. Je sens que Matthias n'est plus connecté, avec cette histoire de rechercher sa mère biologique, il nous prend la tête. Je lui ai proposé ma moto ; quelle idée ! Chloé est un peu à la ramasse. Elle ne sait pas si elle doit rester avec lui, ou bien tenter sa chance avec moi.

Ce sont des gagnepetits, j'ai plus d'ambition.

31

*Quand un type insiste trop sur
son honnêteté, c'est sûr que
c'est un voyou !
Mc Solaar*

21 avril 2023

Déjà cinq jours d'enquête. Après les premières avancées, il n'y a que peu de nouvelles informations. Les témoins n'ont rien de nouveau à signaler. Seul, Hervé Blanchet appelle tous les deux jours le capitaine Benjamin Varnon, pour savoir s'il y a des avancées. Est-ce un indice de son implication ? Est-il le père des bébés congelés ? Le commissaire Martenot a obtenu que les deux ex-amants de Françoise Marchand soient mis sur écoute. Le débriefing du vendredi matin commence.

« Bonjour à toutes et tous, asseyez-vous vite, j'ai une réunion après avec le divisionnaire¹⁰. Quoi de neuf, Benjamin ?

- J'ai eu du nouveau de la Belgique, sur le pédigrée de Françoise Marchand. Les mœurs belges la connaissent bien. En bref, elle a travaillé dans des bars à hôtesse, nom charmant pour des maisons closes, aux vues et aux sus de tout le monde. Dans certaines villes belges, comme Anvers ou Bruxelles, des zones de tolérance existent pour la prostitution ; mais, là, on parle de véritables baisodromes. Ils ont des vies éphémères, et changent de lieu régulièrement, mais avec les mêmes patrons et les mêmes puttes. Ainsi, Françoise Marchand a été l'une de celle-là, durant au moins dix ans, avant d'arrêter définitivement vers 2010, elle avait plus de trente-cinq ans, un fruit périmé dans ce milieu.

- Très intéressant. Sait-on si elle a eu des enfants pendant cette période ?

- Il est difficile de reconstituer son agenda au jour le jour. Cependant, il est possible

¹⁰ Commissaire divisionnaire, chef du commissaire Martenot

qu'elle ait cotisé pour la retraite ; oui, c'est possible, car les prostituées étaient déclarées comme hôtesse d'accueil, avec fiches de paie. J'ai fait une demande aux mœurs belges pour qu'ils investiguent de ce côté. La piste paraît prometteuse. » Martenot sent que la piste belge avance bien ; il y a quelque chose dans le passé de Françoise Marchand qui doit être découvert.

« Si tu le dis » tonne Martenot dans les aigus, signe qu'il est un peu sur les nerfs, ça ne va pas assez vite à son goût ; mais le capitaine Varnon a fait le travail, et a pris des initiatives heureuses. « Et l'ADN ?

- J'ai eu le labo, on devrait avoir les résultats lundi.
- L'analyse est complexe, ils sont à fond sur l'affaire, je ne les lâche pas.
- Il faudrait qu'ils se bougent un peu. Françoise Marchand était-elle fichée au FNAEG ?
- Non, rien de ce côté-là.
- Dommage. Et la téléphonie ?
- Rien, le mobile inconnu n'est plus actif depuis quelques semaines. Il a borné la dernière fois à Paris, dans le quartier de Belleville. Pas le plus rutilant de la ville.
- Bon, on y reviendra. Amélie, les témoins ?
- Rien de nouveau. Vincent Lessort et Hervé Blanchet sont sur écoute depuis deux jours. RAS. Ils n'ont pas de vie. À part quelques appels à leur famille *nada*. Je crains qu'on ne tire rien d'eux. Ce qui semble sûr, c'est qu'ils ne se connaissent pas, rien dans leurs historiques, ni dans les écoutes ne le suggère.
- Ça n'avance pas les enfants. » Quand le langage de Martenot se relâche, c'est mauvais signe. « Faites-moi bouger un peu tout ça. On doit retrouver les pères ou le père. Ce sont peut-être des clients de Françoise Marchand, donc difficiles à retrouver ; mais on ne va pas rester à se tourner les pouces.
- On avance, chef, mais, on débouche toujours sur une impasse. » Amélie essaie de calmer son chef.

« Je sais, je ne dis pas que vous ne faites rien, je dis qu'on n'avance pas. On n'arrive même pas à fermer des portes.

- Voulez-vous qu'on reconvoque les ex-amants ?
- Pas de garde à vue, mais une petite convocation, pour mettre à jour quelques points, pourrait secouer un peu les cocotiers. Allez-y Amélie. »

Le commissaire Martenot avait sa voix des mauvais jours, il peut trop aigu pour sa carrure. Il n'avait pas beaucoup de billes pour le commissaire divisionnaire, qui lui-même rendrait des comptes au préfet. Et ainsi de suite. La génétique devait parler, il fallait retrouver au moins un père pour montrer que l'équipe d'enquêteurs travaillent d'arrache-pied.

Martenot était méthodique et plutôt froid, mais cette affaire était sensible. Toutes les télés de France et même de Belgique avaient relayé l'information. Il ne pouvait pas rester sur un échec. Et à qui appartient ce troisième mobile ? Un amant inconnu ? Qui n'aurait pas de voiture ? La voisine derrière le rideau, comment déjà ? Ah oui, Marie Lacoche, n'aurait pas vu cette voiture. Ou alors, un visiteur du soir ? Pourquoi viendrait-il de Paris ? Combien de briques avaient-ils ? Même pas un pan de mur. Martenot revient à la charge. « Et le mobile inconnu, sait-on qui il a appelé d'autres.

- Nous allons avoir une commission rogatoire pour pouvoir investiguer cette piste.
- Bon, encore un petit espoir de trouver des indices. Je veux des résultats lundi. »

La réunion prend rapidement fin. Martenot va faire son rapport. Il doit temporiser jusqu'à lundi ou mardi pour se donner un peu de temps. Quand une affaire est médiatisée, comme celle-ci, la corde de la hiérarchie se tend, et chacun sent la laisse qu'il a autour du cou. Le commissaire Martenot essaie de garder son stress pour lui, mais, bien que flegmatique en temps normal, il sait qu'il va être cornaqué par les grands chefs. Il sera le bouc-émissaire en cas d'échec.

*Le sommeil est un long silence,
une étreinte tranquille qui
éteint les éclats du jour et
apaise les âmes fatiguées.*

Sylvia Plath

23 avril 2023

Je me suis réveillée d'un long silence, j'ai dormi plus de vingt ans. Je me souviens du premier jour où j'ai vu la lumière, dans une cuisine à l'éclairage lugubre. Je suis sortie d'un ventre et je n'ai pas osé pleurer, j'étais si petite ; un kilo cinq.

J'ai eu tout de suite froid, même si des mains chaudes m'ont mise dans un sac plastique. J'ai été mis au congélateur. Avant de m'endormir, j'ai vu un autre sac plastique à côté de moi. La conscience de cette autre présence m'a apporté un étrange réconfort dans ce froid glacial. Les jours et les nuits se sont étirés dans l'obscurité de ce congélateur, une étendue sans temps où les souvenirs se sont effacés, et où j'ai appris à suspendre le souffle de la vie.

Lorsque j'ai rouvert les yeux, la lumière était différente, plus vive et moins oppressante. La pièce était blanche et propre. Des bruits, des voix, des gestes étrangers ont envahi mon espace. On m'a sortie du congélateur avec soin, les mains qui m'ont touchée étaient désormais bienveillantes et empreintes de chaleur. Le sac plastique a été retiré, et j'ai été enveloppée dans des couvertures chaudes. La cuisine lugubre est maintenant remplie de bruits et de couleurs. Je sens le doux parfum des légumes frais, la chaleur d'une pièce accueillante, et la lumière d'une journée qui se déroule lentement.

Je regarde autour de moi, éblouie par la vie qui reprend son cours. Les souvenirs de ce froid intense et de l'obscurité sont encore présents dans un coin de ma mémoire, mais ils s'estompent peu à peu, comme un rêve lointain. Le temps que j'ai passé dans ce congélateur est comme un monde d'ombre qui s'efface lentement devant la lumière et la chaleur de mon nouvel environnement.

Un pied de trop

Je réalise que je suis désormais dans un autre univers, un monde de chaleur et de mouvement, où chaque instant est un cadeau précieux. La vie reprend, et je suis déterminée à en saisir chaque instant, consciente que le long sommeil qui m'a tenue éloignée de tout est maintenant derrière moi. Je suis prête à découvrir ce que le monde a à offrir, avec une gratitude renouvelée pour chaque moment et chaque expérience qui se présente à moi.

Je découvre que je suis réchauffée, mais aussi que je suis morte, tout comme mes deux frères. Un homme en blouse blanche a fait des prélèvements sur mon corps. Je ne sais pas ce qu'il cherche, toutefois, je lui fais confiance. C'est la première fois de ma vie, si courte, qu'on s'occupe de moi. Je ne suis plus dans un congélateur, mais dans une chambre froide. C'est mieux. Je peux discuter avec mes deux frères. « Coucou, comment vas-tu ? » je ne sais pas à qui je pose la question. Deux voix me répondent en chœur « On a un peu plus chaud.

- *Oui, c'est un progrès.*
- *Qui sommes-nous ?*
- *Des bébés oubliés, peut-être.*
- *Mais, par qui ?*
- *Notre mère.*
- *Mais on n'a pas de mère » dis-je un peu énervée. Une voix me répond, « Je me souviens de deux mains qui me mettent dans un sac, c'est elle notre mère.*
- *Mais, une mère ne congèle pas ses bébés.*
- *Alors, comment tu l'expliques ?*
- *On a été volés à la naissance pour des expériences.*
- *Tu crois que le monsieur en blanc fait des expériences ?*
- *Il a pris des échantillons sur mon corps et dans mon corps.*
- *Moi aussi » répondent deux voix à l'unisson.*
- *Moi, je me rappelle qu'on était deux.*
- *Deux quoi ?*
- *Deux bébés, dans le liquide.*

Un pied de trop

Ainsi, les frères et la sœur firent connaissance, avant de retrouver leur dernière demeure, dans de minuscules cercueils. Ne les dérangeons plus.

33

*La moto, c'est l'évasion totale,
c'est la liberté.*

Valentino Rossi

25 avril 2023

En début d'après-midi, Marie Lacoche, la voisine de Françoise Marchand, qui passe ses journées à scruter sa rue, appelle le commissaire Martenot. Elle est très excitée. Elle débite comme une mitrailleuse folle, « Une moto, ya une moto qui est venue chez Françoise. Je l'ai vu... un homme. »

- Calmez-vous Mme Lacoche, reprenez votre souffle, et racontez-moi tranquillement.

- Il y a une heure, j'entends un bruit dans la rue, je mangeais, je ne pouvais pas bien voir dehors. Je me suis levée et j'ai vu une moto avec un homme dessus. » Elle commence à retrouver ses esprits.

- Quel âge, l'homme ?

- Jeune, vingt ou trente ans.

- Plutôt vingt ou plutôt trente ? » Martenot commence à perdre patience.

« Pour moi, c'est pareil, c'est un jeune.

- Pouvez-vous me le décrire ?

- Attendez, je finis mon histoire. Alors, je vois cet homme sur une moto, il descend et s'approche de la porte. Il la regarde la porte avec les bandes de la police et semble lire la note que vous avez placardée... alors il s'éloigne, remonte sur la moto et s'en va.

- Vous avez noté son numéro de plaque d'immatriculation ?

- Je n'ai pas eu le temps, ça n'a duré que quelques secondes. » Elle est un peu déçue que son annonce ne déclenche pas de grandes félicitations.

- Avait-il un casque ?

- Oui, il ne l'a pas enlevé, c'est pour cela que je ne peux pas dire mieux sur l'âge.
- Comment était-il habillé ?
- Un jean bleu, un blouson de cuir noir, le reste je ne sais pas.
- Quelle heure est-il ? » Martenot arrache mot à mot le témoignage.

« 13 h 00, le journal télé venait de commencer, j'étais à table.

- Par où est-il parti ?
- La rue vers Tourcoing.
- Voyez-vous autre chose à dire ?
- Non... ce n'est pas assez ?
- Si, c'est très bien. Continuez votre travail qui est très utile. » Martenot était contre la délation, mais en matière de témoignage, on peut être plus souple.

Il appelle le capitaine Varnon. « Benjamin, retrouvez les caméras aux alentours de chez Françoise Marchand.

- Je les ai déjà répertoriées. Que cherchez-vous ?
- Une moto, qui est passée à 13 h 00, aujourd'hui. Elle est partie vers Tourcoing, ça peut être aussi l'autoroute.
- Oui, c'est le même chemin. Je m'en occupe tout de suite.
- On commence la réunion dans dix minutes, tu verras ça après. »

*

Le débriefing de la journée commence à 14 h 30. Le commissaire attaque en relatant les nouveaux événements. Benjamin précise qu'il y a trois caméras qu'il peut analyser. Martenot se tourne vers Amélie, « Quoi de neuf du côté des témoins ?

- J'ai revu les deux amants, Blanchet et Lessort. Je les ai un peu secoués, mais aucune noix de coco n'est tombée. Ils ne savaient pas que Françoise Marchand a été prostituée, ils ne savaient pas si elle se prostituait encore. Eux-mêmes n'étaient pas des clients. On a, cependant, retrouvé plus de quatre cents euros en liquide chez elle.

- Ce n'est pas une preuve.

- C'est plutôt rare, pour une femme de ménage. Je suggère qu'on ne ferme pas cette porte, pour le moment » intervient Benjamin. « Très bien Benjamin, on laisse au chaud. Amélie, d'autres choses ? » lui répond Martenot.

- Non, c'est bon.

- Maintenant, tu donnes un coup de main à Benjamin, il a trop de lièvres en parallèle. Bastien, pour la génétique, a-t-on enfin le rapport ?

- Oui, il confirme que les trois bébés ont la même mère, Françoise Marchand, mais trois pères différents. Ils ne sont pas dans le FNAEG.

- Ont-ils fait une analyse de parentèle¹¹ ?

- Non, pas pour le moment.

- Il faut lancer ça très vite.

- J'ai déjà fait la demande.

- Parfait, Bastien. Et toi, Benjamin ton rapport. La téléphonie.

- On a eu accès aux appels du troisième mobile. Tous vers des téléphones prépayés. On peut continuer encore, mais je crains qu'on soit face à un groupe très bien organisé.

- Bon, tu mets l'effort sur les vidéos. Pour ma part, je vais contacter Lantin à Paris. Il aura peut-être des pistes. Tu m'envoies la liste des mobiles. »

*

Muni de la liste des numéros des mobiles prépayés, le commissaire Georges Martenot appelle son ami le commissaire Louis Lantin. « Salut Louis, tu es toujours intéressé par l'enquête des bébés congelés ?

- Oui, je suis preneur. » Lantin sent qu'il va avoir quelque chose à raconter à Camille.

- J'aurai un service à te demander à la fin.

- Si c'est faisable, je t'aiderai. »

¹¹ Analyse avancée de l'ADN permettant de retrouver des liens de parenté au-delà des ascendants et descendants, comme les cousins, oncles ou tantes

Martenot lui raconte les dernières avancées, hormis la génétique ; il n'a pas assez de recul. Chaque brique doit trouver sa place en son temps.

« Super travail, et je devine ta question, à qui sont ces mobiles parisiens ?

- Oui, c'est ça, je ne suis pas un expert, et je sais que tu t'y connais un peu. En plus, c'est sur ton territoire.

- Je connais bien le sujet. »

Et Lantin lui explique. Chaque téléphone porte en lui une empreinte numérique indélébile, une identité unique gravée dans ses circuits, connue sous le nom d'IMEI, pour International Mobile Equipment Identity. C'est un numéro discret, invisible à l'œil nu, mais suffisamment puissant pour trahir la moindre onde émise par l'appareil, n'importe où sur la planète. À ses côtés, la carte SIM cache son propre secret, c'est la puce que le fournisseur de téléphonie envoie au propriétaire du mobile ; la même carte SIM peut être utilisée sur plusieurs mobiles. Dans les mains des autorités, ces deux codes deviennent les fils d'Ariane qui permettent de remonter les labyrinthes de la modernité, de suivre les pas d'un fugitif, de dénouer les énigmes les plus obscures. Chaque appel, chaque message, chaque mouvement se transforme en une trace indélébile, une empreinte que nul ne peut effacer. Lantin reprend, « Envoie-moi par e-mail ta liste de mobiles.

- Tu me rends un sacré service.

- À charge de revanche. »

Ils travailleront bientôt ensemble.

34

*Il n'y a rien de plus dévastateur
que d'être délaissé par
quelqu'un que vous aimez
profondément, car cela remet
en question votre propre valeur.*

Maya Angelou

02 mai 2023

Je suis une femme un peu forte et malheureuse. J'avais rencontré l'amour et il s'est envolé. Qu'ai-je fait ? On était bien ensemble. J'ai fait tout ce qu'il a voulu, même des choses interdites. Je me demande constamment ce que j'ai fait de mal. Peut-être était-ce mon poids, mes doutes ou mes peurs. Peut-être étais-je trop exigeante, ou au contraire, pas assez. J'ai essayé de me conformer à ses attentes, de devenir celle qu'il voulait que je sois. J'ai changé des choses en moi que je n'aurais jamais imaginées, des choses que je savais être interdites, des sacrifices que j'aurais jugés impensables avant lui.

Je me suis pliée à ses désirs et à ses exigences, même celles qui allaient à l'encontre de mes valeurs et de mes convictions. J'ai abandonné des parties de moi-même, des moments de bonheur, juste pour le voir sourire. Je me suis transformée en une ombre de moi-même, dans l'espoir que cela suffirait à maintenir notre relation. Et pourtant, cela n'a pas suffi. Il est parti, emportant avec lui les illusions que j'avais construites autour de notre amour.

Maintenant, je me tiens ici, seule, avec la conscience de tout ce que j'ai sacrifié. Les soirées en solo, les repas pris en silence, les rires qui me semblent maintenant étrangers. La solitude est une compagne sévère, mais elle ne peut pas effacer les souvenirs, ni les regrets. Je suis restée figée dans l'attente, espérant que peut-être, un jour, il reviendrait et que tout serait comme avant. Mais le temps passe, et les chances de revoir l'amour perdu semblent aussi évanescentes que la brume du matin.

J'essaie de reconstruire, de retrouver un sens dans la vie quotidienne, mais c'est un

chemin difficile, pavé de souvenirs douloureux et de rêves brisés. Le poids de mon cœur semble aussi lourd que celui de mon corps, et chaque pas vers la guérison semble être un effort monumental. Peut-être un jour, je trouverai la paix intérieure et l'acceptation, mais pour l'instant, je reste engluée dans la tristesse, réfléchissant à ce que j'aurais pu faire différemment, à ce que j'aurais pu être pour qu'il reste à mes côtés. Mais dans cette réflexion, il y a aussi une lueur d'espoir, celle que je puisse un jour retrouver l'amour en moi-même, et en me reconstruisant, retrouver le bonheur que j'ai cru perdu à jamais

Audrey va avoir du mal à se retrouver. Demain, elle mangera une pizza quatre fromages. Puis, elle fera connaissance d'un homme de vingt ans son aîné, mais elle connaîtra un nouvel amour, un vrai amour.

35

*Il est capital de ne jamais se fier
aux impressions générales,
mais de concentrer son
attention sur les détails.*

Arthur Conan Doyle

02 mai 2023

Après un long week-end, beaucoup d'enquêteurs ont travaillé, dont la Scientifique et Benjamin avec les vidéos. Une nouvelle réunion est organisée à 10 h 00.

Martenot commence, « J'ai contacté mon confrère, le commissaire Lantin, de la PJ de Paris, pour la téléphonie. J'ai fait le point ce matin avec lui. Leur Scientifique a été très motivée par l'enquête, et le juge a délivré très vite les commissions rogatoires. Comme vous le savez, on peut suivre les mobiles eux-mêmes, tout comme les cartes SIM. Les téléphones étant prépayés, on ne peut pas remonter jusqu'au propriétaire, même si on peut retrouver la boutique qui l'a vendu. Les mobiles ont été payés en cash, par paquet de cinq, dans différentes boutiques, que des petites sans vidéos. Ces mobiles ne se sont contactés qu'entre eux, de vrais pros. Pas une fausse note pour le moment. Lantin a mis sur écoute les derniers téléphones actifs, mais la plupart sont déjà hors service. On pense qu'ils seront bientôt tous désactivés, pour une nouvelle génération. Lantin pense à un groupe de dealers de drogues. Et toi, Benjamin ?

- La vidéo a permis de retrouver la moto. J'ai fait des zooms, aux limites de résolution des optiques. Pas de plaque d'immatriculation. J'ai pu remonter son parcours jusqu'à la porte de la Chapelle, puis sur le périphérique, jusqu'à la porte de Vincennes. Puis, la moto disparaît dans la cohue de la circulation.

- Merde » lâche le commissaire. « On sait juste que le conducteur est de l'île-de-

France. Sinon, *nitchiévo*¹². » Martenot aime aligner les trois mots de russe qu'il connaît. Et l'ADN ?

- On a plutôt une bonne nouvelle, l'analyse en parentèle a donné un nom, Alexandre Carrier. Il est le fils de Paul Carrier, qui est le père de la petite fille. Nous sommes à la recherche du père, Paul, car son fils n'est plus en contact avec lui, depuis sa condamnation.

- Et les autres bébés ? Deux garçons, si j'ai bonne mémoire.

- Non, aucune correspondance.

- Trouvez-moi ce Paul Carrier, Amélie et Benjamin, c'est votre priorité. Amélie, j'ai oublié de demander à la curieuse, Marie Lacoche, si elle avait déjà vu cette moto, ou d'autres motos, devant chez Françoise Marchand. Amélie, tu t'en occupes ?

- Pas de problème, je l'aime bien cette mamie.

- Pas trop de sentimentalisme. Autre chose ?

- Non » répondent Amélie et Benjamin.

La réunion s'achève par un mot de Martenot, « Bastien, merci à toi et ton équipe pour l'ADN. C'est peut-être notre dernière piste. »

Chacun retourne à son travail, qui commence à se réduire, beaucoup de portes sont fermées, ou dans une impasse.

¹² « rien » en russe ou « Ничего » en cyrillique

36

*Le mariage est un voyage vers
le meilleur de nous-mêmes.*

Richard Bach

14 mai 2023

Le grand jour est arrivé. Isabelle Dufour va épouser Jules Dormois. Ils se connaissent depuis l'enfance et n'ont presque jamais été séparés. La famille de Jules voulait un grand mariage religieux, la famille Dufour n'y voyait rien à redire. Les frais ont été divisés en deux parts à hauteur du nombre d'invités de chaque famille, avec un vin d'honneur de deux cent trente-deux personnes, et un dîner de cent soixante-douze personnes.

Après la cérémonie à la mairie, qui fut brève, il y eut le mariage à l'église, qui fut long pour beaucoup. Le curé, le père Tallet, avait la verve des grands jours. Il a marié, baptisé et enterré, plusieurs membres de la famille Dormois. Il a table-ouverte chez eux. C'est le confesseur de Madame.

Louis Lantin est invité au dîner, les autres collègues uniquement au vin d'honneur. La famille Dormois a de multiples branches. Isabelle découvre des tantes et oncles, des cousins et cousines, des nièces et neveux, et toute une ribambelle d'inconnus. Elle a repéré la gouvernante des Dormois au repas, et le jardinier au vin d'honneur. Pour ce dernier, pas de repas, c'est un domestique en bas de l'échelle sociale, qui est le thermomètre des Dormois.

Les quatre parents se sont déjà rencontrés, à plusieurs reprises. Les Dormois ont toujours un peu de mal avec ce père guadeloupéen, vraiment noir. Le milieu cultivé, dans lequel baignent les Dufour, les rassure un peu. Deux professeurs d'un grand lycée, reconnus par leurs pairs. C'est un bon pédigrée qui comble le manque de richesse, la vraie, l'argent.

Le dîner se déroule dans une salle de réception magnifiquement décorée, illuminée par des chandeliers en cristal et des arrangements floraux luxueux. Le service est impeccable, avec des serveurs en uniforme qui circulent en silence, apportant des plats raffinés et des coupes de champagne. La musique d'un quatuor à cordes résonne

doucement en fond sonore, ajoutant une touche élégante à l'atmosphère. Ce sont les Dormois qui ont payé ce petit extra.

Jules et Isabelle, rayonnants de bonheur, s'installent à la table d'honneur, entourés de leurs familles respectives. Les toasts s'enchaînent, entre les discours émouvants des parents et les anecdotes amusantes des amis d'enfance. Louis Lantin, en costume sombre et cravate élégante, écoute avec un sourire poli, appréciant l'ambiance mais restant légèrement en retrait. En grand analyste des hommes, il observe les dynamiques familiales qui se déroulent devant lui.

Isabelle se délecte des compliments sur sa robe de mariée, un chef-d'œuvre de dentelle et de satin, tandis que Jules, avec son sourire charmeur, reçoit des félicitations pour sa tenue impeccable. Les éclats de rire et les murmures d'admiration remplissent la salle, et malgré les différences de milieu et de culture, une atmosphère chaleureuse et festive enveloppe les convives. La famille Dufour a offert sa robe à Isabelle, une folie pour un seul jour. Les parents ont insisté, elle a accepté car son compte en banque n'est pas très vaillant.

Au fur et à mesure que la soirée avance, les conversations deviennent plus animées et les danses commencent. Les jeunes couples se lancent sur la piste, tandis que les plus âgés préfèrent observer avec un sourire indulgent. Les Floyds, un groupe local de musique live, prend le relais, offrant une performance énergique qui entraîne tout le monde dans une danse collective. Louis s'attendait à des reprises des vrais Floyd, les Pink Floyd. Mais l'ambiance est plutôt années 1980-2000. C'est dansant, rien de plus, bien assez pour une soirée festive. Et, Louis se retrouve tiré par Isabelle pour la rejoindre sur la piste avec un groupe de son âge. Probablement des amis de la jeune mariée.

À la fin de la soirée, alors que les derniers invités s'en vont et que les lumières se tamisent, Isabelle et Jules, épuisés mais heureux, se retrouvent seuls un moment. Ils se regardent avec une complicité sincère, conscients que ce jour est le début d'un nouveau chapitre de leur vie ensemble. Les souvenirs de cette journée marquante resteront gravés dans leurs cœurs, un témoignage de l'amour et de l'union qui les lie.

Ils devraient un jour reparler de la carrière d'Isabelle. Elle a décidé de passer le concours de commissaire de police. Elle doit s'inscrire avant la mi-juillet, pour un concours en février de l'année prochaine.

Un pied de trop

Pour le moment, ils pensent à leur lune de miel, offerte par les quatre parents. Un circuit en Thaïlande, tout compris, en voyage privé.

37

*N'oublie jamais que la femme
est le plus diabolique
instrument de torture jamais
inventé pour nous mettre au
désespoir.
Ethan et Joel Coen*

20 mai 2023

Maria Moretti a été arrêtée hier pour le meurtre de Marco Ricci². Ce samedi, toute l'équipe de la PJ, en charge de ce dossier, est sur le pont.

Le commissaire Lantin arrive tôt à son bureau. L'enquête a été menée conjointement avec ses collègues italiens. Il repense à la « présumée coupable », terme malheureux utilisé en son temps par Nicolas Sarkozy. Il revoit cette femme à la grande classe qui les a baladés pendant des semaines. Combien de personnes avait-elle trompées ?

Maria est une énigme vivante, une femme dont l'esprit brillant rivalisait avec les plus grands artistes de son époque. Diplômée en histoire de l'art, elle avait passé des années à disséquer les peintures du XXe siècle. Ses yeux, d'un vert perçant, semblent toujours analyser, toujours calculer, comme si chaque conversation était une partie d'échecs, dont elle anticipait les coups à l'avance. Elle n'aimait pas perdre, et elle venait de perdre, du point de vue de Lantin. Pour elle, bien sûr, elle avait sauvé la vie de sa fille dans cette manœuvre.

Mais, derrière cette façade de respectabilité académique se cache une autre Maria, une femme dont l'intellect acéré était mis au service de plans bien plus sombres. Elle avait été la maîtresse cachée d'un *mafioso* qui lui avait fait deux enfants. Elle n'était plus en contact direct avec Carlo Parisi, il était en cavale. Maria passait par Niccolo, un second couteau, qui était son dernier lien avec la mafia. Des conversations cryptées, sur des téléphones jetables. Elle avait commandité la mort violente de deux hommes. Elle n'en ressent aucune culpabilité. La loi de la mafia a été rendue.

Maria savait que la vengeance avait un prix, mais elle était prête à le payer. Elle avait tout pris sur elle, protégeant Mirella de la mort et de toute implication. Personne ne saurait jamais si sa fille avait joué un rôle dans ces meurtres, et c'était mieux ainsi. Maria était prête à tout pour protéger ceux qu'elle aimait, même si cela signifiait plonger encore plus profondément dans l'obscurité.

Cette belle femme finirait probablement ses jours en prison. Lantin le sait, elle ne niera rien, mais ne dénoncera personne. Elle sera seule sur le banc des accusés, elle ne perdra probablement rien de son port altier. En prison, les tentacules de la mafia la protégeront.

La presse a été informée hier soir par un communiqué de presse. Le procureur fera une conférence de presse dans la journée ; Lantin à sa place, derrière. Il aime bien cette place, dans l'ombre. Il reste encore beaucoup de travail avant le procès. Puis, il devra témoigner. Le dossier doit être parfait. Une erreur de procédure pourrait être utilisée par la défense. La capitaine Dufour sera idéale pour cette mission ingrate, et cela pourrait l'aider dans sa carrière. Il la soutient pour qu'elle passe et réussisse le concours de commissaire.

*

Le jour-même la ville de Marioupol, en Ukraine, tombait sous le coup d'une attaque de plusieurs mois de l'armée russe. Ce haut-fait de la résistance ukrainienne est un marqueur plus symbolique que stratégique.

Malgré leur bravoure, les défenseurs de Marioupol ont finalement été submergés par les forces russes. La chute de Marioupol a marqué une étape importante dans le conflit, mais son importance est davantage symbolique que stratégique. En effet, bien que la prise de la ville ait permis à la Russie de contrôler un corridor terrestre reliant la Crimée aux territoires séparatistes de l'est de l'Ukraine, elle n'a pas fondamentalement changé le cours de la guerre.

*Il n'y a aucune limite à ce que
nous pouvons accomplir en tant
que femmes.
Michelle Obama*

21 mai 2023

Au 26 rue de Beauperthuy, à Paris, la matinée est calme. Louis Lantin dort encore à 10 h 00 quand sa voisine et amie Camille toque à la porte. Il se réveille en sursaut, et sait qui est derrière la porte. Il n'y a qu'une personne qui n'utilise pas la sonnette. Louis entend à travers la porte, « Louis, tu es malade, tu n'es pas venu à notre café à 9 h 30. » Il se lève et entrebâille la porte, il est en caleçon et T-shirt. « Tout va bien, Camille, j'ai travaillé tard hier, et avec toute la tension accumulée ces dernières semaines, j'avais besoin de récupérer. Tu me donnes vingt minutes, et je te rejoins. » Camille n'insiste pas. Il se retrouve à leur café habituel, à 10 h 30.

« Tu as une petite mine, Louis. »

- La Moretti nous en a fait voir de toutes les couleurs. Il a fallu sortir chaque preuve et la menace de mettre sa fille en examen, pour qu'elle craque. Je ne suis pas sûr qu'on connaisse un jour la vérité. Toutefois, on n'a jamais été aussi près. » Louis attaque son premier croissant.

« Tu devrais prendre des vacances.

- Pas le temps.
- Oh, toi et ton travail, tu n'as rien d'autre à la bouche.
- C'est parti, je vais avoir une scène de ménage.
- Tu prends toujours tout à la légère. Écoute-moi un peu.
- Mais, je t'écoute, je ne fais que ça.

- Arrête de tout déformer, crois-en une vieille retraitée, il faut savoir reconnaître ses limites. »

Louis était trop fatigué ce matin, pour supporter cette crise hebdomadaire. En temps normal, il aime bien alimenter la machine à colère de Camille. Elle a un humour au premier degré, et Louis s'ingénie à mettre du charbon dans la chaudière à indignation. Cependant, avec Camille, les crises étaient aussi fortes que courtes. Le soufflet retombait toujours après quelques pirouettes.

Lantin prenait plaisir à lui raconter ses histoires policières, une fois les affaires résolues. Il y ajoutait des détails croustillants, parfois inventés, pour la faire crier, « Arrête, arrête avec tes histoires, je ne vais pas dormir de la nuit. » Mais, dans le fond, elle en demandait plus. Elle avait eu une petite carrière de comédienne dans la troupe de Robert Hossein, dans les années 1960 ; puis elle s'était fait une petite réputation dans les cabarets de Pigalle. Cependant, elle était « trop ceci » ou « pas assez cela ». Elle avait été secrétaire médicale, jusqu'à la retraite. Elle ne perdait pas une occasion de faire le pitre et pour chanter jusqu'au petit matin. C'était une bonne vivante, pleine de vie, et aussi, de mystères. Elle ne parlait pas de son enfance. Née en 1942, en pleine guerre, elle avait été stigmatisée. Était-elle une enfant de l'ennemi ? Sa mère n'avait pas été tondu, mais les enfants de l'école sont parfois plus cruels que les adultes.

« Je t'ai vu à la télé hier. Tu essayais de te cacher derrière le gros procureur.

- Procureur.
- Oh toi, toujours à me corriger. Je suis sûr que je fais moins de fautes d'orthographe que toi, petit morveux, doudou.
- Il vaut mieux paraître idiot cinq minutes qu'ignorant toute sa vie.
- Et voilà les grandes phrases. Monsieur l'intello... »

Il décroche, il n'aurait pas dû alimenter la chaudière. Lorsque la tirade de Camille se termine, il se lève et dit, « Je dois aller travailler. » Il fait la bise à Camille, qui reste avec son croissant à la main. Elle a perdu son jouet. Elle en trouvera bien un autre.

Il connaît Camille depuis presque vingt ans, comme voisine puis comme amie. Il ne voudrait l'échanger pour rien au monde. Elle s'était construite une culture d'autodidacte très

riche et complexe. Elle était une spécialiste de Simone de Beauvoir, dont elle citait tous ses livres féministes. Camille, malgré ses quatre-vingts ans, est une experte de la navigation sur Internet. Elle apportera bientôt une information intéressante au commissaire Lantin.

39

*Il faut courir aussi vite que
possible pour rester à la même
place.
Lewis Carroll.*

22 mai 2023

Le commissaire Martenot, d'un geste lent et précis, ouvre le rapport final du légiste, son regard glissant sur les premières lignes. Il connaît déjà le contenu, en partie, mais la lecture de ce document, avec ses termes cliniques et froids, lui impose un poids supplémentaire. Chaque mot, chaque phrase sont comme une lame, coupante et implacable. Le légiste avait pris soin de détailler les conditions matérielles, la rigueur scientifique presque déshumanisée avec laquelle il avait conduit son travail. Les constatations visuelles d'abord : les corps frêles et pâles, figés dans la glace, avaient révélé des indices infimes, mais suffisants pour établir la vérité.

Le cœur de Martenot se serre quand il atteint le paragraphe central, celui qui expose la conclusion terrible, « ils sont morts à la naissance, congelés vivants, sans coup ni blessure. » L'horreur de ces mots le frappe de plein fouet. Trois vies, à peine écloses, arrachées au monde, puis plongées dans un froid absolu, comme on range de la viande destinée à être conservée pour plus tard. Un triple infanticide d'une froideur extrême, mené sans la moindre hésitation, sans une once de pitié. Il continue sa lecture, « La mort des bébés remonte à plus de dix ans, sans pouvoir donner une fourchette exacte, car les conditions de stockage ont pu changer, au cours du temps. »

Il sent une vibration parcourir son dos, une sensation glaciale qui remonte le long de sa colonne vertébrale. C'est une chose de lire ces mots, de les comprendre intellectuellement, et une autre de les accepter. Il imagine la scène, la cruauté banale du geste, la mécanique déshumanisée qui a transformé une mère en bourreau. Il y a quelque chose de profondément perturbant dans cette affaire, une noirceur que le commissaire n'a

jamais rencontrée dans toute sa carrière. Ce crime, aussi glaçant que la glace qui avait emprisonné ces petits corps, ébranle ses certitudes, et laisse en lui une marque indélébile.

*

Le même jour, les capitaines Lavergne et Varnon auditionnent Paul Carrier, le père de la fillette congelée. Il a été retrouvé grâce à ses déclarations URSSAF. L'homme de quarante-huit ans travaille sur des chantiers de BTP. Il est en bas de l'échelle, ouvrier non qualifié. Il passe d'une construction à une autre, au fil des besoins. Il vit à Fromelles, en banlieue de Lille. Il n'a jamais quitté la région. Il est marié depuis ses vingt-et-un ans, avec Marie. Il a eu trois enfants, Alexandre est l'aîné, il a été emprisonné lorsqu'il avait vingt-trois ans, pour un vol avec agression. Il a fait trois ans de prison, ce qui a permis d'avoir son ADN dans le FNAEG. Pour sa part, Paul a un casier vierge, il a toujours respecté la loi, et a coupé les ponts avec son fils, lors de son incarcération. Paul est un homme rustre et brut.

L'interrogatoire commence, par une question formelle, de Lavergne. « Votre nom et prénom, âge et profession.

- Carrier, Paul, quarante-huit ans, ouvrier du BTP.
- Où résidez-vous actuellement ?
- Dans un mobile-home à Fromelles, je n'ai pas les moyens de me payer mieux.
- Avez-vous une idée de votre présence ici ?
- Bastien a fait une connerie ? » Lui répond-il sans hésiter.

« Non, on voudrait vous parler de votre passé. Connaissez-vous Françoise Marchand ?

- Jamais entendu ce nom.

- C'est une prostituée, qui travaillait en Belgique dans les années fin 1990 – début 2000.

- J'connais pas de prostituée.

- Vous avez rencontré cette femme à un moment de sa vie. Je montre au témoin une photo de madame Françoise Marchand, alors qu'elle a vingt-deux ans. Reconnaissez-vous cette femme ?

- J'sais pas.

- Vous l'avez rencontrée au moins une fois. Nous avons des preuves.
- Quelle preuve ?
- Vous avez eu une fille avec elle.
- IMPOSSIBLE ! » hurle Paul Carrier, qui n'en croit pas ses oreilles.

« Je suis formel, vous avez eu une fille. Vous n'êtes accusé de rien, mais nous devons savoir à quelle époque vous l'avez rencontrée.

- J'ai une fille, que j'connais pas. Où est-elle ?
- Elle est morte, elle a été tuée par Françoise Marchand.
- Quoi ! Loulou a tué un enfant !
- Elle s'appelle Loulou ? Loulou comment ?
- Oui, juste Loulou. Je l'ai connu vers l'année 2000, j'sais pas plus.
- Elle était prostituée ?
- Oui, mais j'l'ai pas vu longtemps, peut-être deux fois.
- Et vous vous rappelez son nom ?
- J'ai une bonne mémoire, et on n'oublie pas une fille comme ça.
- Elle était belle ?
- Oui, très, elle avait vingt et quelques années. Moi, j'étais un peu perdu, ma femme était enceinte pour la troisième fois en trois ans. Elle voulait plus qu'on couche ensemble.
- Avez-vous fréquenté Loulou, après la grossesse de votre femme ?
- Non, j'ai arrêté, c'était trop cher, et j'avais trois enfants à charge.
- Et, vous ne mettiez pas de préservatif ?
- Loulou n'était pas regardante là-dessus, je pensais qu'elle prenait la pilule.
- Manifestement, elle a été négligente. »

La capitaine Lavergne s'est un peu renseignée sur le cas des femmes qui font du déni de grossesse. Elles sont persuadées qu'elles ne peuvent pas tomber enceinte. Elles ne prennent pas toujours la pilule et acceptent des rapports sans préservatif. Elles se sentent

stériles, et à l'abri d'une grossesse. Elle reprend, « Françoise Marchand a mis au monde une petite fille, dont vous êtes le père. Pouvez-vous être plus précis sur la période pendant laquelle vous avez fréquenté Françoise Marchand ?

- C'était vers 2000 ou 2001, lorsque ma femme attendait notre dernier enfant.
- Françoise Marchand, Loulou, avait-elle grossi à cette époque ?
- Non, je ne l'ai fréquentée que quelques semaines.
- Vous ne l'avez jamais revue après ?
- Non, ma femme m'a repris dans son lit. » Paul rit ouvertement, content de sa réponse.

« Avez-vous une voiture ?

- Oui, une petite Twingo qui doit avoir dix ans.
- Puis-je avoir la carte grise ?
- Si vous voulez » dit-il en sortant son portefeuille. La capitaine Lavergne sort deux minutes, pour photocopier le document. Elle le rend à Paul Carrier. Elle reprend l'interrogatoire, « Connaissez-vous Neuville-en-Torain ?
- Jamais entendu parler. Pourquoi ?
- C'est moi qui pose les questions. Avez-vous entendu parler de l'« affaire des bébés congelés » ?
- Oui, un peu, à la télé. C'est ma fille ? » Pas si bête le bougre.

« Oui. » Après quelques questions supplémentaires, il apparaît que Paul Carrier n'a plus eu de contact avec Françoise Marchand. Sa voiture ne figure pas dans la liste de madame Lacoche.

*

Lors du débriefing, la capitaine Lavergne fait un compte-rendu du témoignage de Paul Carrier. Une porte se ferme, il ne semble pas au courant de la naissance et du meurtre de sa fille. Pour la procédure, un prélèvement ADN a été effectué, mais il y a peu de doute.

Le commissaire Martenot voit toutes les portes se fermer. Il n'a plus beaucoup de billes

pour aller de l'avant. Il sait que s'il n'avance pas, alors il va reculer. Martenot se rappelle un de ses profs, qui citait toujours Lewis Carroll, et la théorie de la Reine Rouge. Son équipe a exploré toutes les pistes, et ils ont en tout et pour tout le nom d'un des pères. Il reste la piste de l'activité de Françoise Marchand en Belgique. « Benjamin, as-tu des nouvelles de la sécu belge ?

- Oui, j'ai eu ce qui pourrait ressembler à un relevé de carrière. Il y a effectivement quelques trous d'activité, entre autres, début des années 2000.

- De longs arrêts ?

- De quelques jours à deux semaines, pour le plus long.

- Sait-on où elle travaillait à ces dates ?

- Oui, pour plusieurs bars successifs. J'ai demandé une recherche des patrons de ceux-ci.

- Bonne initiative. Quand aurons-nous un retour ?

- Peut-être dans une semaine.

- Bien long, on n'a plus grand-chose à se mettre sous la dent. »

Martenot se redressa, tendu, les doigts crispés sur le dossier de sa chaise. La frustration bouillonnait en lui, mais il ne pouvait rien y faire. Sa voix, qu'il détestait entendre se briser en aigus nerveux lorsqu'il était contrarié, le trahissait encore une fois. Un soupir s'échappa de ses lèvres. Le rapport qu'il s'appropriait à remettre au commissaire divisionnaire était désespérément mince, presque embarrassant dans sa maigreur.

Tout ce qu'ils avaient pu récolter pour l'instant se résumait à des miettes. L'homme à la moto, qui avait été leur meilleure piste, s'était volatilisé comme un fantôme dans la nuit. L'analyse des communications téléphoniques avait bien mené à la découverte de deux amants, ou du moins, de deux individus proches de Françoise Marchand. Pourtant, leur lien avec les crimes restait flou, presque anecdotique. Puis, il y avait cet ADN, cette fragile lueur d'espoir, qui avait permis d'identifier le père de l'une des petites victimes, la fillette. Mais cela ne suffisait pas. Pas de grand réseau, pas de machination complexe, seulement la triste réalité d'une femme perdue dans un drame intime.

Le pire, c'est qu'il n'avait rien d'autre à offrir que cette misérable avancée. La piste

belge, celle des employeurs de Françoise Marchand, restait leur dernier espoir, mais elle était encore à l'état de brouillon. Des conjectures, rien de plus solide. Martenot savait que son chef n'apprécierait pas ce genre de nouvelles. Le divisionnaire voulait des résultats, des noms, des coupables à mettre sous les verrous. Et Martenot, malgré tout son zèle, n'avait que des fragments de vérité à offrir, des ombres dans un dossier qui semblait de plus en plus insaisissable.

En refermant le dossier, il sentait déjà l'angoisse monter. L'heure du compte-rendu approchait, et avec elle, la crainte de voir son travail réduit à néant par un supérieur impatient et sévère. L'échec était palpable, suspendu dans l'air comme une menace sourde. Martenot savait qu'il lui restait une dernière carte à jouer : la Belgique. Mais serait-ce suffisant pour éviter la disgrâce ? Le commissaire le saura bientôt, pour l'instant, il n'avait pas le choix, il devait avancer, coûte que coûte.

Il n'avait qu'une seule consolation, il avait mené l'enquête avec méthode et rigueur. Il avait laissé l'émotion de côté. Malgré toute sa rigueur, Martenot sentait qu'il y avait quelque chose qui lui échappait, une pièce manquante dans ce puzzle macabre. La logique froide et méthodique qui avait toujours été sa force lui semblait ici insuffisante. Cette affaire ne répondait pas aux règles habituelles. Elle suintait le désespoir et la folie, deux éléments que Martenot avait appris à tenir à distance. Mais cette fois-ci, ils s'infiltraient dans chaque recoin de l'enquête, brouillant les pistes, rendant chaque avancée incertaine.

40

18 juin 2023

Je suis une chatte de Bengale, je m'appelle Tosca. Hervé Blanchet habite chez moi, nous formons un beau couple. Il est triste et un peu morose depuis quelques mois. Je fais tout pour le consoler. Je ronronne, je me couche sur ses genoux, je dors collée à lui, je ne le réveille jamais pour réclamer mon repas. De toute façon, il est insomniaque.

Il a reçu quelques femmes chez lui, je ne lui en veux pas. Certaines sont charmantes, et me caressent avec douceur. Puis, il découche de temps à autre. Il y a anguille sous roche, mais je ne vois rien de concret. Leur présence semble ajouter une couche de mystère à la vie d'Hervé, mais je n'ai jamais su exactement ce qui se passe quand je suis seule avec mes pensées. Je suis attentive à chaque changement dans son comportement, chaque nuance dans son humeur. Parfois, il rentre tard et je sens une légère tension dans l'air. Je me demande si ces femmes ne sont pas là pour combler un vide plus profond, un vide que je ne peux vraiment saisir, malgré toutes mes attentions. Mais je continue à être là pour lui, fidèle à mon rôle de compagne silencieuse et réconfortante. Peut-être que, d'une manière ou d'une autre, il trouvera le chemin vers la lumière et la joie que je souhaite ardemment pour lui. En attendant, je reste patiente, prête à apporter mon soutien inconditionnel, car après tout, dans le monde des humains comme dans le mien, l'amour véritable n'a pas besoin de mots.

Il y a des soirs où, lorsque Hervé rentre enfin chez lui, une étrange odeur flottante se mêle à l'air de l'appartement. Ce parfum, subtilement fleuri mais étrangement familier, me parvient avant même qu'il ne soit entré dans la pièce. Je le repère immédiatement, mon nez fin captant les traces de ce qui semble être le parfum d'une femme. Ce n'est pas seulement une fragrance, mais une combinaison d'odeurs qui révèle la présence de quelqu'un d'autre, quelqu'un qui a occupé l'espace que j'avais pour moi seule. Ces odeurs me perturbent un peu, comme des souvenirs résiduels que j'ai le sentiment de devoir effacer, mais je fais de mon mieux pour rester indifférente. Hervé ne semble pas remarquer ma curiosité discrète,

Un pied de trop

bien que je le vois souvent passer ses mains sur ses vêtements comme pour en chasser ces effluves. Mon instinct félin me dit que quelque chose se trame, mais je n'ai pas les preuves concrètes de ce que je perçois. Alors, je continue à l'accueillir comme si de rien n'était, espérant que, dans ce tourbillon de parfum et de mystère, il trouvera un jour la paix qu'il cherche et que ces signes discrets ne seront plus qu'un lointain souvenir.

41

*Le mariage est un voyage vers
le meilleur de nous-mêmes.*

Richard Bach

18 juin 2023

Ce dimanche, Isabelle Dufour n'est pas d'astreinte. Avec Jules, ils trainent un peu au lit. Ils ont déjà fait l'amour quand ils se lèvent. La jeune mariée lance, « Tu veux des croissants ?

- C'est bien la première fois que c'est toi qui t'en occupes. Il y a anguille sous roche.

- Je n'entends rien, je suis sous la douche.

- OK, je vais attendre, mais j'ai comme l'impression que je ne vais pas aimer, sauf si tu me dis que tu es enceinte.

- Tu parles tout seul. Je sors dans cinq minutes. »

Jules patiente. Isabelle arrive après un bon quart-heure, « Je sors acheter les croissants, deux chacun, comme d'habitude ?

- Oui, parfait, après on attaque les choses sérieuses.

- D'abord, un bon petit-déjeuner. Je ferai des œufs brouillés à ma façon, avec beaucoup de beurre.

- Ouh, j'ai de plus en plus peur » s'exclame Jules.

Isabelle attrape un pull léger, il fait un peu frais ce matin, et, le ciel est nuageux. Elle achète quatre croissantes et une tradi, pour les œufs brouillés et le déjeuner. De retour chez elle, la table a été dressée par Jules, et une bonne odeur de café l'accueil. Isabelle interpelle Jules, « Tu me donnes dix minutes pour les œufs, je ne veux pas faire une omelette brouillée, mais ma fameuse recette.

- Oui, je connais et j'approuve. Je sens que tu vas me faire attendre jusqu'à la fin du p'tit-déj.

- Ne crie pas avant d'avoir mal.

- C'est donc si grave que ça ! » Un cri du cœur. Il sait qu'elle ne dira rien avant le moment qu'elle a choisi, donc la fin du repas. Les œufs brouillés sont un délice, digne des grands hôtels. Elle doit mettre plus de beurre que d'œuf. Ils discutent de ce qu'il pourrait faire par cette journée qui s'annonce printanière, mais sans soleil. Puis arrive le moment de vérité, « Je pense que je vais m'inscrire cette année au concours de commissaire.

- Quoi, déjà ! On vient juste de se marier.

- C'est donc le bon moment, car après on aura au moins un bébé, et là, adieu le temps libre pour me préparer.

- Je vois que tu as tout planifié. » Jules est un peu abasourdi. Elle ne lui avait pas parlé de ce sujet depuis des mois, il pensait que c'était une affaire classée. « Tu me demandes mon avis ou ta décision est prise.

- Ma décision est prise de t'en parler.

- Merci, madame Dormois. » Jules essaie d'avoir de l'humour.

« Je ne le ferai pas sans toi, car je vais y passer du temps. Si je ne le fais pas cette année, je sens que je ne le ferai jamais.

- Et pourquoi pas ?

- Parce que j'aurai des marmots, et que nous sommes tous les deux très pris par notre travail.

- Mais, tu n'es pas bien à ton poste ?

- C'est bien une question d'homme. Les femmes derrière les hommes, et surtout pas d'ambitions. » Isabelle est un peu excédée par ces ritournelles machistes.

« Ce n'est pas ce que je voulais dire. » Jules est sincèrement désolé de ne pouvoir se faire comprendre. Isabelle est un peu à cran sur ce sujet.

« C'est en filigranes, ce que j'ai entendu. Un patriarcat d'un autre temps.

- Non, tu sais bien que je ne suis pas mon père.

- Justement, je pense que ton père m'apprécierait plus en commissaire qu'en capitaine.

- Peut-être. Avec lui, c'est difficile de faire des pronostics.
- Il me reste une semaine pour préparer mon dossier, avant de le soumettre mi-juillet.
- Je t'ai épousé pour le meilleur et pour le pire. Je ne sais pas dans quelle case, je vais classer mon "oui".
- Tu dis "oui" mon chéri.
- Si, je t'ai épousé, c'est aussi pour ça, tu es une femme libre. Je ne veux pas te construire une cage. »

Isabelle lui saute au cou. Ils tombent l'un sur l'autre, et un nouveau jeu sensuel commence. En fait, ils passeront le dimanche chez eux.

42

*Elle avait cette capacité
incroyable à rendre tout ce
qu'elle touchait infiniment
poétique.*

Agnès Varda

16 juillet 2023

Aujourd'hui, la grande dame anglaise de la chanson et du cinéma français est décédée. Jane Birkin est l'une des idoles de Louis Lantin et Camille. En ce dimanche, il décide de consacrer leur prochain dîner à sa mémoire, ils regarderont « La piscine », le film qui l'a révélée en France. Puis, ils chanteront quelques-unes de ses chansons, surtout celles de Gainsbourg, « Les dessous chics », « Baby Alone in Babylone », et tant d'autres.

Jane Birkin s'en est allée, laissant derrière elle un sillage de grâce et de liberté. Icône intemporelle, elle a su incarner, avec une élégance naturelle, l'âme bohème d'une époque révolue. Sa voix douce, mêlée à celle de Gainsbourg, résonne encore comme un murmure fragile, une tendresse à peine voilée. Actrice, chanteuse, muse, elle a marqué le cinéma et la chanson française d'une empreinte indélébile. Aujourd'hui, c'est un adieu à une femme qui, par sa simplicité et son audace, a illuminé nos vies et nos cœurs, et qui, malgré son départ, continuera de briller éternellement.

Cette petite anglaise, qui n'a jamais réussi à maîtriser le français, restera dans beaucoup de mémoires. Son charme simple, sans artifice, en avait fait une icône intemporelle du paysage artistique. Sa sensibilité était vive et communicative. Son sourire discret et ses grands yeux pleins de candeur laissaient entrevoir une profondeur émotive rare, une fragilité assumée qui touchait en plein cœur. Jane Birkin ne cherchait pas à s'imposer, elle se contentait d'exister, avec une authenticité qui la rendait unique. Derrière cette allure faussement nonchalante, se cachait une artiste à fleur de peau, capable de transformer la

banalité en poésie. Qu'elle chante, joue ou simplement soit, elle incarnait cette liberté singulière qui séduisait tant. Aujourd'hui, son absence laisse un vide, mais aussi une trace indélébile, celle d'une femme qui, par son art et son être, a marqué de son empreinte l'histoire culturelle française.

Louis Lantin et Camille, deux grands amateurs de chansons françaises, sont attristés. Ils vont réécouter ses albums, surtout ceux écrits et composés par Gainsbourg.

43

*La vérité est comme un miroir
brisé ; chaque éclat reflète une
partie différente.
Proverbe chinois*

06 septembre 2023

À Paris, le commissaire Lantin a une réunion avec la DIA, dans l'affaire Moretti. Leurs investigations ont avancé, bien que le mur du silence soit très haut et épais. L'homme de main de Carlo Parisi, dit le « *butterato* », est Niccolo Ferri, dit « *Ferrari* ». Il a été localisé par la police. Son téléphone a été mis sur écoute, et une analyse de la téléphonie a été menée. Manifestement, il utilise plusieurs mobiles jetables, il est très difficile à tracer. La DIA a retrouvé sa piste dans plusieurs villes d'Italie ; toutefois, il semble basé dans la banlieue de Naples. Il est repéré à Casoria, ville industrielle, située au nord de Naples. Sa cache a été identifiée, elle est très protégée. La DIA n'a pas réussi à y installer des micros.

L'arrêter maintenant serait une perte de temps. La police n'a aucun élément précis à lui reprocher pour le moment. *Ferrari* glisse entre les mailles du filet. On dit à Naples, « ce qui peut arriver de pire, après la mort, c'est d'être témoin d'un meurtre. » *Ferrari* risque sa vie, car il est la cible de la mafia, pour ne pas avoir su protéger son patron, le *butterato*.

Malgré l'impasse actuelle, le commissaire Lantin, déterminé, propose de changer d'approche. La DIA pourrait essayer une nouvelle tactique : infiltrer les réseaux locaux pour obtenir des informations directes sur *Ferrari* et ses opérations. Une source potentielle se dessine, une informatrice ayant des liens avec le milieu criminel de Naples, pourrait fournir des renseignements précieux. En attendant, il faut aussi explorer des moyens pour créer des alliances avec les autorités locales, dont les contacts pourraient s'avérer décisifs. La situation est tendue, et le temps presse ; chaque jour qui passe renforce la menace sur *Ferrari* et augmente la difficulté de l'opération. Lantin insiste pour ne pas se laisser abattre par l'inefficacité apparente des méthodes actuelles, car chaque échec rapproche de la

vérité, et chaque vérité est un pas de plus vers la défaite de l'ennemi.

Du côté français, l'enquête de Lantin est au point mort. Maria Moretti reste obstinément silencieuse lorsqu'il s'agit de révéler les noms de ses complices. Son silence est d'autant plus frustrant qu'elle est la clé de voute pour faire éclater toute l'organisation criminelle qu'elle a aidé à construire. Sa fille, Mirella, semble complètement effondrée par la situation. Non seulement elle traverse une période de bouleversement personnel majeur, étant enceinte de quelques mois, mais elle doit aussi faire face à la réalité douloureuse que sa mère a orchestré l'assassinat du père de son futur enfant. Le choc émotionnel est palpable, et l'avenir semble incertain.

La police n'a obtenu aucun résultat concret malgré les tentatives de traçage des communications téléphoniques. Tous les téléphones analysés se révèlent soit éteints, soit inutilisés depuis des semaines, soit disparus dans un incinérateur d'ordures. Les méthodes conventionnelles n'ont pas réussi à percer le secret que Maria Moretti garde jalousement.

Pour ajouter à la complexité, la pression publique et politique augmente, mettant Lantin et son équipe sous une pression constante. Les médias s'intéressent de plus en plus à l'affaire, et les attentes de la justice se font de plus en plus pressantes. Mirella, en particulier, devient une figure médiatique tragique, ce qui pourrait influencer la dynamique de l'enquête. L'affaire des bébés congelés a donné un peu d'air à l'affaire Moretti, mais le préfet ne le lâche pas.

Lantin, cependant, refuse de céder au découragement. Il décide d'approfondir les recherches sur les relations et les associations de Maria Moretti, espérant que des détails apparemment insignifiants pourraient offrir de nouvelles pistes. De plus, il envisage de réexaminer les témoignages des proches de la famille Moretti et de chercher des liens avec d'autres affaires criminelles qui pourraient donner un nouvel éclairage sur le réseau. En parallèle, il explore la possibilité d'obtenir une confession de Mirella en lui offrant une forme de protection ou en essayant de l'influencer par le biais de ses émotions. Chaque mouvement est calculé avec soin, chaque angle est exploré, dans l'espoir de faire avancer une enquête qui semble s'enliser.

*

L'offensive ukrainienne contre les positions russes, sur les

territoires conquis, n'a pas donné les résultats escomptés, malgré la reprise de quelque 350 km². Aucune ville stratégique n'a été reprise par les forces ukrainiennes. Les défenses russes ont permis de contenir la poussée des forces de Kiev. L'arrivée de l'hiver risque d'arrêter cette offensive avant qu'elle ait donné des résultats significatifs.

L'échec à capturer des objectifs majeurs souligne les défis persistants auxquels les forces ukrainiennes sont confrontées face à la résistance robuste des troupes russes. Les conditions hivernales, qui se détériorent rapidement, compliquent davantage les opérations militaires en rendant les terrains impraticables et en limitant la mobilité des troupes. Cette situation risque d'entraîner une pause prolongée dans les combats, alors que les deux camps se préparent à une période de conditions difficiles.

Le gouvernement ukrainien continue de solliciter un soutien international renforcé pour surmonter ces obstacles et réévaluer les stratégies afin d'assurer des gains significatifs dans la suite du conflit. Les négociations diplomatiques et les efforts pour renforcer les capacités militaires restent essentiels pour définir la direction future du conflit et parvenir à des avancées durables sur le terrain.

Les autorités ukrainiennes réaffirment leur engagement envers la défense de la souveraineté nationale et la libération des territoires occupés, tout en appelant la communauté internationale à maintenir son soutien face aux défis croissants imposés par la situation actuelle.

44

*Perdre un enfant, c'est perdre
une part de soi-même, c'est une
amputation de l'âme.
Milan Kundera*

06 septembre 2003

Loulou est seule dans son petit studio, un endroit modeste à la décoration sommaire, au cœur d'une ville anonyme de Belgique. Cela fait deux jours qu'elle n'est pas allée travailler. Son patron l'a appelée plusieurs fois, inquiète, mais Loulou n'a pas répondu. Elle a mal au ventre, une douleur sourde et persistante qui l'empêche de penser clairement. Elle se dit que ça passera, comme tout le reste, comme ces humeurs sombres qui la prennent parfois, sans raison apparente.

Ce matin, un choc la réveille en sursaut. Quelque chose a changé. Une sensation étrange, inédite, comme un poids qui se déplace en elle. Elle se lève péniblement, se traîne jusqu'à la salle de bains. Là, l'angoisse monte d'un cran. De l'eau a coulé entre ses jambes, inondant ses cuisses d'une chaleur moite et incompréhensible. Elle se tient au lavabo, le regard dans le vide, essayant de saisir ce qui se passe, mais son esprit est engourdi. Rien ne fait sens.

Puis, d'un coup, la douleur devient intolérable. Un cri lui échappe, étouffé par la peur. Elle se recroqueville sur le carrelage froid, respirant difficilement. Elle sent quelque chose descendre, pousser, s'extirper de son corps. Une chose inconnue, imprévue, qui s'impose à elle avec une brutalité qui lui coupe le souffle. Quand tout se calme enfin, elle regarde entre ses jambes, les yeux écarquillés. Là, sur le sol, une masse informe, rouge et glissante. Ça ne bouge pas. Ça ne crie pas. C'est silencieux, horriblement silencieux.

Loulou reste figée, incapable de réagir. Elle ne comprend pas. Son esprit refuse de faire le lien, de reconnaître l'évidence. Comment pourrait-elle ? Elle n'a jamais été enceinte, elle en est sûre. Pourtant, cette chose est là, est indéniable. Mais elle ne peut pas la nommer,

elle ne veut pas. C'est trop. Trop pour elle, trop pour ce petit studio qui semble soudain terriblement exigu.

Elle se redresse lentement, comme un automate. Ses mouvements sont mécaniques, dénués de toute émotion. Elle attrape un sac plastique, le premier qui lui tombe sous la main, et y glisse la chose. Elle n'ose pas la toucher directement, elle la repousse du bout des doigts, le cœur battant trop vite, trop fort. Le sac est fermé rapidement, presque précipitamment, comme si elle voulait se débarrasser d'un cauchemar. Elle traverse le studio, ouvre le congélateur, et y place le sac tout au fond, sous les glaçons et les légumes surgelés, et derrière un autre sac plastique. Elle referme la porte d'un coup sec, et tout redevient silencieux.

Loulou se redresse, mais elle ne se sent pas soulagée. Le poids dans son ventre est parti, mais un autre, plus lourd, plus insidieux, s'est installé dans sa poitrine. Elle retourne s'asseoir sur le canapé, les mains tremblantes, incapable de penser à autre chose qu'à ce qui vient de se passer. Pourtant, elle essaie de se convaincre que tout est normal, que tout va bien. Elle n'a rien fait de mal, rien du tout.

Mais au fond d'elle-même, une petite voix chuchote, insidieuse. Une voix qu'elle refuse d'écouter, qu'elle tente d'étouffer. Parce que si elle l'écoute, si elle admet ce qu'elle sait déjà, tout va s'effondrer. Et Loulou n'est pas sûre de pouvoir survivre à ça

Dans deux jours, elle retournera travailler.

45

*Le véritable voyage de
découverte ne consiste pas à
chercher de nouveaux
paysages, mais à avoir de
nouveaux yeux.
Marcel Proust*

06 septembre 2023

Hervé Blanchet vient de finir La Recherche de Proust. Il aura mis six mois pour arriver au bout des quatre tomes dans la collection de La Pléiade. Le style de Proust est reconnu pour ses phrases longues et détaillées. Elles explorent en profondeur les pensées et les émotions des personnages, de la petite bonne à la grande duchesse. Son écriture est complexe, mais pleine de poésie. Proust cherche à rendre visible l'invisible et à exprimer les nuances de la vie intérieure. Il surpasse les Zola et Balzac, qui étaient les lectures d'Hervé à l'adolescence. Il a découvert Proust lors de ses études de commerce. Sa petite amie de l'époque n'avait que Proust à la couche. Par amour, il l'avait lu. La petite amie est partie, La Recherche est devenue l'œuvre de sa vie. Il a noté quelques phrases qui l'ont fait vibrer.

L'amour est l'espace et le temps rendus sensibles au cœur.

Le bonheur est salutaire pour le corps, mais c'est le chagrin qui développe les forces de l'esprit.

Le seul véritable voyage, ce ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages, mais d'avoir d'autres yeux.

Les vrais paradis sont les paradis que nous avons perdus.

Cette dernière phrase résonne encore plus que les autres. Hervé a perdu son paradis sans savoir que c'en était un. Il cherche un peu sur Internet et trouve la phrase « *Ce n'est quelquefois qu'en perdant ceux qu'on aime qu'on sent combien on les aimait* » d'Alfred de Musset. Oui, il y a le fracas que laisse le bonheur perdu.

Pour rester connecter à Proust et à son amie-amante, Hervé se met à son bureau, allume son ordinateur. Il ouvre une page Word, et commence à écrire. Après beaucoup de retouches, il arrive au texte suivant.

La vie rêvée, avec ses promesses éthérées et ses illusions délicates, s'évanouit comme un mirage au crépuscule, laissant derrière elle le poids inexorable du temps écoulé, où chaque instant passé semble s'effiloche dans l'oubli, ne laissant qu'une trace fugace de ce qui aurait pu être, mais qui, dans la réalité implacable, n'a jamais été. Et pourtant, au cœur de cette mélancolie, demeure l'éclat indélébile d'un amour perdu. Cet amour, tel un astre éteint dont la lumière continue de voyager à travers les âges, éclaire encore les recoins les plus sombres de mon âme. Il est le souvenir d'une tendresse infinie, d'une complicité silencieuse, d'un rêve partagé qui, bien que brisé, m'a laissé une empreinte éternelle. Ainsi, même dans l'absence, cet amour perdu continue de vivre, vibrant dans chaque battement de cœur, rappelant que, malgré tout, il a existé, et qu'il a embelli mon existence d'une beauté ineffable, elle-même la source de souvenirs étourdissants, bonheur des quelques instants présents.

Il est content de lui, il a réussi à dire ce qui lui pesait sur le cœur. Il regarde sa vie d'agent banquier. Aurait-il dû faire carrière dans la littérature ? Est-ce même une carrière ? Une vocation ? Il n'a pas été appelé au bon moment.

Hervé est passionné par la littérature de style. Parmi ses auteurs préférés, Céline occupe une place de choix. Bien que Marcel Proust et Louis-Ferdinand Céline aient tous deux marqué le XXe siècle, leurs personnalités et approches littéraires étaient profondément distinctes. Proust, observateur minutieux de la société et des émotions humaines, écrivait avec une délicatesse et une profondeur introspective visant à capturer les nuances du temps et de la mémoire. En revanche, Céline a adopté une vision plus sombre et cynique de l'humanité. Ses œuvres, souvent brutales et provocatrices, scrutent les aspects les plus sombres de la condition humaine, marquée par la guerre et la souffrance. Là où Proust sublimait la réalité avec une écriture élégante et raffinée, Céline la

dépeignait sans fard, avec une intensité presque viscérale. Mais, tous les deux ont déstructuré le français, pour le recomposer dans une forme nouvelle. Il est curieux que d'un côté, Proust avait des ascendances juives par sa mère ; tandis que de l'autre, Céline, antisémite virulent, a échappé de peu à l'exécution en 1945. Proust explorait les milieux mondains et superficiels, alors que Céline décrivait des êtres ordinaires aux vies extraordinaires. Enfin, Proust était un homosexuel refoulé, dans une société qui n'aurait pas accepté son orientation sexuelle ; en revanche, Céline est un hétérosexuel très assumé, qui a même été proche de devenir un proxénète. Sa dernière compagne, Lucette Destouches, était décédée quelques années plus tôt à cent-sept ans.

La transition était toute trouvée. Il relira « Mort à crédit ». Ce chef-d'œuvre, publié en 1936 avant les pamphlets antisémites de l'occupation, est semi-autobiographique. Il suit l'alter ego de l'auteur. Le récit explore son enfance difficile dans les faubourgs parisiens et ses expériences traumatisantes pendant la Première Guerre mondiale. Il ne sait pas pourquoi ce livre lui rappelle Françoise, peut-être cette vie cahoteuse.

Les écrits perdus de Céline ont été retrouvés en 2021, après la mort de sa femme. Ils avaient été mis à l'abri par la résistance, ironie du sort. Un premier opus a été publié en avril 2023, « La volonté du Roi Krogold ». La critique avait été mauvaise. Hervé ne l'avait pas lu. En revanche, il avait réussi à se procurer « Bagatelles pour un massacre », un torchon antisémite. Il avait arrêté sa lecture, avant d'être dégouté par la bassesse de l'auteur. Comment un génie de la littérature pouvait-il être un homme aussi laid ? Proust, toujours lui, avait écrit « Contre Sainte-Beuve », un essai dans lequel il défend l'idée qu'il faut dissocier l'œuvre de l'homme. Bien dit. Hervé lit Céline, sans penser à l'infâme personnage qu'il a été toute sa vie. Autant Proust est caustique et humoristique, autant Céline est noir et nihiliste : « La vie, c'est ça, un bout de lumière qui finit dans la nuit » dans le Voyage¹³, et, « Les rêves c'est fait pour ça, pour qu'on crève sans trop de dégoût » dans Mort à crédit.

Cette lecture sombre est-elle bonne pour Hervé ? Après avoir lu La Recherche, il se sent fort. Il se remémore les moments passés, sur l'« affaire des bébés congelés ». Tous les médias avaient fait leur enquête. Lui-même avait même été retrouvé par un journaliste.

¹³ Voyage au bout de la nuit, Louis-Ferdinand Céline, 1932

Probablement, une fuite de la police. Il avait refusé de témoigner pour un journal, qui l'avait harcelé pendant des semaines.

Il avait été longtemps soupçonné d'être le père des bébés, et la pression de la police l'avait profondément déstabilisé. Dans le tourbillon des interrogatoires, une question le hantait : pouvait-il vraiment avoir eu des enfants avec Françoise ? Les souvenirs lui échappaient, flous et fragmentés. Il ne se souvenait pas de l'avoir vue enceinte, pas une seule fois. Elle était toujours restée la même, avec son allure un peu enrobée et son sourire énigmatique. Il ne l'avait pas connue à ses débuts, lorsqu'elle était fine comme une guêpe. Pourtant, la police insistait, évoquant un possible déni de grossesse, ce trouble psychiatrique qui pousse certaines femmes à nier l'évidence jusqu'au bout.

Le métier de Françoise, femme qui donne du plaisir aux hommes, il ne peut dire « pute », semblait incompatible avec la maternité. Pour Françoise, une grossesse aurait été synonyme de ruine, de perte de travail, de lourdes obligations familiales qui l'auraient enchaînée à une vie qu'elle ne voulait pas. Mais pourquoi congeler les nouveau-nés ? Cette question le taraudait, trouvant des échos sordides dans les faits divers qu'il avait lus sur Internet. Les articles décrivaient ces femmes qui, après avoir accouché seules et dans un état de choc, se retrouvent démunies, incapables de faire face à la réalité. Ces femmes en détresse, piégées par leur propre corps, pouvaient commettre des actes désespérés, des actes qu'on n'ose même pas imaginer.

Françoise, cette femme qu'il croyait connaître, était donc une grande malade, une meurtrière qui avait tué au moins trois enfants. Mais l'horreur ne s'arrêtait pas là. L'autopsie avait révélé la présence d'autres corps, suggérant qu'elle avait donné naissance à cinq, voire six bébés. Où étaient les autres ? La question flottait dans l'air, lourde et insupportable. Avait-elle brûlé ces petits corps, les avait-elle jetés comme des déchets, dissous dans l'anonymat des ordures ? Contrairement à l'affaire Courjault, il n'y avait ici aucun témoin, personne pour confirmer ce qu'il ne voulait pas croire. Personne ne l'avait jamais vue avec des formes de femme enceinte, personne n'avait remarqué la moindre chose suspecte. Elle avait dissimulé son secret avec une telle habileté qu'elle était devenue invisible, une ombre parmi les ombres, jusqu'à ce que la vérité éclate, brutale et impitoyable.

Aurait-il dû ou pu voir une grossesse ? La police pense que oui, mais, il a lu sur Internet, que le corps d'une femme en déni de grossesse peut ne prendre que quelques kilos. Elles

accouchent seules, sans témoins. Elle se débarrassent ensuite très vite des fœtus, qui ne sont que des tumeurs évacuées par le corps.

Après ses lectures sur le Net, Hervé pense qu'il est impératif de faire preuve de compassion et de compréhension envers les femmes qui souffrent de déni de grossesse, un trouble psychologique souvent méconnu et profondément déstabilisant. Ces femmes, en proie à une réalité mentale déformée, ne sont pas simplement des ignorantes ou des criminelles en puissance, mais des êtres humains pris au piège d'un mécanisme psychique complexe qui les empêche de reconnaître leur état jusqu'à des stades avancés, voire jusqu'à l'accouchement. Le déni de grossesse est une souffrance silencieuse, exacerbée par la peur, le stress et les pressions sociales qui entourent la maternité. Au lieu de juger et de condamner, nous devons offrir un soutien empathique et des ressources adaptées pour aider ces femmes à affronter leur réalité. En les aidant à comprendre et à gérer leur condition, nous contribuons à prévenir les tragédies et à leur offrir une chance de réhabilitation et de guérison. C'est par l'empathie et l'éducation que nous pouvons transformer l'incompréhension en soutien et le désespoir en espoir.

Françoise n'est plus là pour bénéficier de la clémence et l'empathie. Pour tous, c'est juste une pute infanticide. Elle ne sera jamais réhabilitée. Peut-être qu'il devrait parler à la presse à la place de Françoise. Sauver sa mémoire, partager sa souffrance.

Hervé écrit quelques vers qui lui viennent.

Quand la femme n'est pas grosse, elle occulte son corps

Et si elle plait aux hommes, ceux-ci ne veulent d'enfants

Ils l'aiment toujours mince, et ils fantasment encore

Et quand la chose vient, la jeter dans le vent

Non, il ne va pas lire Céline, trop déprimant. Il a une biographie d'Érasme par Zweig. Deux grands humanistes. C'est de ça dont il a besoin : d'humanité.

46

*Le père, c'est le héros et le
modèle d'un fils, et l'enfant
devient ce qu'il admire chez son
père.*

William Faulkner

26 septembre 2023

La boucherie a été fermée pour deux jours de repos. Marc y arrive le mardi, avec une démarche lente et une grimace de douleur qui ne quitte pas son visage. Sa main droite est enveloppée dans un bandage épais, le rendant encore plus trapu qu'à l'accoutumée. Il jette un coup d'œil à Lucie, qui l'accompagne, ses yeux trahissant une inquiétude mêlée de fatigue.

« Lucie, ça devenait vraiment insupportable » murmure Marc en élevant la voix juste assez pour que seule sa femme puisse l'entendre. « Ce bandage me rend la tâche tellement difficile. Comment suis-je censé manier la viande avec une main aussi encombrée ? » Lucie pose une main réconfortante sur son épaule, son regard plein de compassion. « Je sais, Marc. Mais nous devons nous occuper de ce que nous avons. Ce bandage est temporaire. Tu dois juste être prudent. » En bons commerçants, ils ne veulent pas perdre une journée de revenus.

Marc souffle bruyamment, son irritation croissante alors qu'il se dirige vers son poste de travail. « Et puis, que pouvions-nous faire d'autre avec Matthias ? » Lucie soupire, se forçant à garder son calme malgré la tristesse croissante. « Nous avons tous les deux nos responsabilités dans l'éducation de Matthias. Je sais que ce n'est pas facile, mais peut-être que c'était la meilleure solution. Il est important que nous restions unis. » Marc s'attaque à une pièce de viande avec un geste maladroit, se plaignant d'une voix résignée. « Ce gamin m'a épuisé, et maintenant ce bandage me complique encore plus les choses. Il était devenu difficile à gérer. » Lucie le regarda en silence pendant un moment, puis pose une main ferme

sur son bras, avec une tendresse mêlée de fermeté.

Lucie, en silence, s'occupe de préparer les commandes et de vérifier que tout est en ordre, tout en réfléchissant à la meilleure manière d'alléger le fardeau de son mari. Lucie, observant Marc lutter avec la viande, ressent un poids lourd sur ses épaules. Elle sait que sa foi est sa bouée de sauvetage dans des moments comme celui-ci. Se dirigeant vers un coin tranquille de l'arrière-boutique, elle ouvre délicatement son petit livre de prières, dont les pages sont usées par les années de dévotion. En se plongeant dans les mots sacrés, elle cherche la sérénité que seule ses croyances pouvaient lui offrir. Elle ferme les yeux, murmure des prières pour la paix et la guidance, demandant à Dieu de lui donner la force nécessaire pour affronter les défis du quotidien. La lumière tamisée de l'arrière-boutique crée une atmosphère apaisante, et Lucie sent son esprit se calmer, malgré les difficultés à venir. Ses prières ne sont pas seulement pour elle-même, mais aussi pour Marc et Matthias, espérant que leur famille trouve la réconciliation et la compréhension à travers cette épreuve. Se ressourçant dans sa foi, elle trouve un moment de paix intérieure, lui permettant de retourner à ses tâches avec un cœur plus léger, prête à affronter les défis de la journée avec une nouvelle clarté.

À 10 h 00, Théo, l'apprenti, arrive. Marc passe sa colère sur lui, « Tu as vu l'heure, tu n'es pas ici pour faire des grasses matinées. En plus, je suis blessé, je ne peux pas faire le travail tout seul. » Théo ne répond pas, et se met au travail. Marc se repose sur lui pour faire les parties les plus pénibles, avec les grosses pièces de viandes. Une cliente arrive. « Bonjour madame Valois, comment allez-vous aujourd'hui ?

- Très bien madame Laville. » Marc arrive dans la boutique. « Que puis-je vous servir ?
- Deux steaks hachés et une belle bavette. » Marc prépare sans problème les premiers, mais a du mal avec la bavette.

« Vous vous êtes blessé monsieur Laville ?

- Oui, les risques du métier.
- Oh, mon pauvre, et je vous fais travailler. Et le petit, il ne peut pas vous aider ?
- Théo ? Une feignasse, il est arrivé à 10 h 00, je pense qu'un jour il arrivera après la fermeture.

- Ah, les jeunes d'aujourd'hui. »

La même conversation se reproduit toute la journée. « Ce pauvre monsieur Laville » est plaint par toutes les clientes et les quelques clients. Ce jour-là, le commerce ferme plus tôt que d'habitude. Marc a trop mal à sa main, et Théo est vraiment un empoté.

« Qu'allons-nous faire maintenant ? » demande Lucie. « Attendre » lui répond Marc.

47

*Les pieds ont une tendance à
parler beaucoup, même
lorsqu'ils sont silencieux.
Molière*

02 octobre 2023

Sandra court tous les matins le long de la Seine, dans sa banlieue d'Herblay, avant d'aller à son boulot. Elle a quarante-deux ans et travaille comme caissière dans une supérette de Paris, rue Montorgueil. C'est une boutique bio, et, elle bénéficie d'une petite réduction sur les articles du magasin. Il y a aussi les invendus, qu'elle peut récupérer.

Le quartier est très chic, très loin de sa HLM de banlieue. Elle a des tickets restaurant, mais les prix du quartier sont trop élevés. Elle apporte tous les jours son déjeuner, des plats qu'elle cuisine elle-même à un prix imbattable, surtout qu'elle peut utiliser ses tickets pour les courses. Sandra prend soin de son corps.

Ce lundi, elle ne travaille pas, mais, effectue son jogging quotidien. Elle est partie à 6 h 30 de chez elle. Elle a mis ses écouteurs intra-auriculaires. Elle lance « Music of the Spheres » de Coldplay, son groupe préféré. Le morceau « People of the Pride » passe dans ses écouteurs, quand son regard est attiré par une forme étrange sur le sol. Elle arrête sa course, et s'approche un peu craintive, car elle pense avoir reconnu cette chose. C'est indéniablement un pied humain.

*

À l'annonce de cette découverte, la police d'Herblay intervient promptement pour sécuriser le périmètre et protéger la scène de crime. Le commissaire local prend immédiatement contact avec le procureur de la République de Pontoise, qui se rend sur les lieux en personne pour superviser l'affaire.

Le Service National de Police Scientifique (SNPS) est appelé pour effectuer les premières constatations sur place. Les Techniciens de Police Technique et Scientifique

(TPTS) arrivent dans l'heure avec leur matériel spécialisé. Compte tenu de la chaleur caniculaire qui règne ce jour-là, un été indien typiquement français, ils savent qu'ils doivent agir rapidement. Les TPTS demandent également l'intervention des plongeurs pour explorer la Seine, à la fois au niveau du site et en amont, afin de rechercher le reste du corps. Le pied n'est apparemment pas encore décomposé, il a certainement passé du temps dans l'eau. Les recherches nécessitent une exploration approfondie pour retrouver le corps complet.

Après les constatations d'usage, le pied est soigneusement prélevé pour des analyses complémentaires au laboratoire, sous la supervision d'un médecin légiste. Conscient que l'affaire pourrait se révéler complexe et dépasser le cadre des meurtres habituels, le procureur décide de transférer le reste du corps à l'Institut Médico-Légal de Paris. Il coordonnera avec la Police Judiciaire de Paris pour prendre en charge l'enquête. Avec une conscience claire de ses responsabilités et des limites de ses propres services, il agit sans ego, sachant quand faire appel à des ressources supplémentaires pour garantir la rigueur et l'efficacité de l'investigation.

*

C'est ainsi que l'« affaire du pied perdu » tombe sur le bureau du commissaire Lantin. Son équipe va avoir quelques surprises.

*L'horreur est une partie de la
nature humaine que nous
préférons ignorer.
H.P. Lovecraft*

07 octobre 2023

Attentat du 7 octobre 2023 : Réaction et Condamnation

Paris, le 8 octobre 2023 - C'est avec une profonde tristesse et une indignation totale que nous condamnons fermement l'attentat tragique survenu le 7 octobre 2023. Cet acte de violence insensée a coûté la vie à de nombreuses personnes innocentes et a laissé des centaines de familles dans le deuil.

Nous exprimons notre solidarité avec les victimes et leurs proches en cette période de douleur et de souffrance. Nos pensées et nos prières vont à ceux qui ont été touchés par cette tragédie.

Les autorités locales et nationales travaillent sans relâche pour apporter une réponse rapide et efficace à cette situation. Une enquête approfondie est en cours pour identifier et traduire en justice les responsables de cet acte odieux. Nous appelons la communauté internationale à se joindre à nous pour condamner cet acte de terrorisme et à soutenir les efforts visant à prévenir de telles atrocités à l'avenir.

Nous réaffirmons notre engagement à promouvoir la paix, la sécurité et la justice pour tous. Ensemble, nous devons rester unis face à la haine et à la violence, et œuvrer pour un monde où de tels actes ne se reproduisent plus.

*

Le 7 octobre 2023 restera à jamais gravé dans les mémoires comme une journée de

terreur et de désolation. Les rues autrefois animées de la ville étaient maintenant silencieuses, hantées par les échos des cris et des pleurs. Les bâtiments, autrefois symboles de vie et de progrès, n'étaient plus que des carcasses fumantes, témoins muets de la violence qui s'était abattue sans pitié. Les survivants, leurs visages marqués par la peur et la douleur, erraient sans but, cherchant désespérément des signes de leurs proches disparus. Ce jour-là, l'humanité avait touché le fond, mais dans les cendres de cette tragédie, une lueur d'espoir commençait à émerger, portée par ceux qui refusaient de laisser la haine triompher.

Dans les terres arides de Palestine, où les oliviers centenaires témoignent d'une histoire millénaire, deux peuples s'enfoncent inexorablement dans le malheur. Chaque tentative de paix semble se heurter à un mur invisible, érigé par des décennies de méfiance et de douleur. Les rires des enfants se mêlent aux échos des explosions, et les espoirs de réconciliation s'évanouissent comme des mirages sous le soleil brûlant. Dans ce paysage déchiré, les cœurs se durcissent et les âmes se perdent, laissant place à une tristesse infinie qui enveloppe chaque pierre, chaque rue, chaque regard.

49

*Certains jours, j'ai rêvé d'une
gomme à effacer l'immondice
humaine.
Louis Aragon*

16 octobre 2023

Lantin arrive à 7 h 30 à son bureau. Il expédie les e-mails du week-end. À 10 h 30 commence le briefing du lundi. Les affaires en cours sont exposées par ses six capitaines. En plein milieu de la réunion, le téléphone de la capitaine Dufour résonne.

« Répondez, Dufour » lui lance Lantin.

Après quelques échanges, elle annonce, « Les résultats de l'affaire du "pied perdu" sont arrivés ce matin. La conclusion est claire, "Il y a un pied de trop".

- Dufour, vous avez le sens du teasing, mais faites-nous quelque chose de plus clair. »
Lantin n'aime pas l'humour à contretemps.

« J'y viens. Pour ceux qui n'auraient pas suivi les épisodes suivants, je résume. Ce pied a été retrouvé il y a tout juste deux semaines. Il est bien humain, un pied droit. L'analyse médico-légale a révélé qu'il a passé quelques jours dans l'eau, 24 à 48 heures. Il a été coupé avec un objet peu tranchant, probablement l'hélice d'une péniche de la Seine. Le reste du corps n'a pas été retrouvé, il a dû être emporté par le courant ou une péniche. Le sujet est un homme de type caucasien, âgé de vingt à quarante ans. Aucune drogue n'a été retrouvée dans les tissus. Il est couvert de morsures de chien, ce qui explique qu'il a été retrouvé sur le quai qui domine le fleuve. Un chien a dû le sortir de l'eau et le remonter jusqu'au niveau de la route, ce qui ne représente que quelques mètres. Lorsque Sandra Turgis est passée, il a dû faire fuir l'animal qui a laissé sa proie. L'analyse ADN a été effectuée, et, les résultats sont tombés ce matin. La victime, car nous pensons qu'il est mort, est le frère jumeau d'un des bébés congelés, retrouvés à Tourcoing, ou dans sa banlieue. » La capitaine Dufour laisse un silence, qui ne dure pas longtemps. Un brouhaha envahit la salle de réunion. Le

commissaire Lantin intervient de sa voix de baryton, « SILENCE ! Quelle sont les hypothèses, Dufour ?

- L'analyse génétique est formelle, ce sont de vrais jumeaux. J'ai vérifié, la mère est Françoise Marchand, qui a été retrouvée morte en bas de son escalier.

- Avons-nous une idée de l'identité de la victime ?

- Non, aucune correspondance dans les disparitions signalées ces derniers jours.

- A-t-on fait une analyse en parentèle de l'ADN ?

- C'est en cours. Nous aurons les résultats, dans quelques jours. Mais, elle a déjà été faite pour le jumeau congelé, sans succès.

- Il faut ressayer. Je vais prendre contact avec le commissaire Martenot, mon ami de la PJ de Lille, en charge de l'affaire des bébés congelés. » Lantin a l'habitude des histoires sans humour. Quel est donc ce nouveau casse-tête ?

*

Lantin décroche son téléphone de la salle de réunion et compose le numéro de Martenot, espérant que le commissaire soit disponible malgré l'heure matinale. Il met le haut-parleur. La sonnerie résonne dans la pièce, interrompant le murmure agité des capitaines et des membres de l'équipe. « Georges, c'est Louis. Comment vas-tu ?

- Bien et toi ? Qu'est-ce qui t'amène ?

- Bien. Je t'appelle car on a du nouveau sur l'affaire du pied retrouvé, dans la Seine. »

Martenot, visiblement surpris, répond d'une voix rauque, « Ah, Louis, je suis content d'entendre de tes nouvelles. J'espère que ce n'est pas encore un autre pied. Quelles sont les nouvelles ?

- Nous avons confirmé que le pied appartient à un homme, possiblement le frère jumeau d'un des bébés congelés que vous avez retrouvés à Tourcoing. Les analyses génétiques l'ont prouvé. »

Un silence lourd de réflexion se fait entendre de l'autre côté du fil. Martenot brise le silence, « C'est une révélation majeure. Nous devons réagir vite. Quelles sont les prochaines étapes de votre côté ?

- Nous attendons les résultats d'une analyse ADN en parentèle, mais je crois que vous l'avez déjà faite de ton côté.

- Oui, l'analyse a été faite, sans succès. Et, de ton côté, qui est le propriétaire de ce pied ?

- On ne sait pas, on n'a pas retrouvé le corps. Mais, je me dis que si notre pied est le jumeau de votre bébé, ça signifie que la mère, Françoise Marchand, a accouché quelque part autour de chez elle, dans le nord ou en Belgique. Probablement, un accouchement sous X. Il faudrait peut-être investiguer cette piste.

- C'est une bonne piste, mais quelle est la fourchette ?

- Le pied a entre vingt et trente ans, donc entre 1994 et 2004.

- Il doit y avoir des centaines de naissances.

- Oui, je sais, malheureusement, je ne vois pas d'autres solutions. Mais, la mère a forcément accouché chez elle, sinon, les deux bébés auraient été sauvés.

- Un bon point. Donc probablement, une femme qui se présente aux urgences ou le SAMU qui intervient, pour le second bébé.

- Avait-elle une voiture à l'époque ?

- Françoise Marchand n'a jamais eu de voiture, elle ne savait pas conduire.

- Donc, la solution du SAMU est la plus probable.

- Oui, on va y arriver. Je demande une commission rogatoire au juge immédiatement. »

La conversation se termine et Lantin raccroche, un sentiment d'urgence se profilant dans ses pensées. Il se tourne vers Dufour et les autres membres de l'équipe, « Nous allons redoubler d'efforts. Dufour, contactez immédiatement la PJ de Lille pour échanger toutes les informations pertinentes. Nous devons être prêts à agir dès que nous aurons les résultats de la recherche des Lillois. Chacun de vous a une tâche spécifique. Nous devons résoudre cette affaire avant que d'autres vies ne soient mises en danger. »

Les membres de l'équipe se dispersent, la réunion se transformant en une série de consultations et de préparations frénétiques. Lantin se retrouve seul un instant, absorbé

Un pied de trop

dans ses pensées, conscient que cette affaire complexe pourrait révéler des aspects bien plus sombres et sinistres du dossier que ce qu'ils avaient imaginé jusqu'à présent.

L'enquête sur les bébés congelés est ainsi relancée, par un pied de trop. La capitaine Dufour, sans le faire exprès, avait donné un nom à l'affaire.

50

*Les chats semblent suivre le
principe que tout ce qui existe
leur appartient.
A.A. Milne*

17 octobre 2023

Tosca : Miaou, Hervé. Pourquoi es-tu rentré si tard aujourd'hui ?

Hervé : Oh, Tosca, j'ai eu une longue journée au travail. Comment s'est passée la tienne ?

Tosca : Pas mal, j'ai passé la journée à surveiller les oiseaux depuis la fenêtre. Mais, j'ai remarqué que ma gamelle était vide depuis midi (*soupir de chat*).

Hervé : Oh non, je suis désolé, Tosca. Je vais te donner à manger tout de suite. Que dirais-tu de ton pâté préféré ?

Tosca : Miaou ! Oui, s'il te plaît. Et après, on pourrait jouer avec ce nouveau joujou que tu m'as acheté ?

Hervé : Bien sûr, Tosca. Après le dîner, on jouera autant que tu veux.

Tosca : Merci, Hervé. Tu es le meilleur hôte qu'une chatte puisse avoir !

Hervé : Et toi, tu es la meilleure chatte qu'un hôte puisse avoir. Allez, à table !

Tosca : J'espère que tu aimes mon chez-moi.

Hervé : On y est très bien accueilli.

Tosca : Dis-moi, tu me sembles bien triste en ce moment.

Hervé : Oui, j'ai perdu une grande amie.

Tosca : Une amie comme moi ?

Hervé : Non, une femme. J'étais amoureux et je ne le savais pas.

Un pied de trop

Tosca : Ah, vous les hommes, vous avez besoin d'être en couple pour vous sentir entiers. Nous les chats, on se fréquente assez peu, on accepte juste un humain dans notre entourage.

Hervé : J'aimerais être un chat.

Tosca : Chez les chats, ce sont les mâles qui tuent les petits, pas nous les chattes.

Hervé : Nous sommes complexes.

Tosca : Je sais, mais peux-tu l'expliquer ?

Hervé : Elle était très malheureuse, je suis sûr que j'aurais pu la rendre heureuse.

Tosca : Maintenant, elle n'est plus là. Alors comporte-toi en homme.

Hervé : C'est-à-dire ?

Tosca : Trouve-toi une petite femme, bien gentille, qui me fera des caresses.

Hervé : Mais, je suis trop triste. Et puis, j'ai fait quelques rencontres.

Tosca : Non, juste des coups d'un soir. Alors, il faut casser cette spirale. Tu es encore pas mal pour un homme de ton âge.

Hervé : Merci du compliment, je vais y réfléchir.

Tosca : Ne réfléchis pas, agis.

Hervé : Bien, cheffe.

51

*Il n'y a pas de plus grande
douleur que de perdre un
enfant.
Jean Anouilh*

05 mai 1996

Loulou est seule dans son petit studio de Lille, comme souvent quand elle ne travaille pas. Elle a déménagé, il y a trois mois. Le silence est seulement rompu par le bourdonnement du réfrigérateur. Depuis quelques jours, une douleur sourde s'est installée dans son bas-ventre, mais elle l'ignore, comme elle ignore tout le reste. Elle a pris l'habitude de mettre de côté ce qu'elle ne comprend pas, ce qui ne colle pas à son quotidien bien rangé. Mais ce matin, la douleur est différente, plus intense, plus urgente.

Elle se lève péniblement, les mains serrées contre son ventre, et se traîne jusqu'à la salle de bains. Une sensation étrange, comme si quelque chose de lourd pesait à l'intérieur d'elle. Soudain, une vague de liquide chaud coule entre ses jambes, inondant le sol. Loulou se fige, le regard rivé sur la flaque grandissante. Elle ne comprend pas. Qu'est-ce qui se passe ? Elle se laisse glisser au sol, les jambes flageolantes. C'est la première fois que ça lui arrive. Elle pense qu'elle a un fibrome, qu'il faut expulser.

Une autre contraction la plie en deux, et elle pousse un cri étouffé. Elle sent quelque chose bouger en elle, descendre lentement, douloureusement. Son esprit se brouille. Elle ne peut pas être enceinte, c'est impossible. Pourtant, la douleur est bien réelle, et elle ne peut l'ignorer plus longtemps. Loulou pousse instinctivement, sans vraiment comprendre ce qu'elle fait. C'est là, devant elle, un premier corps minuscule, rouge et glissant, qui s'extirpe d'elle. Puis, avant même qu'elle ait le temps de reprendre son souffle, un second. Deux petits êtres, deux garçons, qui gisent maintenant à ses pieds, silencieux et inertes.

Elle les regarde, pétrifiée. Ils sont là, réels, tangibles, mais son esprit refuse toujours de faire le lien. Ce n'est pas possible, ça ne peut pas être vrai. Elle n'a jamais été enceinte, elle

ne se souvient pas d'avoir porté ces enfants. Pourtant, ils sont là, leurs minuscules poings serrés, leurs visages immobiles. Ils n'ont pas crié, pas pleuré. Ils sont comme des poupées de cire, figées dans une tranquillité qui lui glace le sang.

Loulou attrape un sac plastique dans un geste mécanique, sans vraiment y penser. Elle enveloppe les deux petits corps avec soin, les mains tremblantes, évitant de les regarder. L'un des nouveau-nés se met à crier. Loulou ouvre le sac plastique et en sort le petit corps hurlant. C'est un bébé, qui vit entre ses mains. Elle le pose sur le lit. Elle referme le sac rapidement sur le second corps, presque fébrilement, puis se dirige vers le congélateur. Elle pousse quelques paquets de surgelés pour leur faire de la place. Elle glisse le petit corps, tout au fond, là où personne ne regarde jamais. Elle referme la porte d'un coup sec, comme pour fermer à clé une porte qu'elle n'osera plus jamais ouvrir.

Elle n'a pas de lait à lui donner. Ses seins sont restés les mêmes, fermes mais vides.

Assise de nouveau sur le canapé, elle se recroqueville, ses bras serrés autour de ses genoux. Le silence, lourd et oppressant, envahit chaque recoin de son esprit, étouffant toute tentative de rationalisation. Elle essaie désespérément de se persuader que tout est normal, que rien de tout cela n'a réellement eu lieu. Mais au plus profond d'elle, une vérité impitoyable s'impose : quelque chose s'est irrémédiablement brisé, et elle doute désormais de pouvoir jamais recoller les morceaux.

Soudain, un faible cri s'élève, déchirant ce silence oppressant. Le bébé, encore vivant, cherche désespérément à s'accrocher à la vie. Paniquée, elle se jette sur son téléphone, ses mains tremblantes peinant à composer le numéro d'urgence. Chaque seconde semble durer une éternité, mais contre son cœur, elle sent la chaleur du petit corps reprendre peu à peu. Elle sait qu'elle ne peut pas garder cet enfant ; une décision s'impose, douloureuse mais nécessaire. Lorsqu'ils arriveront, elle remettra le bébé aux secouristes, pour un accouchement sous X, lui offrant une chance de vivre loin de ce chaos.

Le SAMU la conduit, ainsi que le bébé à l'hôpital le plus proche. Elle y reste deux jours, puis Loulou retourne au travail. Elle a déjà oublié qu'elle a eu un enfant, elle a déjà perdu les quelques kilos en trop. Elle retrouve son corps fin comme une lame, qui plait tant aux hommes.

Elle a déjà oublié les choses qui sont sorties de son corps. Elle sait qu'elle ne peut pas

Un pied de trop

avoir d'enfants, c'est sa malédiction. Son outil de travail ne peut servir qu'au plaisir des hommes, elle ne sera jamais mère, jamais aimante. Son lait ne montera jamais, son ventre restera plat.

Elle est maîtresse de son corps.

Être né quelque part, c'est
toujours un hasard.

Maxime Le Forestier

05 mai 1996

Je m'appelle X. J'ai trois heures. Je suis dans une bulle de chaleur, des femmes en blanc, viennent me voir régulièrement. Je suis connecté à une machine qui dessine des formes blizzards sur un petit écran. Je crie de temps en temps pour appeler ma maman, mais elle ne vient pas.

Je suis enveloppé dans des draps doux, mon petit corps est couvert de capteurs. Le plafond est blanc et immobile, et la lumière, bien que tamisée, est trop vive pour mes yeux encore fragiles. Il y a des bips réguliers qui se font entendre, comme des battements de cœur étranges, mais je ne sais pas à quoi ils servent. Parfois, je ressens une légère piquûre ou une pression sur ma peau. Les femmes en blanc parlent entre elles dans un langage que je ne comprends pas, mais leur voix est apaisante. Elles me touchent doucement, ajustent les fils et les câbles, et je les regarde avec une curiosité innée, cherchant des visages familiers. J'ai une sensation étrange, un mélange de sécurité et d'incertitude. Chaque fois que je fais un petit bruit, leurs gestes deviennent plus rapides, plus précis, comme si elles comprenaient quelque chose que je ne saisis pas encore.

Ces femmes me nourrissent à intervalle régulier. Un bon biberon de lait, riche en fortifiant pour mon maigre corps. Je ne pèse que 1,8 kilos. Il paraît que ce n'est pas assez, je dois manger plus que les autres. Oui, les autres, car je ne suis pas seul dans cette chambre.

Autour de moi, il y a d'autres petites bulles comme la mienne, remplies de bébés qui, comme moi, luttent pour grandir. Je les entends parfois pleurer, de petits cris faibles et désespérés, semblables aux miens. Parfois, l'un d'entre eux se met à respirer difficilement, et alors, tout devient frénétique autour de lui. Les femmes en blanc s'approchent rapidement, s'affairent avec précision, et je sens l'agitation traverser la pièce. Mais ensuite,

tout revient à la normale, ou du moins à ce que je considère comme normal. Ce ballet incessant, ces allées et venues, ces gestes répétés sans cesse. Je n'ai jamais vu les visages des autres bébés, seulement les reflets flous à travers les parois de leurs bulles. Pourtant, je sens leur présence, je ressens leur fragilité et leur force, comme une connexion invisible qui nous lie tous. Nous sommes tous là, ensemble, chacun dans sa petite bulle, mais étrangement unis par cette expérience partagée. Nous sommes une petite armée de combattants silencieux, essayant de prendre du poids, de respirer mieux, de survivre dans cet univers étrange et aseptisé.

Chaque fois qu'on me donne mon biberon, je bois avec toute l'énergie que je peux rassembler, car je sais que c'est important. Les voix douces des femmes en blanc m'encouragent, même si je ne comprends pas leurs mots. « Allez, mon petit, encore un peu... Il faut que tu grossisses, que tu deviennes plus fort. » Je m'efforce de répondre à leurs attentes, même si c'est difficile. Mon corps est petit et fragile, mais quelque part en moi, il y a une force qui me pousse à continuer.

Je suis petit, je suis faible, mais je ne suis pas seul. Et cela, même dans cet endroit où tout est inconnu, m'apporte un certain réconfort. Je me bats pour prendre du poids, pour respirer mieux, pour m'accrocher à cette vie qui, bien que nouvelle et déroutante, est la mienne.

Je suis un petit garçon, qui se sent une moitié.

*Il y a toujours un coin de ciel
bleu pour celui qui sait voir
derrière la pluie.
Marcel Pagnol*

18 octobre 2023

La situation en Israël et à Gaza reste au cœur de l'actualité, marquée par des développements tragiques et des appels internationaux en faveur d'un cessez-le-feu. Cette guerre semble encore loin d'être terminée.

Élisabeth Borne a activé le premier recours au 49.3 pour le budget 2024 à l'Assemblée nationale. Le décompte des jours de la Première ministre a désormais commencé.

Tesla a révélé des résultats décevants pour le troisième trimestre, tandis que Netflix a surpassé les prévisions avec une hausse notable de ses abonnés. Le secteur du divertissement semble ainsi dominer celui de la technologie.

La pluie se met à tomber sur Paris, drapant la ville d'un voile sombre, comme sur une grande partie de la France. Elle semble décidée à s'attarder, implacable et persistante. Tout comme le crime, qui ne connaît jamais de trêve.

*

Les enquêteurs de la PJ sont condamnés à vivre sous des cieux toujours gris, oscillant entre ombre et clair-obscur. Même la résolution d'un crime, loin d'apporter un véritable répit, un peu de bleu au travers des nuages, laisse souvent derrière elle une traînée de tristesse et de désillusion, et même d'amertume.

54

Mieux que l'amour, l'argent, la gloire, donnez-moi la vérité.

Henry David Thoreau

20 octobre 2023

Une réunion intergroupe est organisée en visioconférence, avec les équipes des commissaires Lantin et Martenot. Après un tour de table pour se présenter, les équipes exposent leurs premières investigations et les résultats obtenus. Puis Lantin demande, « Georges, as-tu des nouvelles du côté du SAMU ?

- Oui, nous avons retrouvé cinq cas qui pourraient correspondre aux critères que nous avons fixés.

- Ce n'est pas trop. Nous avons obtenu une commission rogatoire pour interroger l'ASE¹⁴. Nous pourrions ainsi retrouver les parents adoptifs, s'il y en a eu. Nous aurons, en tout cas, les noms donnés soit par les nouveaux parents, soit par l'officier de l'état civil.

- Qu'en penses-tu avoir la réponse ?

- Peut-être dans une semaine.

- C'est notre seule piste pour le moment. Le corps n'a toujours pas été retrouvé.

Lantin soupira. Une semaine, c'était long dans une enquête où chaque heure comptait. « Très bien » dit-il, essayant de cacher sa frustration. « Nous avançons à l'aveuglette. Il faut mettre la pression sur tous les fronts. Continuez à creuser, vérifiez chaque détail, chaque incohérence. Nous n'avons pas le droit à l'erreur. »

Un silence pesant suivit les paroles de Lantin. Chaque membre de l'équipe savait que l'enquête était à un point crucial. Le moindre faux pas pourrait faire échouer leurs efforts.

¹⁴ Aide Sociale à l'Enfance

Mais pour l'instant, ils n'avaient pas d'autre choix que de se raccrocher à cette piste ténue, en espérant que les réponses viendraient à temps.

Lantin reprend, « Merci à toutes et tous, j'apprécie votre implication. N'oubliez pas de rester dans les clous de la procédure, je veux un dossier béton. Georges, je peux te parler en tête-à-tête.

- Oui, bien sûr. »

De chaque côté, les équipes quittent les salles de réunion.

« Je t'écoute Louis.

- Que penses-tu de l'affaire ?

- Pour les bébés congelés, c'est notre première piste depuis longtemps. Nous avons fermé toutes les pistes.

- Comment expliques-tu qu'un jumeau a survécu ? Tu es meilleur psychologue que moi.

- La psychologie des femmes en déni de grossesse est très complexe. Nous avons travaillé avec une psychologue de l'Université de Lille, qui a fait son doctorat sur ce sujet. Je vais t'envoyer sa thèse.

- Tu peux m'en dire deux mots ? » Lantin ne veut pas se taper une thèse s'il peut avoir un bon résumé.

« Écoute, c'est difficile à comprendre, mais le déni de grossesse, c'est comme si le corps de la femme cachait la vérité à son propre esprit » dit Martenot en soupirant, le regard sombre. « Elles continuent leur vie comme si de rien n'était, sans la moindre idée qu'un enfant grandit en elles. C'est une sorte de mécanisme de défense, tu vois ? Le corps change, mais l'esprit refuse de l'accepter. Et puis, d'un coup, la réalité s'impose, souvent trop tard, parfois dans la douleur ou la panique. On parle de femmes qui accouchent sans savoir qu'elles étaient enceintes, qui ne reconnaissent pas cet enfant comme le leur, qui se retrouvent démunies, comme si leur monde venait de basculer en une seconde.

- Et pourquoi un infanticide et une vie sauvée ?

- C'est un sujet délicat, et souvent, il n'y a pas de réponse simple » commença-t-il, la

voix teintée d'une gravité pesante. « L'infanticide, c'est un acte que l'on a du mal à concevoir, un geste qui dépasse l'entendement. Mais il y a des moments où l'esprit humain est poussé au-delà de ses limites, où la réalité devient trop dure à affronter. C'est souvent le résultat d'une détresse immense, un tourment qui consume tout. Parfois, c'est le produit d'une maladie mentale non traitée, d'une dépression qui ronge silencieusement. D'autres fois, c'est l'isolement, la peur insurmontable, la pression d'une vie qui s'effondre. Ce n'est jamais une excuse, mais c'est une explication. C'est le point de rupture, où tout devient noir, où l'amour se mêle à la souffrance, et où, dans un moment de désespoir absolu, l'impensable se produit.

- Mais pourquoi en sauver un ?

- Je ne peux pas te répondre, on n'a pas interrogé la psychologue sur ce sujet. Tu veux que je lui demande ?

- Oui, ça pourrait nous dire quelque chose. Et a-t-on des informations sur la vie de Françoise Marchand ?

- Elle a été élevée par ses grands-parents. Elle était violente à l'école, et a été d'établissement en établissement scolaire. Elle a arrêté l'école à seize ans tout juste. Puis, elle disparaît des radars. On la retrouve plus tard en Belgique, une prostituée qui cotisait à la sécu belge. Dix ans à travailler dans des bars à hôtesse. Puis, il y a une dizaine d'ans, elle s'installe à Neuville-en-Torain, en banlieue de Tourcoing, un trou tranquille. Un trou de misère, de méfiance, de médisance. Le passe-temps préféré est l'espionnage derrière les rideaux, mais où on ne dit rien.

- C'est du Zola !

- Je continue. Donc, elle va se mettre au vert et devient femme de ménage. Elle est parfaitement en règle. Elle n'a pas Internet, juste la TNT pour la télé, qui a bien vingt ans, et un mobile presque vide. Pas de lecture, quelques CD des années 1980-1990.

- Une vie bien triste.

- Mais courante dans ce milieu. Des gens de banlieue, avec un métier de faible compétence, pour qui la vie, c'est le travail et les jeux à la télé.

- Oui, bien triste. » Lantin semble atterré.

« Tourcoing, comme beaucoup de villes du nord, vivait du textile, d'autres c'était le charbon ; mains blanches et gueules noires. Avec son déclin, dès les années 1970, le chômage de masse et le RMI puis le RSA se sont installés.

- Et de quoi vit la région aujourd'hui ?

- Il y a eu un renouveau vers des technologies plus avancées, comme les fameuses TIC ou Technologies de l'information et de la communication et aussi les services. Bien sûr, ces domaines nécessitent des qualifications, que les ouvrières du textile n'avaient pas. Beaucoup de village se sont dépeuplés ou sont devenus des lieux de grande pauvreté. Oui, c'est du Zola moderne.

- Ouh, tu me fous le bourdon.

- La région se redynamise avec de nouvelles activités. Je crois que la nouvelle génération a des raisons d'espérer.

- Je vous le souhaite. » Conclut Lantin un peu déprimé par autant de malheur.

Ils échangent encore quelques banalités, puis Louis accepte une invitation chez Georges, pour le mois prochain. Il lui fera le tour de la région, qui a quelques promesses.

Justice et injustice n'ont de valeur que dans un cadre concret, victoire ou défaite, actions commises ou subies.

Roberto Saviano

21 octobre 2023

Je suis un pied. Oui, vous avez bien lu, un pied. Pas n'importe quel pied, mais un pied qui a connu des jours et des nuits bien plus mouvementés que vous ne pouvez l'imaginer. Imaginez ma surprise quand j'ai découvert que j'avais été arraché de mon corps et tranché avec une précision approximative, probablement par une hélice de péniche sur la Seine. On ne m'a pas demandé mon avis sur cette découpe, ni si j'étais prêt à devenir une pièce de collection macabre. Non, il fallait que je subisse ce sort sans crier gare !

Je ne sais pas qui je suis, mais je peux vous dire que ma tête doit être en piteux état si elle a passé plusieurs jours dans l'eau. Vous imaginez ? Tout ce temps à barboter dans la Seine, entouré par des canards curieux et des déchets flottants. Elle a probablement perdu ses neurones à force de subir ce traitement aquatique. En attendant, ici, sur ce quai, je suis un peu le pied de l'histoire, une foot-note¹⁵ perdue dans une page de roman de gare.

Alors, si vous cherchez des indices sur mon identité, je suis désolé, il faut demander à ma tête. Peut-être qu'elle pourra vous donner des informations si elle a eu le temps de faire connaissance avec ses compagnons aquatiques. Pour l'instant, je suis simplement là, le pied d'un mystère que même Hercule Poirot aurait du mal à résoudre. Si quelqu'un a un plan pour retrouver le reste de moi-même, je suis tout ouïe... à condition que vous ne me demandiez pas de marcher jusqu'à la réponse !

¹⁵ « note de bas de page », jeu de mot sur « foot » pied

Je ne ferai pas le premier pas, je me suis déjà démené pour sortir de l'eau. À vous, maintenant, de faire les investigations. Je crois que vous avez quelques pistes intéressantes. Suivez-les pas-à-pas. Dommage qu'il n'y ait pas d'empreintes plantaires, et que ma mâchoire, avec ses plombages, ne soit pas dans le pied. Vous devrez trouver le reste de mon corps, je ne voudrais pas être seul dans un cercueil.

Les enquêteurs ont certainement du pain sur la planche, et je leur souhaite bon courage. Je me demande ce qu'ils penseront en découvrant le reste de mon corps. Peut-être seront-ils surpris de voir combien il peut être difficile de rassembler les morceaux d'un puzzle en état de décomposition. Un vrai casse-tête pour un pied, à moins que je ne sois en train de rêver, flottant dans une sorte de purgatoire où chaque membre égaré se remémore le bon vieux temps. Bon, je suppose que l'humour est la seule chose qui reste pour alléger cette situation. Allez, chers enquêteurs, bon courage pour retrouver mon anatomie. En attendant, je vais essayer de rester optimiste et de ne pas laisser la situation me déprimer. Qui sait, peut-être que quelqu'un d'autre aura besoin de mes pieds dans un autre contexte.

On me dit que vous avez retrouvé mon frère. Je savais bien qu'il me manquait quelque chose, je veux dire, en dehors de mon corps. Quand je suis né, j'ai été mis en couveuse, et mes voisins n'étaient pas mon frère. Avais-je rêvé ? J'avais passé presque huit mois avec lui, dans un bain chaud et visqueux. Nous nous étions nourris comme on pouvait, serrés l'un contre l'autre, partageant tout. Cette connexion, je la sens encore, comme une présence invisible, une partie de moi qui n'a jamais vraiment disparu, même après que le monde extérieur nous a séparés. Comment s'appelle mon frère ? Pas John Doe¹⁶, j'espère. Lui aussi mérite un nom, une identité. Quelque chose de plus qu'un simple numéro de dossier ou une mention anonyme. Peut-être qu'il a déjà vécu une vie entière, quelque part, loin de moi. Peut-être qu'il se souvient de moi, ou peut-être qu'il a grandi sans jamais savoir que j'existais.

Et puis, ma mère, qui est-elle ? Je me souviens d'une maman et d'un papa, toutefois, je me souviens aussi que tout mon corps les rejetait. Pourquoi cette distance, ce froid qui me parcourait quand ils étaient près de moi ? Je n'ai jamais compris pourquoi ce lien, qui devrait

¹⁶ Nom donné aux États-Unis pour des corps d'inconnus ou des témoins anonymes

être instinctif, était si fragile, si étranger.

J'ai hâte de retrouver mon pied gauche, qui m'a toujours accompagné. J'ai hâte, aussi, d'en savoir plus. J'ai besoin de comprendre d'où je viens, pourquoi je suis ici, incomplet, avec ce vide que même le souvenir de mon frère ne peut remplir. Peut-être qu'en découvrant son nom, son histoire, je pourrai enfin recoller les morceaux manquants de la mienne.

56

*La guerre est la continuation de
la politique par d'autres
moyens.*

Carl von Clausewitz

27 octobre 2023

Ce jour, à l'aube, les sirènes d'alerte retentirent dans toute la bande de Gaza, annonçant le début d'une nouvelle ère de terreur. Les tanks israéliens franchirent la frontière, soulevant des nuages de poussière et de désespoir. Les habitants, pris au piège entre les murs de leurs maisons et les cieux menaçants, regardaient avec horreur l'avancée inexorable des forces armées. Les rues, autrefois animées par les rires des enfants, se transformèrent en champs de bataille, où chaque coin de rue pouvait devenir le théâtre d'un affrontement mortel. Les premiers éclats d'obus résonnèrent comme un glas funèbre, marquant le début d'une guerre dont personne ne pouvait prévoir l'issue.

Dans les sombres recoins de Gaza, des otages israéliens vivent des jours interminables, prisonniers d'un conflit qui les dépasse. Chaque minute est une épreuve, chaque bruit une menace. Les visages de leurs proches, gravés dans leur mémoire, sont leur seul réconfort dans cette obscurité oppressante. Les murs de leur captivité résonnent des échos lointains des combats, rappelant sans cesse la fragilité de leur existence. Pourtant, au milieu de cette détresse, une lueur d'espoir persiste, alimentée par la résilience de l'esprit humain et l'espoir d'une libération prochaine.

Le Premier ministre israélien, Benyamin Netanyahu, joue une partition complexe. Il a fixé des objectifs de guerre intenable « éradiquer le Hamas », qui ne peut conduire qu'à un conflit total. Les seules victimes sont d'un côté, le peuple gazaoui, prisonnier d'une organisation terroriste, qui les considère comme des boucliers humains ; et d'un autre côté, les Israéliens, qui sont prisonniers de leurs gouvernants, ne cherchant qu'à sauver leur position, les protégeant de poursuites en justice. C'est un double malheur, qui se creuse de

plus en plus et qui éloigne d'une solution acceptable par toutes les parties.

La réconciliation franco-allemande après la Seconde Guerre mondiale est un exemple remarquable de coopération et de paix entre deux nations autrefois ennemies. Après des décennies de conflits, les dirigeants français et allemands ont entrepris un processus de rapprochement, symbolisé par des gestes forts tels que la poignée de main entre le chancelier allemand Konrad Adenauer et le président français Charles de Gaulle. Cette réconciliation a non seulement permis de tourner la page sur un passé douloureux, mais elle a également jeté les bases de l'Union européenne, promouvant ainsi la paix et la stabilité en Europe.

Sur de profonds malheurs peut renaître le meilleur, mais cela implique de grands hommes au bon moment.

*Ce n'est pas ce que vous
regardez qui compte, c'est ce
que vous voyez.
Henry David Thoreau*

30 octobre 2023

Nouvelle réunion en visioconférence, avec les équipes de Lantin et Martenot. Ce dernier ouvre la discussion. « Nous avons retrouvé les cinq identités des bébés nés sous X. Les services sociaux ont bien collaboré avec nous, dès qu'ils ont su qu'il y avait un lien avec les bébés congelés. Je vous ai envoyé la liste de ces enfants nés entre 1994 et 2004. Avec leur NIR¹⁷, nous avons réussi à les localiser. Il y en a un qui est mort, il y a quatre ans ; il y en a un à Paris, et deux en banlieue parisienne ; et enfin, un est resté dans la région lilloise.

- Tu ne vois pas d'objection à ce que nous nous occupions des Parisiens » intervient Lantin.

« Non, pas du tout, c'était mon idée aussi. C'est pourquoi, j'ai déjà demandé à mon équipe de voir celui qui vit actuellement à Roubaix. Il est bien en vie, mais nous avons tout de même fait un prélèvement ADN. On ne fermera la porte qu'ensuite.

- Dufour, vous vous occupez des trois Parisiens, nous avons toutes les informations dans l'e-mail du commissaire Martenot.

- Pas de problème. Je m'y mets tout de suite après la réunion. »

Les participants acquiescent et se préparent à plonger dans les détails de leurs prochaines démarches. La visioconférence se termine sur une note de concentration et d'efficacité, chacun retournant à ses tâches avec un objectif clair, « démêler les fils complexes de cette enquête pour atteindre la vérité, quel qu'en soit le prix ».

¹⁷ Numéro d'Inscription au Répertoire, ou numéro de Sécurité sociale

*

Ce soir, Louis Lantin dîne avec Camille, sa voisine de palier. Elle est tout excitée par la nouvelle enquête, « un pied de trop ». Cette formule restera dans les annales de la police. Camille a préparé un dîner à sa façon, un poulet basquais, avec des petits légumes frais. Elle a trainé son caddy jusqu'à la supérette pour faire les courses. Elle est très contente de recevoir Louis. Elle a de moins en moins de visites. Ses anciennes connaissances sont soit décédées, soit parties en maison de retraite ou en EHPAD. Elles sont toutes trop loin pour elle. Désormais, elle ne prend presque plus le métro, alors prendre le train jusqu'en Bretagne, impossible.

Elle a, elle aussi, lié une certaine amitié avec Nadia, mais la différence d'âge est trop grande. Nadia lui rend quelques services à l'occasion. C'est elle qui aiguillonne Camille pour se mettre à jour en informatique, et avec succès. Camille navigue sur le Net, pour trouver des informations sur l'affaire « du pied de trop », quand Louis sonne à la porte. Comme toujours, il apporte une bonne bouteille. Il demande à l'avance le menu, et achète un vin qui s'accommode bien. Il y a un bon caviste à quelques rues de chez lui. Ce soir, ce sera un Côte du Rhône, un Côte-Rôtie Domaines Paul Jaboulet Aîné 2020. Il aime mettre le prix pour ces moments avec Camille qui casse, pour lui aussi, une certaine solitude.

À peine arrivé, Camille commence à trépigner, « Alors, l'affaire du pied ?

- Tu es une petite curieuse.
- Tu m'aimes comme ça.
- Oui, je préfère la curieuse à la locomotive. » Lantin commence déjà à la titiller.

« Que veux-tu dire ?

- Je me comprends.
- Avec toi, toujours des mystères.
- Tout doux, on se calme, je vais te raconter si tu me laisses la parole.
- Ça y est, c'est de ma faute. » Camille commence à s'échauffer. Louis entame donc son rapport, avant que la locomotive ne surchauffe. « On a bien avancé aujourd'hui. Mais tu ne pourras rien raconter.

- Une tombe.
- Je connais un très bon légiste qui fait parler les tombes.
- Bon, tu la balances ton histoire ? Ça fait une demi-heure que tu dis que tu commences.
- OK, j'espère que la chape de plomb va tenir le coup. Bon, je me lance. On a identifié, je ne peux pas te dire comment, cinq noms possibles pour le propriétaire du pied. Il y a trois Parisiens dans le lot. Mon équipe est en train de chercher ces hommes.
- Trois ce n'est pas beaucoup. Vous allez vite trouver.
- Oui, surtout que j'ai confié l'affaire à Dufour. » Camille sait que son ami Louis a un petit faible, tout professionnel pour sa capitaine.
- « Tu l'aimes bien cette petite.
- C'est mon côté féministe. Ça devrait te plaire.
- Oui, beaucoup. Je suis sûre qu'elle fera une grande carrière.
- Je la pousse pour qu'elle passe le concours de commissaire, mais son mari semble retissant. Tu te rappelles qu'elle est mariée maintenant ?
- Oui, je ne suis pas sénile, tu m'as même raconté par le menu la cérémonie et le repas.
- Oui, un peu guindé. Les deux familles ne se ressemblent pas. La famille de Jules est très bourgeoise, mais pas bobo, la vraie bourgeoisie. Alors, leur fils qui épouse une flic black, je pense que la pilule n'est toujours pas passée. Il faudra qu'elle devienne au moins préfète pour qu'elle soit acceptée, mais toujours avec un pied dehors.
- Oui, revenons à cette histoire de pied.
- Tu ne perds pas le nord.
- Tu cherches toujours à m'embrouiller. »

Lantin s'exécute et raconte ce qu'il peut dire sans trop de détails. Il sait que Camille ne dira rien, toutefois, il ne veut pas l'impliquer plus que nécessaire. Il va déjà bien au-delà du secret professionnel. Il n'a pas raconté le lien avec l'affaire des bébés congelés.

Un pied de trop

La soirée est pleine de rires et de cris, ainsi que de chansons. Louis chante Barbara ; « Drouot », l'histoire d'une vie en quelques phrases, il a toujours la chair de poule en l'entendant ; il l'a vu sur scène durant sa dernière tournée, la voix n'était plus là, mais le charme a fonctionné. Camille chante Brel ; « Ne me quitte pas », la plus belle chanson d'amour au monde ; elle en a plus de deux cents versions, trouvées sur sa plateforme de musique et sur YouTube ; après Brel, c'est la version de Nina Simone qui la fait vibrer le plus, elle l'a d'ailleurs vue à l'Olympia en 1980, mémorable. Leurs deux amours. À minuit passé, ils se quittent. Louis a une longue journée demain. Heureusement, il ne dort pas beaucoup.

*Les années font vieillir la peau,
mais renouvellent le cœur.*

Gérard de Nerval

30 octobre 2023

*Dans les rues désertées, elle avance à pas lents
La dame vieillissante, aux cheveux d'argent pur
Son corps ploie sous le poids des années et du temps
Mais c'est son cœur brisé qui porte le plus dur*

*Chaque pas est douleur, chaque souffle une épreuve
Sur sa canne tremblante ses pas sont hésitants
Le monde autour d'elle, un spectre qui s'émeut
D'une vie qui décline, aux reflets de ses ans*

*Les visages qui passent, lointains et étrangers
Nul regard ne s'attarde sur son être souffrant
La solitude pèse plus que ses membres âgés
C'est un fardeau cruel, silencieux et constant*

*Les souvenirs flottent, fantômes du passé
Les rires et amours sont loin et disparus
Elle revoit les beaux jours où elle aimait danser
Sous le ciel étoilé, un autre temps vécu*

*Le banc gris sur la place, son refuge et le calme
Elle s'y repose enfin, épuisée de marcher
Les larmes dans ses yeux s'écourent comme palmes
Un flot de tristesse qu'elle ne peut tarir*

*Son esprit s'évade dans des rêves d'antan
Les enfants, la maison, les moments partagés
Mais la réalité revient à chaque instant
La laissant face à elle, seule et déracinée*

Un pied de trop

*Elle sent chaque fibre son être la trahir
Ses mains tremblent un peu et sa voix se fait rare
La vie semble une farce, un cruel démentir
D'un bonheur envolé, d'un éternel départ*

*Les nuits sont bien trop longues, le silence plus lourd
Quand les ombres s'étirent dans cette obscurité
Elle cherche une étoile pour chasser le retour
De ses pensées jais noires, de sa grande anxiété*

*Les matins apportent un fragile espoir
Mais l'angoisse persiste dans la peur de l'oubli
Elle se demande si quelqu'un peut croire
À la douleur cachée sous son sourire aigri*

*Si son regard se perd dans le vide, sans flamme
Elle voudrait crier, mais aucun son ne sort
La ville est une mer, et elle une pauvre rame
Naufragée du destin, sans port ni réconfort*

*Pourtant, tout au fond d'elle, une flamme persiste
Le désir d'un peu vivre, de lutter, de sourire
Se lève chaque jour, malgré une âme triste
Car chaque jour gagné est un pas vers le pire*

*Ainsi marche la dame, courage en étendard
Dans les rues de la ville, malgré son corps flétri
Elle avance, tête haute, avec un fardeau lourd
Car dans son cœur réside une invincible envie*

*Le travail bien fait demande du
temps, du soin et du
dévouement.
Confucius*

02 novembre 2023

La troisième réunion en visioconférence commence dans une atmosphère presque familière. Les deux équipes ont maintenant l'habitude de collaborer, échangeant idées et informations avec une fluidité qui témoigne de leur engagement commun à résoudre ces affaires complexes. Le commissaire Martenot prend la parole en premier, d'un ton résolu, « Nous avons retrouvé et contacté le bébé lillois, maintenant adulte. Il est encore en vie, et nous lui avons demandé de passer cet après-midi au poste pour un prélèvement ADN. Et vous, de votre côté ? »

Le commissaire Lantin hoche la tête, prêt à faire son rapport. « Nous avons retrouvé la piste des trois parisiens. Deux d'entre eux ont déjà été contactés, et ils passeront également pour un test ADN. Mais le dernier cas est plus intrigant. Il s'agit de Matthias Laville. Nous avons parlé avec ses parents, chez qui il est censé être domicilié. Cependant, ils ne l'ont pas vu depuis plus de deux mois. Ils pensent qu'il est encore en vie, car il semblerait qu'il passe de temps en temps chez eux pour voler un peu d'argent. J'ai donc demandé à la Scientifique de faire des prélèvements dans leur appartement. »

Martenot fronce les sourcils, concentré sur les détails. « Que fait ce Matthias dans la vie ?

- Les parents semblent ignorer, ou feignent d'ignorer, ses activités. Il n'est pas connu de nos services, ce qui est surprenant vu la situation.
- Et son entourage ? » poursuit Martenot.

« Les parents nous ont mentionné deux amis, Chloé et Rachid, mais nous ne les avons pas encore identifiés. Nous avons convoqué les parents pour obtenir plus de détails. De

plus, nous avons son numéro de mobile et nous allons demander à l'opérateur la liste de ses communications récentes. »

Un léger sourire étire les lèvres de Martenot, trahissant une lueur d'espoir. « C'est une très bonne piste. Je ne voudrais pas vendre la peau de l'ours avant l'heure, mais j'ai l'impression que nous avons peut-être retrouvé le jumeau. Et possiblement, le troisième téléphone que nous cherchons, celui qui a contacté Françoise Marchand. »

Lantin acquiesce, ajoutant avec un brin de méfiance, « Nous avons interrogé les parents à ce sujet. Ils ne connaissent qu'un seul téléphone, un iPhone de dernière génération qu'ils lui ont offert. Il semble que Matthias soit plutôt gâté par ses parents.

- Bien. Tenez-nous au courant de l'interrogatoire des parents Laville » conclut Martenot.

La réunion prend fin. Chacun sait ce qui l'attend. Les prochains entretiens vont peut-être révéler ce que tous cherchent à découvrir depuis des semaines. Il ne reste plus qu'à espérer que les réponses se trouvent dans les dépositions des parents et les analyses de l'ADN.

*

Le couple Laville se tient dans la salle d'attente de la PJ de Paris, mal à l'aise, chacun perdu dans ses pensées. Ils ont fermé leur boucherie cet après-midi, une décision prise à contrecœur, mais l'urgence est claire. Marc et Lucie Laville savent que l'entretien portera sur leur fils, Matthias, et cette perspective les ronge d'inquiétude. La capitaine Dufour les appelle enfin et les conduit à travers un dédale de couloirs jusqu'à une salle d'interrogatoire. À l'intérieur, le commissaire Lantin les attend déjà, assis calmement derrière une table, observant chaque détail de leur arrivée. Après les salutations d'usage, les Laville prennent place face à lui, Marc cherchant à dissimuler, par un geste maladroit, les contusions visibles sur ses mains. Mais Lantin les a déjà remarquées. Le chasseur en lui, toujours en éveil, sent qu'il y a plus à découvrir derrière ces marques.

L'enregistrement de la séance est lancé, les formules habituelles sont récitées, et Lantin commence l'interrogatoire avec une douceur calculée. « Pouvez-vous nous parler de Matthias ? Comment est-il arrivé dans votre famille ? » Lucie et Marc échangent un regard surpris. Ils s'attendent à des questions plus directes sur les récents événements, pas à un

retour en arrière aussi profond. Pourtant, ils n'ont d'autre choix que de répondre. Lucie, d'une voix tremblante, commence, « J'étais stérile. Pendant des années, nous avons essayé d'avoir un enfant. Tous les traitements possibles, les médecins, les cliniques... Rien ne fonctionnait. C'était un désespoir quotidien, une épreuve. Finalement, nous avons décidé de nous tourner vers l'adoption. » Marc, plus posé, prend le relais. « Ce fut un processus long et éprouvant. Les démarches administratives, les évaluations psychologiques, les entretiens. Nous avons attendu des mois, sans aucune certitude. Puis, un jour, on nous a appelés. Il y avait un bébé disponible pour adoption. Un petit garçon de sept mois, à Lille. »

Le visage de Lucie s'éclaire brièvement au souvenir de ce jour. « Nous étions si heureux » murmure-t-elle. « Quand nous avons vu Matthias pour la première fois, c'était comme si tout notre combat prenait enfin un sens. »

Lantin écoute attentivement, notant chaque mot, chaque émotion. Il voit la sincérité dans leurs yeux, mais il sait aussi que la vérité peut se cacher sous des couches de douleur et de non-dits. « Comment était Matthias en grandissant ? » demande-t-il, cherchant à creuser plus profondément. Lucie hésite un instant, avant de répondre. « Il était un enfant difficile. Toujours un peu en retrait, parfois même distant. Nous avons fait de notre mieux pour l'entourer d'amour, mais... » Marc termine pour elle, « Il y avait toujours quelque chose qui manquait. Nous pensions que c'était peut-être à cause de son adoption, du fait qu'il savait, d'une certaine manière, qu'il n'était pas comme les autres enfants. Mais nous l'avons aimé du mieux que nous pouvions. »

Lantin hoche la tête, absorbant leurs réponses. Puis il change doucement de registre, « Et récemment ? Comment se sont déroulées vos relations avec lui ? » Un silence lourd s'installe. Lucie baisse les yeux, tandis que Marc serre ses poings, révélant à nouveau les contusions qui ont intrigué le commissaire. « Ça a été difficile » finit par dire Marc, sa voix rauque. « Matthias est devenu... insaisissable. Il rentre, il sort, sans prévenir. Il est toujours en colère, toujours sur la défensive. Nous avons essayé de lui parler, de comprendre ce qui se passait, mais c'était comme parler à un mur.

- Il nous échappe » ajoute Lucie d'une voix faible. « Nous ne savons plus comment l'atteindre. »

Lantin observe leur détresse, notant le mélange de tristesse et de frustration dans leurs

propos. Mais il sait qu'il doit pousser un peu plus loin, qu'il y a encore des zones d'ombre à éclaircir. « Et ces marques sur vos mains, Marc ? Elles ont quelques jours. Vous êtes boucher, certes, mais celles-ci... elles semblent plus récentes ; vous vous êtes battu ? Ont-elles un lien avec Matthias ? » Marc tressaille, surpris par la question directe. Il hésite, jetant un coup d'œil à sa femme, qui lui adresse un regard implorant. Il semble peser ses mots avant de répondre, mais la vérité semble sur le point de jaillir, impossible à contenir plus longtemps. La salle devient une bulle de tension, où chaque mot prononcé pourrait déclencher une réaction en chaîne, dévoilant enfin ce qui se cache derrière les murs de la maison Laville.

Marc se lance, « Il est passé il y a quelques jours, nous étions présents. Il voulait de l'argent, dix mille euros, pour son business.

- Quel business ?
- Je ne suis pas sûr, il a parlé d'importer des cigarettes. » Marc est mal à l'aise.

« Et ces marques ?

- Nous nous sommes battus, je suis plus costaud que lui, il a reçu une bonne raclée.
- Ensuite ?
- Je l'ai mis dehors, en lui demandant de ne plus revenir. »

Le commissaire Lantin est perplexe. « Nous allons devoir faire des investigations, pour confirmer vos dires. Il semblerait que vous soyez les derniers à l'avoir vu vivant.

- Il est mort ? » crie Lucie.

« Je suis désolé, mais pour le moment, je ne peux pas vous en dire plus. »

Lucie Laville fond en larmes. Lantin s'interroge, « un boucher sait manier les couteaux et hachoirs, il n'aurait pas de mal à faire disparaître un corps, cette histoire de dispute est possible, mais est-ce le plus probable, au téléphone ils nous ont dit qu'ils n'avaient pas vu Matthias depuis des mois, et maintenant ils l'ont vu il y a quelques jours. Les dates correspondent ; il faut creuser cette piste. »

« Je vais demander au juge un mandat de perquisition chez vous et dans votre magasin.

- Mais pourquoi ?

- Nous avons des raisons de penser que votre fils a été tué. » Lantin ne prend plus de gants.

« Oh non ! » crie Lucie, soutenue par son mari. Ce dernier reste stoïque.

Marc, le visage impassible, serre doucement l'épaule de Lucie pour la calmer, mais son regard reste fixé sur Lantin, cherchant à comprendre l'implication de ses mots. Le silence s'installe, lourd, pesant, seulement brisé par les sanglots étouffés de Lucie. « Écoutez, monsieur le commissaire, vous vous trompez », finit par murmurer Marc d'une voix rauque. « Je suis peut-être un boucher, mais je ne suis pas un assassin. »

Lantin le fixe un moment, cherchant à percer la façade stoïque de cet homme habitué aux gestes précis et tranchants. « Monsieur Laville, il est de mon devoir de vérifier tous les aspects de cette affaire. Si vous n'avez rien à cacher, alors il n'y aura aucun problème à ce que nous procédions à cette perquisition. » Marc ne répond pas tout de suite, le temps semble lourd et palpable. Puis, d'une voix plus calme, il ajoute, « Faites ce que vous devez faire, commissaire. Nous n'avons rien à cacher. Mais je vous en prie, retrouvez notre fils. » Lucie, la tête toujours enfouie dans ses mains, hoquette entre deux sanglots, « Il ne ferait jamais de mal à Matthias... jamais. » dit-elle dans des hoquets de larmes. Marc la serre un peu plus fort contre lui, comme pour l'empêcher de s'effondrer complètement.

Lantin observe la scène, notant chaque détail. « D'accord », dit-il finalement, sa voix se radoucissant un peu, « Nous allons procéder méthodiquement. Je vais demander à mes équipes de se rendre chez vous, mais je vous conseille de rester disponibles pour d'autres questions. J'ai aussi des questions sur Chloé et Rachid. Avez-vous des informations à nous fournir. » La question semble sortir Lucie de sa stupeur. « Je vous ai déjà dit au téléphone que nous ne connaissions que leurs prénoms. Nous ne savons rien d'autre, ni même leurs noms de famille. Ils traînent tous les trois ensembles. On les a vu une ou deux fois à la boucherie.

- Ne vous énervez pas madame Laville. Nous devons enregistrer votre déposition. Nous voulons tous la vérité, et plus vite nous l'obtiendrons, mieux ce sera pour tout le monde. Pour le moment vous êtes libres, toutefois, ne retournez ni à votre domicile, ni à votre magasin. » Il se lève, marquant ainsi la fin de l'interrogatoire. « Je suis désolé pour la dureté de mes paroles, mais il faut que vous compreniez l'urgence de la situation. Nous

devons tout envisager. »

Marc hoche la tête en silence, ses épaules affaissées sous le poids des soupçons qui pèsent désormais sur lui. Le commissaire Lantin, d'un geste presque imperceptible, fait signe à Dufour de les raccompagner. La capitaine se lève, prenant soin de ne pas brusquer le couple, et les guide doucement vers la sortie. Lucie, encore tremblante, s'appuie lourdement sur son mari, ses pas hésitants trahissant l'angoisse qui l'étreint. Marc, quant à lui, avance d'un pas mécanique, comme si le sol sous ses pieds était soudain devenu étranger.

Lorsque la porte se referme derrière eux, Lantin reste immobile, seul dans la pièce. Il s'appuie contre le dossier de sa chaise, ses mains croisées devant lui, le regard fixé sur la table en bois où le couple Laville s'est tenu quelques instants plus tôt. La scène se rejoue dans son esprit, chaque mot, chaque geste, chaque inflexion de voix analysés avec minutie. Quelque chose ne colle pas, il le sent. Pourtant, rien dans l'attitude de Marc Laville n'a ouvertement trahi une quelconque culpabilité. Rien, sauf peut-être cette étrange contradiction entre leur dernier coup de téléphone et ce qu'ils viennent de dire.

Il repasse mentalement les faits. Les Laville avaient d'abord affirmé ne pas avoir vu leur fils depuis des mois, et voilà qu'ils révèlent l'avoir croisé il y a quelques jours à peine, lors d'une altercation qui aurait mal tourné. Ce revirement de dernière minute n'est pas anodin. Il pourrait s'expliquer par la panique, par la peur de voir la police envahir leur intimité. Ou bien, par une tentative maladroite de dissimuler une vérité bien plus sombre.

Lantin soupire, sentant le poids de l'incertitude peser sur ses épaules. La culpabilité des Laville est peu probable, mais pas impossible. La différence est ténue entre les deux, un fil fragile qui peut se rompre à tout instant. D'un côté, il y a cette image du couple aimant, dépassé par les frasques d'un fils perdu, prêt à tout pour le protéger, même à mentir. De l'autre, il y a cette idée plus inquiétante, celle d'un père aux mains calleuses, habitué à manier des outils tranchants, qui aurait pu dans un accès de colère commettre l'irréparable.

Mais alors, pourquoi le cacherait-il ? Et pourquoi Lucie, si profondément bouleversée, lui semblerait-elle sincère dans sa douleur ? Lantin sait qu'il ne doit rien laisser au hasard. Les prochaines heures seront cruciales. Les prélèvements ADN, les témoignages des proches, tout devra être scruté avec une attention extrême. Le moindre faux pas pourrait

non seulement ruiner l'enquête, mais aussi briser une famille qui, malgré ses failles, semble déjà bien fragilisée.

Le commissaire se lève enfin, ses pensées toujours en ébullition. Une chose est sûre, cette affaire ne se résoudra pas en un claquement de doigts. Les zones d'ombre autour de Matthias Laville continuent de s'épaissir, comme un brouillard dense refusant de se dissiper. Pour Lantin, la bataille est loin d'être finie, mais il est prêt à affronter les vérités, quelles qu'elles soient, qui se cachent derrière cette disparition troublante.

60

*Une femme stérile est comme
un arbre sans fruits, elle souffre
en silence d'une douleur que
rien ne peut consoler.
Alexandre Dumas, fils*

02 novembre 2023

Je suis une femme stérile. Je l'ai souffert dans la chair. J'ai un utérus bicorne, imparable. Mon mari, Marc, m'a soutenu et m'a dit que nous allions adopter un enfant. J'étais d'accord, cependant, je voulais un bébé pour pouvoir vivre la maternité à plein. Je voulais me lever la nuit, je voulais entendre des cris, je voulais le consoler en le berçant dans mes bras.

Le parcours du combattant a duré plus de deux ans. Dossier médical, dossier administratif, entretien sur entretien, entre autres avec un psy. Est-ce qu'on demande à des parents « normaux » de passer devant un psy ? Ce serait une bonne idée, il y a tant d'enfants indésirés, ou juste nés car il faut avoir des enfants, sans raison. Moi, je le voulais mon enfant, fille ou garçon, blanc ou noir, blond ou brun, yeux bleus ou noirs. J'ai trop d'amour à donner, et Marc n'est pas très exigeant. Lui aussi, il veut un enfant, plutôt un garçon pour reprendre la boucherie. J'ai une autre idée, faire faire des études à mon enfant, les études que je n'ai pas faites.

Alors, Matthias est entré dans notre vie. Il avait sept mois, il était né dans le nord de la France. Il était magnifique, même Marc est tombé sous le charme.

Quand nous avons enfin vu Matthias pour la première fois, c'était comme si le monde s'était arrêté. Ses grands yeux bleus, encore remplis de la curiosité enfantine, nous ont immédiatement touchés. Je me suis vue dans ses yeux, dans cette promesse de vie et d'espoir que nous avions attendue si longtemps. L'instant où je l'ai pris dans mes bras pour la première fois, j'ai su que tout le chemin parcouru, toutes les larmes et les doutes, en valaient la peine.

Un pied de trop

Le premier soir à la maison, je l'ai bercé pendant des heures, absorbée par chaque petit souffle, chaque mouvement de ses mains minuscules. Marc a passé des heures à le regarder, à faire des grimaces pour le faire sourire. Nous avons aménagé sa chambre avec soin, chaque détail était choisi avec amour, des rideaux aux jouets. Nous voulions que cet endroit soit un havre de paix pour notre petit garçon.

Les premiers mois ont été un tourbillon de découvertes et d'apprentissages. Nous avons appris à connaître ses habitudes, ses petits cris qui signifiaient faim ou fatigue, et ses premiers éclats de rire qui ont illuminé notre quotidien. Les nuits sans sommeil sont devenues une aventure partagée, et chaque matin, en le voyant se réveiller avec ses yeux encore mi-clos, nous avons la confirmation que nous avons fait le bon choix.

Cependant, ce bonheur n'est pas exempt de défis. Matthias a ses moments difficiles, des colères et des refus qui testent nos limites. Les premiers jours d'adaptation n'ont pas été simples, mais chaque difficulté a renforcé notre amour et notre détermination. Les visites des services sociaux, les questions sur notre capacité à élever un enfant, tout cela nous a semblé secondaire face à la joie de voir Matthias grandir, jouer, et s'épanouir.

Marc et moi avons parfois des discussions sur l'avenir de Matthias. Nous avons des rêves pour lui, des espoirs, mais surtout, nous voulions qu'il soit heureux et épanoui. L'adoption ne remplace pas la maternité biologique, mais elle est devenue une part essentielle de notre vie, remplissant nos jours de rires et d'amour. Nous avons donné à Matthias une famille, un foyer, et lui nous avait donné une raison de sourire chaque jour. C'était un bonheur que nous chérissions profondément, et nous savions que chaque moment passé avec lui était un miracle que nous ne prendrions jamais pour acquis.

La suite a été plus dure. Nous avons décidé de lui apprendre son adoption pour son dixième anniversaire. Mais, le destin en décida autrement. Un autre écolier l'a traité de « bâtard ». Nous avons donc dû lui dire la vérité. Il était trop jeune, et il n'a plus été le même. C'est comme si nous avions perdu notre petit Matthias. Il murit trop vite, il était insolent. Puis, à l'adolescence, ce furent les insultes et les cris. Il avait de mauvaises fréquentations, sans être pour autant un délinquant. D'abord, cette Chloé. Elle était maline la petite, elle le menait par le bout du nez, elle l'a certainement déniaisé ; pourquoi pas. Puis, ce Rachid, je ne suis pas raciste, mais là, on touchait un peu le fond. Une petite frappe des banlieues.

Un pied de trop

Aujourd'hui, la police nous apprend que Matthias est mort. Mon cher fils, même si t'es pas de mon sang, t'es de mon cœur. Je prie pour lui, je suis en contact avec lui. J'aimerais tant qu'on nous rende un corps, pour pouvoir l'enterrer dans sa dernière demeure où nous pourrions nous recueillir. Mais un pied, est-ce un être aimé ?

61

*Le véritable voyage de
découverte ne consiste pas à
chercher de nouveaux
paysages, mais à avoir de
nouveaux yeux.
Marcel Proust*

06 novembre 2023

Quatrième visioconférence, réunissant les équipes parisienne et lilloise. Les formalités d'usage sont rapidement accomplies, et le commissaire Lantin prend la parole pour commencer la réunion, « Nous avons réalisé les perquisitions chez les Laville ainsi qu'à leur boucherie. L'appartement des Laville est à l'image de leur statut, un modeste mais soigné logement petit-bourgeois, sans prétention ni charme particulier. Nous avons effectué quelques prélèvements, mais nous sommes pratiquement certains que l'ADN de Matthias y sera trouvé, étant donné qu'il habitait sur les lieux. De plus, le Blue Star n'a révélé aucune tache suspecte, même pas une trace de sang animal. Monsieur Laville semble être extrêmement méticuleux. Chaque centime est compté, et il veille scrupuleusement à ce que rien ne traîne. Quant à la boucherie, la situation est différente. Étant donné la nature de l'activité, le Blue Star n'a pas été utilisé. Le sang est omniprésent, même après nettoyage, les résultats auraient été inévitablement positifs pour des traces de sang animal. Nous avons donc saisi tous les outils coupants, y compris les couteaux, scies diverses, et hachoirs. Tout est actuellement en analyse au laboratoire pour rechercher des traces de sang humain. Je reste sceptique quant aux résultats ; si Marc Laville avait effectivement tué son fils, il est peu probable qu'il ait conservé les outils incriminés.

- Il y a aussi le problème du corps » intervient le commissaire Martenot, ajoutant un nouvel angle à l'enquête.

« Oui, c'est un aspect auquel j'ai réfléchi. Il aurait été plus facile pour lui de se

débarrasser du corps en l'incinérant avec les déchets animaux. Il aurait pu utiliser le processus d'élimination de la viande pour effacer toute trace de son fils. Ainsi, aucune preuve matérielle, pas même un pied, n'aurait pu refaire surface dans la Seine ou ailleurs.

- Et la téléphonie ? » demande Martenot, manifestant son intérêt pour un autre volet de l'enquête.

« J'y arrive, justement » répond Lantin. « La Scientifique est actuellement en charge de ce dossier. Ils ont interrogé l'opérateur de Matthias, et nous attendons la liste complète des appels entrants et sortants, qui devrait nous être fournie très prochainement avec la commission rogatoire. Nous espérons que cela nous permettra de confirmer ou d'infirmer les alibis et de mieux comprendre les mouvements de Matthias avant sa disparition. Nous devons aussi retrouver cette Chloé et ce Rachid. »

Lantin marque une pause, scrutant les visages de ses collègues pour évaluer leur réaction. La tâche qui reste à accomplir est complexe, mais chaque pièce du puzzle semble enfin se mettre en place. Le suspense et la détermination animent la réunion alors que les équipes se préparent à avancer dans cette enquête labyrinthique. Lantin se demande s'il tire sur la bonne ficelle, mais pour le moment, il n'a pas mieux.

62

*Le succès ne vient pas à vous,
vous allez à lui.
Marva Collins*

07 novembre 2023

Un e-mail est arrivé dans la boîte professionnelle d'Isabelle Dufour. Avec une impatience contenue, elle ouvre le message, ses yeux parcourant rapidement les formules de politesse administratives et les détails habituels des notifications officielles. Puis, comme une étoile filante à travers le texte dense, ses yeux se posent sur la ligne décisive ; elle est acceptée pour le concours de commissaire de police, prévu pour les 25 et 26 mars 2024. Le message continue en annonçant qu'elle bénéficiera d'un détachement spécial pour ces deux journées, afin qu'elle puisse se concentrer entièrement sur les épreuves sans la moindre distraction professionnelle.

Le cœur battant avec une énergie mêlée de soulagement et d'excitation, Isabelle se redresse de son fauteuil, l'esprit tourbillonnant avec l'anticipation des semaines à venir. Elle sait que ce concours représente non seulement un défi majeur mais également une opportunité de concrétiser ses ambitions professionnelles, de franchir un seuil significatif dans sa carrière.

Elle appuie rapidement sur le raccourci du numéro de Jules sur son téléphone portable, ses doigts dansant avec une précipitation. L'appel est passé, et après quelques tonalités, la voix familière de Jules résonne dans le combiné. Avant même qu'il ait le temps de saluer, Isabelle, avec une joie palpable dans la voix, lui annonce la grande nouvelle, « Je suis sélectionnée pour le concours. » Elle entend la surprise satisfaite de Jules et perçoit dans son ton une fierté non dissimulée. Jules, bien que surpris par la rapidité de l'annonce, n'est pas vraiment étonné. Depuis longtemps, il a confiance en les capacités d'Isabelle, une confiance qui dépasse parfois celle qu'elle nourrit elle-même. Il a toujours cru en son potentiel, en ses compétences et en sa détermination. Il se souvient des nombreuses

soirées passées à réviser ensemble, des discussions intenses sur la stratégie de carrière et des moments de doute auxquels elle a dû faire face. Pour lui, cette réussite était presque une évidence, et il voit dans l'acceptation au concours la reconnaissance méritée de son travail acharné.

En fin de conversation, tous deux partagent un moment de complicité, leurs voix vibrant d'un enthousiasme partagé pour ce nouveau chapitre à écrire. Isabelle ressent un profond réconfort dans la certitude que Jules est à ses côtés, prêt à la soutenir tout au long de ce parcours exigeant. Le détachement spécial et les jours de concours se dessinent désormais comme des étapes vers la réalisation de ses ambitions, et avec Jules comme soutien indéfectible, Isabelle se sent assez forte pour relever le défi avec toute la détermination et l'énergie qu'elle a accumulées au fil des années.

63

*Il est plus facile de lutter pour
une cause perdue que de lutter
pour une cause gagnante.*

Mahatma Gandhi

08 novembre 2023

L'analyse de la Scientifique est arrivée à la PJ. La capitaine Dufour débriefe le commissaire Lantin. « En ce qui concerne le sang sur les outils de boucherie, il n'est que d'origine animale. Aucune trace de Matthias Laville.

- Tous les outils ont été analysés ?
- Oui, tous, et même les prélèvements des surfaces de travail. Rien n'est positif.
- Bon, ça ne nous avance pas, on n'a rien sur lui ou sa femme. Et du côté de la téléphonie ? » Lantin affiche un certain défaitisme. Cette enquête n'avance pas aussi vite qu'il l'aurait imaginé.

« On a identifié Chloé Riquol et Rachid Haddad. Ils ne sont pas fichés, mais on sait qu'ils gravitent dans un petit réseau de revente de drogue, surtout du cannabis.

- Il faut les interroger, le mieux serait d'aller les cueillir chez eux.
- Je suis bien d'accord, ils ne viendront pas d'eux-mêmes. Ils habitent chez leurs parents respectifs. Il faudrait faire une petite virée matinale, aux deux adresses.
- Mais nous n'avons pas grand-chose sur eux pour le moment, pouvez-vous me préparer une stratégie pour les coincer avec quelques billes ? On en reparle demain. »

Lantin termine rapidement la réunion. Les Laville ne sont pour rien dans la mort de Matthias, car il ne pense pas que celui-ci soit encore en vie. Il ne reste que la piste des deux amis de Matthias. Il lui vient une idée.

*

« Salut Georges, j'espère que tu vas bien. » Lantin n'attend pas la réponse de son confrère, le commissaire Martenot. « J'ai une question, as-tu gardé les vêtements de Françoise Marchand ? On pourrait faire une recherche ADN.

- Je vais me renseigner, il arrive que dans des cas louches, nous gardions quelques éléments qui pourraient nous servir. Si tu restes en ligne, j'appelle Benjamin, il saura te répondre. » Lantin patiente quelques minutes.

« Louis, Benjamin est formel, nous n'avons pas gardé les vêtements, on peut demander au légiste qui a fait l'autopsie.

- Oui, s'il te plait.

- Reste en ligne, je l'appelle sur son mobile. Je te mets en attente. » Quelques minutes passent.

« Louis, le légiste me dit qu'il a gardé les vêtements deux ou trois semaines et il les a mis à l'incinérateur, sur un non-lieu du juge. C'est la mauvaise nouvelle.

- Et la bonne ?

- Il a fait des prélèvements sur le chemisier et le pantalon de Françoise Marchand.

- Incroyable, pourquoi a-t-il fait ça ?

- C'est un maniaque, qui n'aime pas perdre des preuves. Il fait ce type de prélèvements à chaque fois qu'il détruit un élément d'enquête. » Martenot n'en revient pas lui-même du zèle du légiste.

« Il faut lui donner une médaille. Sinon, il faudrait faire une analyse ADN.

- C'est déjà demandé, je connais un peu mon métier.

- Oui, excuse-moi Georges, je suis un peu à cran avec cette affaire du pied.

- OK, je te tiens au courant. »

Lantin voit là peut-être une nouvelle piste, au moins pour l'affaire de la tueuse de bébés. Tous ses espoirs, pour son affaire de pied, repose sur l'audition des amis de Matthias, qui ne vont certainement pas être loquaces. Il subodore un règlement de compte entre petits voyous gravitant dans le milieu de la drogue. La mortalité y est très forte, surtout pour les petits poissons comme Matthias et sa bande.

Lantin s'installe derrière son bureau, jetant un regard las sur les dossiers empilés. La fatigue commence à peser, mais il sait qu'il ne peut pas se permettre de ralentir. L'ombre de cette affaire plane sur lui, et il sent qu'il y a quelque chose de plus grand, de plus complexe, derrière la mort de Matthias. Un simple règlement de compte ? Peut-être.

64

*La passion est l'oubli des règles
et des raisons, et elle nous
conduit à une tempête où les
étoiles de la sagesse sont
obscurcies.
Platon*

08 mars 2023

Aujourd'hui, j'ai commis une faute professionnelle pour Jean. Le mercredi, nous ne sommes que deux dans le bureau ; les autres sont OFF, pour leurs 80%. J'ai donc profité de l'absence de ma collègue pour aller lire les dossiers des enfants adoptés. J'ai une date de naissance, et le sexe de l'enfant, un garçon. Il ne sait pas son nom, c'est justement ce qu'il cherche.

Avec ces indications, je trouve rapidement l'information. L'enfant s'appelle Matthias Laville, adopté par Lucie et Marc Laville, bouchers à Paris. J'ai même une adresse. Elle est peut-être périmée, l'enfant a été adopté en 1997.

Il me reste à vérifier si les Laville habitent encore là où ils étaient supposés résider. Cette recherche est risquée, mais la curiosité est plus forte que la prudence. La boucherie Laville existe bien à Paris, j'espère que ce ne sont pas des homonymes. Jean saura certainement utiliser cette information.

Je suis sûre que Jean sera fier de moi.

65

*Ce n'est pas ce que vous
regardez qui compte, c'est ce
que vous voyez.
Henry David Thoreau*

08 novembre 2023

Le commissaire Lantin et la capitaine Dufour sont seuls dans le bureau. La lumière blafarde de l'ampoule se reflète sur les piles de dossiers qui envahissent la table. Le silence règne, à peine troublé par le bourdonnement lointain de la ville. Lantin, un homme aux traits marqués par les années, fronce les sourcils en se tournant vers Dufour, qui examine attentivement une carte de la ville.

« Que sait-on sur Chloé Riquol et Rachid Haddad ? » demande-t-il, sa voix grave résonnant dans la pièce.

Dufour, toujours posée et méthodique, relève la tête, « Pas grand-chose. Ils ne sont pas connus des services de police. Nous manquons d'informations solides pour les arrêter. J'ai questionné une source, mais selon elle, ce sont de petits trafiquants sans envergure. Probablement la raison pour laquelle ils nous échappent jusqu'à présent. »

Lantin hoche la tête, songeur, « Si on les arrête maintenant, on n'aura rien à leur reprocher. » Il marque une pause, réfléchissant à la meilleure approche, « Lancez une réquisition judiciaire pour une analyse de leurs communications téléphoniques. La Scientifique pourra obtenir rapidement des informations auprès des opérateurs. On verra bien ce que ça donne. »

Dufour acquiesce, mais elle avait une autre idée en tête, « On pourrait aussi mettre en place une écoute mobile. Cela nous permettrait de capter leurs conversations sur le terrain, sans qu'ils s'en doutent. »

Un sourire fin se dessine sur les lèvres de Lantin. « Très bonne idée, je vais demander une commission rogatoire. Avec une affaire de meurtre et un trafic de drogue, je ne devrais

pas avoir de mal à obtenir l'autorisation. » Ses yeux brillent d'une lueur d'excitation. La traque prend forme.

Dufour, quant à elle, reste calme et concentrée, « On pourrait aussi détecter des mobiles prépayés. Il faudra les écouter à proximité de leur domicile et du bar où ils se rencontrent régulièrement. Cela nous donnerait un avantage stratégique. »

Lantin se redresse, impressionné par la clairvoyance de sa collègue, « Bravo, Dufour, toujours aussi en pointe. Ils doivent effectivement utiliser des téléphones prépayés pour éviter d'être tracés. » Il sent l'adrénaline monter en lui, tandis que Dufour, imperturbable, prépare déjà la prochaine étape. Leur plan prend forme, et il n'y a plus de retour en arrière. Le piège est en train de se refermer sur Chloé Riquol et Rachid Haddad, sans qu'ils ne se doutent de rien.

Alors que le commissaire Lantin et la capitaine Dufour finalisent leur stratégie, ils savent qu'ils peuvent compter sur les capacités redoutables des Techniciens de la Police Technique et Scientifique (TPTS). Ces experts maîtrisent les technologies les plus avancées pour décoder et analyser des données complexes en un temps record. Grâce à leurs compétences en téléphonie, ils peuvent extraire des informations cruciales des communications, même de celles cryptées ou fragmentées. Les TPTS sont aussi capables de tracer des appareils mobiles, de reconstituer des scènes à partir de fragments numériques, et d'utiliser des outils sophistiqués pour localiser des téléphones prépayés. Ils ne se contentent pas de suivre les pistes laissées par les suspects ; ils les anticipent, exploitant la moindre trace, aussi infime soit-elle, pour dresser un tableau précis et implacable des activités criminelles. En combinant ces talents avec les écoutes mobiles proposées par Dufour, la traque de Riquol et Haddad s'annonce méthodique et inévitable.

66

*Il n'y a pas de pire mal que celui
qui est fait avec conviction.*

Paul Valéry

10 novembre 2023

Le commissaire Lantin, en pleine réflexion, se prépare pour une réunion cruciale avec la Direction des Investigations Antimafia (DIA). Le dossier sur Niccolo Ferri, l'un des hommes de main les plus redoutés de Carlo Parisi, surnommé « *butterato* », est sur le point de franchir une étape décisive. L'arrestation de Ferri, un membre notoire de la Cosa Nostra, repose sur des informations cruciales fournies par un repenti, récemment intégré au programme de « protection des repentis. »

Le repenti, autrefois au même niveau hiérarchique que Ferri en tant que simple soldat, avait accepté de coopérer avec la justice en échange d'une amnistie totale. Sous la pression des enquêteurs italiens, il avait divulgué des détails explosifs sur les opérations criminelles de la Cosa Nostra, révélant une série de meurtres sanglants, dont celui de Guillaume Laplace, connu également sous le nom d'Antoine de Chailly, ainsi que l'assassinat de Giulio Ricci.

Les informations obtenues sont d'une précision inédite ; descriptions détaillées des scènes de crime, noms des complices, et chronologie des événements. Le repenti avait offert un témoignage qui pourrait faire basculer l'ensemble d'une branche du réseau mafieux. Grâce à ses révélations, la police avait pu rassembler des preuves irréfutables, établissant que Niccolo Ferri était effectivement l'auteur du meurtre de Laplace et l'organisateur de celui de Ricci.

Dans les locaux feutrés du quartier général, le commissaire Lantin se prépare à exposer ces nouveaux éléments au reste de l'équipe. L'arrestation de Ferri n'est plus une question de « si », mais de « quand ». La collaboration du repenti avait non seulement ouvert la voie à la capture de ce dangereux criminel, mais avait également jeté une lumière nouvelle sur

les mécanismes internes de la Cosa Nostra. Lantin savait que cette réunion marquerait un tournant dans leur lutte contre le crime organisé, une victoire importante mais aussi une étape cruciale dans la recherche d'une justice plus grande.

67

*Celui qui porte les mauvaises
nouvelles a toujours tort.*

William Shakespeare

16 novembre 2023

Le commissaire Martenot appelle son collègue Louis Lantin, de la PJ de Paris.

« Salut Louis.

- Salut Georges, tu as des nouvelles ? » Lantin est déjà impatient.

« Une bonne et une mauvaise, dans cet ordre.

- Allons-y.

- La bonne, il y a un ADN sur le chemisier de Françoise Marchand, à plusieurs endroits.

- Je suppose que la mauvaise, c'est qu'il est inconnu.

- Bien vu, le FNAEG n'a rien donné.

- On est sûr que ce n'est pas l'un de ses clients ?

- Non, mais le lieu de prélèvement le plus significatif est en bas du dos, et aucun de ses clients n'aurait mis ses mains à cet endroit.

- Si on parle des clients des ménages, OK ; mais, il y a les autres clients.

- Tu veux dire de la prostitution ?

- Oui, a-t-on évacué cette option ?

- Oui, on a cherché, mais on n'a rien trouvé. De plus, l'autopsie a montré que Françoise Marchand n'avait pas eu de rapports sexuels récemment.

- Donc c'est une porte qu'on ferme ?

- Pas vraiment, l'ADN est maintenant enregistré au FNAEG.

- *Wait and see.*

- Comme tu dis, le temps est de notre côté. »

Martenot et Lantin sont heureux de travailler ensemble. Cette enquête ressert le lien qui s'était créé entre eux, puis qui s'était distendu. Rien de tel qu'un bon crime pour rapprocher des policiers aux quatre coins de la France.

68

*La loi est l'expression de la
volonté générale ; la police est
le bras armé de cette volonté.*

Jean-Jacques Rousseau

22 novembre 2023

Le commissaire Lantin et la capitaine Dufour font le point de l'analyse de la téléphonie de Chloé Riquol et Rachid Haddad. Jean Voisin, de la Scientifique, est avec eux. Lantin entame les débats. « Jean, avez-vous du nouveau ?

- Il y a du positif dans les écoutes. Grâce à la traque mobile, nous avons pu écouter leurs téléphones, je dirais officiels ; ceux-ci n'ont pas donné grand-chose, que des conversations banales, peut-être une petite arnaque dans les magasins, sans grand intérêt.

- Allons à l'essentiel » s'impatiente Lantin, qui sait que Jean a la fâcheuse habitude de les noyer sous les détails.

« J'y viens. On a pu détecter, avec nos scanners, tous les téléphones des alentours des lieux ciblés. Il y avait, bien sûr, beaucoup de téléphones enregistrés. Cependant, nous avons détecté quelques mobiles prépayés. Et bingo, deux appartiennent à nos cibles. »

- Et alors ? » dit Lantin de plus en plus intéressé.

« Ils sont manifestement impliqués dans un trafic de cannabis. Nous avons tracé aussi les personnes qu'elles ont contactées, et... » Lantin l'interrompt brutalement. « Jean. Restons sur les meurtres, on verra plus tard pour les trafics.

- Oui, bien sûr. Et bien, ils parlent beaucoup de la disparition de Matthias, entre eux deux, mais aussi avec d'autres interlocuteurs.

- Personne n'a parlé ?

- Si vous voulez dire, que quelqu'un a avoué, non ; ils semblent tous s'inquiéter de sa disparition.

- *Damned* » s'écrit Lantin. Dufour, plus placide, intervient, « A-t-on assez de billes pour les interpeler pour le trafic de drogue, ce serait un moyen de secouer le cocotier ?

- Oui, je vous ai préparé un relevé des conversations, et les numéros des interlocuteurs, pas tous prépayés.

- On peut donner un coup de pied dans la fourmilière » ajoute Dufour, toujours aussi concentrée.

- OK, on y va, vous préparez ça pour demain. » Lantin a enfin quelques éléments à moudre. « Merci, Jean pour le travail de votre équipe, toujours aussi efficace.

- Est-ce qu'on doit arrêter les écoutes ?

- Surtout pas, c'est maintenant que ça va devenir intéressant. » Jean approuve d'un signe de tête.

Tout le monde se retire, sachant ce qu'il a à faire. Lantin n'aura pas de problèmes pour obtenir les mandats

69

*Qui vole un œuf ferait mieux de
voler un bœuf.
Jean-Paul Sartre*

22 novembre 2023

Au même moment, Chloé Riquol et Rachid Haddad se sont retrouvés dans leur café habituel. Ils y passent une grande partie de l'après-midi ; le matin, ils dorment tard. Rachid ne tient pas sur sa chaise, « Chloé, j'ai trouvé comment faire nos emplettes chez Magix, pour zéro euro.

Tu as un homme dans la place ? » l'interroge Chloé, habituée aux petites combines de Rachid.

« Non, mais on va les prendre à leur propre piège. Mais, j'ai besoin de toi, avec mon profil, je ne serais pas crédible.

- Tu veux que je braque Magix ? » Chloé est entre énervement et excitation.

« Non, c'est bien plus simple. Je t'explique. Tu rentres chez Magix, tu prends deux paires d'écouteurs auriculaires, on va commencer simple. Discrètement, tu en déposes un près des caisses, au milieu des livres. Tu passes en caisse et tu paies en liquide.

- OK, jusque-là c'est simple, mais je ne comprends pas.

- Donc, tu paies et tu passes le contrôle en sortant. J'ai remarqué que certains vendeurs ne font le travail qu'à moitié et ne mettent pas de tampon de sortie. Celui du mercredi est un peu paresseux, il vérifie juste que le ticket correspond aux achats. Pourquoi ? Je crois que c'est parce que c'est le jour des 80%, et qu'il y a beaucoup de monde, dont des mères avec leurs enfants turbulents.

- Et alors ? » commence à s'énerver Chloé.

« Alors, je suis au coin de la rue, tu me donnes les écouteurs et tu retournes dans le magasin, tu prends la seconde paire d'écouteurs, et un livre de poche, n'importe lequel. Tu

passes en caisse pour le payer, tu montres ton ticket avec les écouteurs, en disant que tu avais oublié un achat.

- Et le contrôleur ? » s'inquiète Chloé.

« Même topo, tu repasses le contrôle, avec ta nouvelle paire d'écouteurs et ton livre en disant à nouveau, « J'avais oublié d'acheter un livre ». Le contrôleur, toujours aussi paresseux, te laisse passer.

- Mais, j'ai acheté une paire avec mon argent. Ton truc il ne marche pas » le taquine Chloé.

« Attends, ce n'est pas fini. Le lendemain, tu vas à la caisse principale avec le ticket et la paire d'écouteurs, toujours emballée, et tu demandes le remboursement. Si on te demande pourquoi, tu dis, « C'est pour un cadeau, et je n'ai pas pris la bonne marque ». Tu es remboursée, CQFD.

- Pas mal, mais si après le premier achat, j'ai un tampon sur mon ticket » s'inquiète la jeune femme.

« Simple, tu te fais rembourser le lendemain. T'as rien gagné, mais t'as rien perdu.

- Pas mal, on commence cet après-midi ?

- J'attendais que ça. »

Dès 15 h 00, ils sont près du Magix, et le petit stratagème ne marche que trop bien. Le contrôleur est apathique, et Chloé a choisi de passer avec un groupe un peu bruyant, qui fait diversion. Les deux comparses décident qu'ils recommenceront tous les mercredis. Tant qu'on gagne, on joue.

En auront-ils le temps ?

70

*La police moderne est à la fois
un service public et une force de
l'ordre ; elle doit équilibrer ses
responsabilités entre la
prévention du crime et le
respect des droits civils.
Paul Craig Roberts*

23 novembre 2023

Le lendemain matin, la PJ se met en branle pour une opération discrète mais déterminée. La capitaine Dufour a réuni son équipe pour une descente aux domiciles de Chloé Riquol et Rachid Haddad. Les deux jeunes, identifiés par la téléphonie, sont des pièces manquantes du puzzle Matthias Laville. Leur implication dans un réseau de revente de cannabis les place dans le collimateur de la brigade, et l'interrogatoire pourrait révéler des informations cruciales pour l'enquête.

À 6 h 00 du matin, deux équipes de la PJ se déploient simultanément dans les quartiers résidentiels où habitent les familles Riquol et Haddad. Oui, nos deux protagonistes ne sont pas des pauvres de la banlieue est. Ils sont tous les deux de bonnes familles, avec un bon niveau social, des CSP+¹⁸. Le commissaire Lantin, qui suit l'opération de près, a insisté sur la nécessité de procéder avec précaution, mais aussi avec fermeté. L'objectif est de ramener les deux suspects pour un interrogatoire sans incident, mais ils savent que le moindre faux pas pourrait compliquer la situation.

L'équipe en charge de Chloé Riquol arrive en premier sur place. Le quartier est calme, les rues encore désertes à cette heure matinale. Un simple coup d'œil sur la maison suffit à voir qu'elle appartient à une famille de la petite bourgeoisie, peut-être des bobos de la

¹⁸ Catégories Socio-Professionnelles Supérieures

banlieue. La porte d'entrée est fermée, mais les lumières à l'intérieur indiquent que quelqu'un est déjà réveillé. Les policiers sonnent à la porte, préparés à entrer si nécessaire. Une femme d'une quarantaine d'années, probablement la mère de Chloé, ouvre la porte avec méfiance. Après avoir présenté leur mandat, les policiers entrent rapidement, cherchant Chloé dans les pièces de la maison. Ils la trouvent dans sa chambre, encore à moitié endormie, mais suffisamment lucide pour comprendre ce qu'il se passe. Elle ne résiste pas, mais son expression trahit une nervosité palpable.

L'autre équipe se dirige vers la maison de Rachid Haddad et se prépare à un accueil potentiellement plus hostile. La réputation de la famille Haddad est bien connue, et même si Rachid n'est pas fiché, son association avec le réseau de drogue local fait craindre des complications. Lorsqu'ils arrivent à la porte, ils la trouvent verrouillée et les rideaux tirés. Après plusieurs tentatives infructueuses pour faire ouvrir la porte, les policiers décident de forcer l'entrée. Rachid est réveillé par le bruit et tente de fuir par une fenêtre arrière, mais il est rapidement intercepté par les policiers postés autour de la maison. Contrairement à Chloé, il essaie de se débattre, criant à l'injustice, mais il est rapidement maîtrisé et menotté.

Les deux suspects sont conduits séparément au commissariat pour être interrogés. Le commissaire Lantin sait que c'est un moment crucial dans l'enquête. Chloé et Rachid détiennent peut-être les réponses sur la disparition de Matthias Laville, ou du moins, des informations précieuses sur ses dernières activités. Les interrogatoires débutent presque immédiatement après leur arrivée. Chloé, assise dans une petite salle d'interrogatoire, semble nerveuse mais coopérative. Elle est jeune, sans expérience réelle de ce genre de situation, et Dufour sait qu'elle peut exploiter cette faiblesse pour obtenir des informations. Rachid, de son côté, joue le dur, répondant par monosyllabes, évitant les regards. Mais Lantin a l'habitude des jeunes délinquants qui pensent pouvoir échapper à la police en restant silencieux. Il sait qu'avec un peu de pression, Rachid finira par parler.

Les deux interrogatoires se déroulent en parallèle, chaque question minutieusement pesée pour déceler les contradictions, les omissions, et surtout, pour relier Chloé et Rachid à Matthias. Dufour et Lantin sont déterminés à obtenir des réponses, car plus le temps passe, plus l'espoir de reconstruire l'histoire de Matthias s'amenuise. Et si ces jeunes ont réellement quelque chose à voir avec sa disparition, ils le découvriront, coûte que coûte.

Chloé craque la première, elle sait que Matthias a disparu, cependant, elle ne sait pas comment. La petite bande se connaît depuis plusieurs années et ils s'entendaient bien. Elle avoue qu'elle était la maîtresse de Matthias. Elle finit par dire qu'elle a couché quelques fois avec Rachid. En revanche, elle ne parle pas des projets de celui-ci, de travailler en solo, dans le dos de Matthias. Elle confirme qu'elle a vu son amant, pour la dernière fois, le 29 septembre. Elle en a parlé à Rachid qui avait l'air surpris. Elle n' imagine pas son ami en meurtrier, et elle ne pense pas qu'il soit passé à l'acte pour l'avoir à lui tout seul. D'ailleurs, depuis la disparition de Matthias, elle n'a pas couché avec Rachid. Chloé ne connaît pas d'ennemis à Matthias. Il faisait son petit business tranquillement, avec la protection du gang local. Celui-ci n'a pas repris le territoire du trio, ils ne peuvent pas être impliqués.

Du côté de Rachid, les enquêteurs ne tirent quasiment aucune information qu'ils ne sachent déjà. C'est une petite frappe, il n'a pas l'envergure d'un tueur froid, il aurait fallu la collaboration de Chloé. Alors, pourquoi pas un duo meurtrier ?

Les deux interpellés avaient chacun deux téléphones, l'officiel et le caché. Ils sont tous envoyés à la Scientifique pour analyse.

Lantin les remet aux mains de la brigade des stupéfiants, avec tous les éléments qu'ils ont en leur possession.

71

*Le temps, ce grand illusionniste,
sait bien comment faire naître
des déceptions en chacun de
nous.*

Friedrich Nietzsche

24 novembre 2023

Malgré la pression, les enquêteurs n'ont pu rassembler ni preuves ni indices suffisants pour justifier leur inculpation dans la mort de Matthias. La frustration est palpable au sein de l'équipe, mais ils savent que la procédure doit être respectée. La brigade des stup's fera le reste.

Une fois le week-end écoulé, les résultats de l'analyse des quatre mobiles des deux suspects tombent enfin. Le jour présumé du crime, les téléphones de Chloé et Rachid ont borné dans leur lieu de résidence habituel, confirmant leur présence dans le quartier, ainsi que dans un café où ils ont l'habitude de se retrouver avec leurs amis. Les téléphones n'ont jamais été éteints, un détail qui joue en leur faveur, mais la PJ ne s'arrête pas là. La liste des appels émis et reçus montre que, dans les heures et les jours qui ont suivi la disparition de Matthias, Chloé et Rachid ont tenté à plusieurs reprises de le joindre. L'inquiétude semble réelle, d'autant plus qu'ils sont ensemble les 30 septembre et 1^{er} octobre, des jours critiques pour l'enquête. Les SMS échangés durant cette période trahissent leur anxiété grandissante face à l'absence inexplicquée de leur ami.

Ces éléments apportent un éclairage nouveau sur l'affaire. Si Chloé et Rachid ne semblent pas directement impliqués dans la disparition de Matthias, ils sont indéniablement au cœur d'un réseau plus vaste, dont la PJ commence à saisir l'ampleur. Les informations obtenues grâce à l'analyse des mobiles sont transmises à la brigade des stupéfiants, qui a pris en charge cette dimension de l'affaire. Il apparaît de plus en plus clairement que Matthias était lié à ce réseau, mais son rôle reste flou.

Lantin sait qu'il n'a aucune raison immédiate de mettre davantage de pression sur Chloé et Rachid, pour la mort de Matthias. Leur innocence relative en ce qui concerne la disparition de celui-ci est renforcée par les preuves numériques. Toutefois, leur connexion à ce réseau illégal en fait des individus à surveiller de près. L'affaire est loin d'être résolue, mais les pièces du puzzle commencent à s'assembler. Pour l'instant, l'objectif est de continuer à observer, attendre le moindre faux pas, et exploiter la moindre information qui pourrait surgir de cette surveillance.

Le commissaire Lantin donne l'ordre à la capitaine Dufour de vérifier les alibis dans le café du trio. Il n'a pas beaucoup d'illusion, la piste se refroidit devant ses yeux. Il n'a plus de billes en main. Il attend juste un appel de son ami le commissaire Martenot.

72

La mafia n'est pas seulement un crime organisé, c'est un mode de vie qui gangrène l'ensemble de la société.

Giovanni Falcone

1^{er} et 02 décembre 2023

(traduit de l'italien)

J'ai été arrêté ce matin par DIA. Ils m'ont retrouvé dans mon repaire napolitain. J'ai dû être balancé, par une de ces ordures de repentis. Ces hommes sans honneur, qui sont la honte de notre corporation, de notre famille. Oui, nous sommes avant tout une famille, avec une hiérarchie très précise. Je suis un soldat, et fier de l'être. Je n'ai jamais cherché à prendre la place de mon Capodecina. J'ai obéi aux ordres et j'en ai été récompensé. J'ai eu une vie trépidante et j'ai réussi à vivre à l'aise sans être riche.

J'ai aussi beaucoup flambé, dans les boîtes de nuit de la Famiglia. Elle possède tout ce dont nous avons besoin, elle s'occupe de tous nos problèmes.

Mais maintenant, me voilà ici, dans ce bâtiment sécurisé de la DIA, enchaîné à cette chaise, me demandant comment tout cela a pu arriver. Le repentis a probablement parlé de plus de choses que prévu ; il a dû donner des détails sur nos opérations, sur nos rituels et nos réseaux. Cette trahison est une épine dans le cœur de notre organisation.

Mon Capodecina, il va falloir qu'il entende ça. Il doit savoir que je n'ai jamais voulu trahir la Famiglia, que je suis un soldat loyal, même si le sort m'a réservé cette fin ignoble. Ils disent que la protection des repentis est un mal nécessaire pour la justice, mais dans notre monde, il n'y a pas de place pour la trahison.

Un pied de trop

Si jamais je sors de cet enfer, je promets de me venger de ceux qui m'ont trahi, et je retrouverai ma place, même si cela signifie tout reconstruire à partir de rien. Pour l'instant, je dois garder mon calme, ne pas céder à la peur. La famille a besoin d'un soldat qui reste fort, même quand tout semble perdu.

Je vais attendre de voir quelles billes, la DIA a contre moi, pour adapter mon système de défense. D'ailleurs, la Famiglia doit déjà être au courant de mon arrestation, et va m'envoyer un avocat-maison. Ce sont des magiciens qui ont pu faire sortir des membres de la famille bien plus impliqués que moi.

*

Avant l'arrivée de l'avocat, un officier de la DIA est venu me voir. Il m'a exposé les preuves qu'ils ont contre moi. C'est minimum vingt ans de tôle, sans conditionnelle. J'aurai soixante-neuf ans à ma sortie, un vieillard.

Le deal est simple, je ne suis que du menu fretin, mais avec de lourdes charges contre moi. Si je balance sur mon Capodecina et sur la Famiglia, je peux bénéficier du programme de protection, avec un nouveau nom, une nouvelle vie.

*

La Famiglia n'a pas envoyé d'avocat, probablement mon arrestation est restée secrète. Je me sens seul. Je ne sais pas qui appeler, j'ai peur de faire une maladresse. J'ai une nuit pour me décider, demain j'aurai un avocat commis d'office.

L'officier m'a menacé, « Si tu ne dis rien, on te libère en faisant circuler l'information que tu as collaboré, dans trois jours tu es mort. » Vérité ou chantage ?

*

Je n'ai pas dormi de la nuit. Je suis un rat dans un labyrinthe, avec une seule sortie, le déshonneur. Je n'ai pas de famille, pas de femme, pas d'enfants officiels. J'ai toujours préféré ma liberté au confort d'un foyer. J'aimais bien aller ici et là, au gré des femmes de passage.

Il est 6 h 00 du matin. L'avocat commis d'office doit arriver à 10 h 00. Je n'ai que quatre heures pour prendre une décision.

*

Je vois mon nouvel avocat. Je lui explique la situation. Il me dit que le programme de protection des témoins est très efficace, que je serai à l'abri dans un lieu où personne ne me retrouvera, j'aurai une nouvelle identité, un nouveau métier, un vrai métier.

Je dis « andiamo. » Mon sort est celé, je suis un traître.

73

*On ne mesure pas la grandeur
d'un homme à la manière dont
il se comporte dans les
moments de facilité et de
confort, mais à la manière dont
il se relève après une chute.*

Thomas Jefferson

04 décembre 2023

La Brigade de Répression du Trafic des Stupéfiants (BRTS) et le Service Régional de Police Judiciaire (SRPJ) de Paris ont monté conjointement une descente de police, impliquant presque trois cents agents. La BRTS et le SRPJ travaillent depuis deux ans sur une filière de trafic de drogue, qui inondent l'Île-de-France en drogues de synthèse. Le réseau commence à s'étendre à la province : Rouen, Orléans, Reims.

Les deux équipes ont réussi à accumuler assez de preuves pour décapiter l'organisation tentaculaire. Frapper la base, les petites mains, ne sert à rien. On supprime un point de deal, il en surgit deux sous deux jours. La traque a été basée sur une balance, qui a accepté de faire la taupe. Il a donné les numéros de téléphones mobiles prépayés, utilisés par les chefs de cette organisation. Une autorisation du juge des libertés et de la détention a été obtenue sans difficulté pour installer des micros espions. Ainsi, un micro a pu être introduit dans un vase de collection, commandé sur Internet et livré à domicile. Le colis a été intercepté, et le micro bien caché dans l'objet. Les services techniques n'avaient que vingt-quatre heures pour agir. Le suspect, Thomas Brillard, n'est pas à la tête de l'organisation, ce qui a facilité son espionnage ; toutefois, il gravite dans les hautes sphères de cette pieuvre.

La stratégie a été de n'arrêter que la tête de cette organisation, évitant ainsi les arrestations prématurées qui pourraient compromettre l'opération. Les écoutes ont permis de cartographier les relations entre les principaux acteurs du réseau, révélant des

connexions avec des fournisseurs étrangers et des opérations de blanchiment d'argent complexes. Les informations recueillies montrent que Brillard est un rouage essentiel dans la chaîne logistique, responsable de la distribution des drogues dans la capitale. Les agents ont travaillé sous haute pression, utilisant chaque minute pour rassembler des preuves supplémentaires avant l'opération finale. Les écoutes ont dévoilé des réunions secrètes, des échanges de codes et des plans pour de nouvelles livraisons, soulignant l'ampleur de l'activité criminelle.

Le jour J, les équipes se déploient avec précision. Les opérations se concentrent sur les huit têtes du réseau, dont le lieu où Brillard est supposé se trouver, un appartement luxueux dans le 16e arrondissement, un entrepôt désaffecté à proximité de la gare du Nord et un café branché où des transactions discrètes ont lieu. Les agents sont prêts à intervenir simultanément, avec des équipes spécialisées en arrestations et des experts en désactivation de dispositifs de sécurité.

Le stress est palpable. Chaque équipe a son rôle, chaque membre connaît sa mission. Les véhicules sont garés dans les rues parallèles des huit cibles. Les combinaisons de protection sont ajustées, et les radios émettent des ordres rapides et coordonnés. L'heure approche. La tension monte alors que les équipes se positionnent pour effectuer les perquisitions et les arrestations. Le signal est donné. Les équipes envahissent les lieux, à la même heure, avec une efficacité redoutable. Les opérations se déroulent selon le plan, avec des arrestations effectuées sans incident majeur. Les preuves sont saisies, les membres du réseau sont appréhendés. Le vase de collection, avec son micro espion, est récupéré sans que Brillard ne se rende compte qu'il a été surveillé pendant tout ce temps.

Thomas Brillard est interpellé dans son lit, à cette heure matinale. Arrivé à la BRTS, la procédure habituelle est appliquée, prise d'empreintes palmaires, et prélèvement buccal pour une analyse ADN. Ce pendeur est inconnu de la police, il a su naviguer avec adresse depuis plus de vingt ans. Il va falloir refaire son histoire.

74

*Le bon et le mauvais sont en
chacun de nous, et c'est notre
devoir d'intégrer cette dualité
plutôt que de la déchirer.*

William Blake

1^{er} mai 2023

Je suis un vrai docteur Jekyll et mister Hyde. Je me suis transformé en ange pour séduire cette pauvre Audrey. Quel nom mal approprié pour une femme de plus de cent kilos. Audrey, Hepburn, la grâce, la finesse, le raffinement, des diamants sur canapé. Malgré tout, il fallait que je sois un Don Juan, un charmeur, amoureux de ses disgrâces. Ça a été facile, la pauvre ne doit pas baiser tous les jours. Certes, il y a des amateurs de tout, et les grosses font partie de ce tout. Je crois que je lui ai fait du bien, elle a maigri, elle était presque belle quand je l'ai quitté. Disons plutôt, qu'elle avait un certain charme de poupon. Je lui ai offert tant de robes, jupes, chemisiers et tous les accessoires qui vont avec, qu'elle peut maintenant devenir une pin-up avec son style. Si elle se débrouille bien, elle aura trouvé un bon petit gars de son niveau avant la fin de l'année. Et puis, je l'ai gavée de culture, si elle n'est à retenu que la moitié, elle a le bagage pour soutenir de bonnes conversations. J'ai attendu le jour de la fête du travail, pour lui dire que je ne revenais pas à Lille. Elle était prête à déménager pour me suivre. Niet, je pars seul, je redeviens mister Hyde.

Dans ce rôle, je suis un trafiquant de drogue, surtout celles de synthèse, les moins chers à produire, et la demande est pharamineuse. Je me fais plus d'un million d'euros par mois, après blanchiment. J'ai un bel appartement à Paris, où officiellement, je suis dans l'import-export. J'ai aussi une villa à Nice, à deux cents mètres de la plage.

Pourquoi suis-je sorti de ma tanière pour aller à Lille ? C'est à cause de Françoise Marchand. Je l'ai connue lorsque nous étions tous les deux jeunes. J'étais né à Lille, et j'avais fait quelques virées avec des copains dans les bars à puttes de Belgique. Là-bas, pas besoin

de carte d'identité. J'avais fait la connaissance de Françoise, Loulou à l'époque. Elle s'est prise d'amour pour moi, et me donnait son corps pour rien. J'étais son régulier, sans être son souteneur. Je ne touchais aucun franc ; oui, c'était avant l'euro. Nous ne faisons pas l'amour protégé, j'étais naïf, elle me disait que c'était pour les sensations. Elle m'a dit aussi qu'elle était allergique au latex. Elle m'avait dit qu'elle était stérile, plus d'ovaires. Je l'ai crue.

Plus de vingt ans plus tard, elle avait quitté le milieu de la prostitution, et faisait des ménages. Elle avait besoin d'argent pour acheter la maison qu'elle louait. Elle m'a appelé, j'étais connu dans le milieu parisien, et elle avait quelques relations bien placées qui lui ont donné mon numéro de mobile. Heureusement, c'était un téléphone prépayé, qui n'a qu'une durée de vie limitée. Je lui ai refusé l'argent qu'elle demandait ; je ne suis plus le gamin naïf de l'époque. Alors, elle a essayé le chantage. Elle m'a appris que j'avais un fils, de vingt-sept ans. Elle menaçait de lui révéler qui j'étais. Je lui ai rappelé qu'elle était stérile. Elle m'a sorti une histoire de déni de grossesse, comme dans l'affaire Courjault. J'en avais entendu parler. J'ai commencé à cogiter. J'ai donc accepté le deal, si elle me donnait la date de naissance de l'enfant, 5 mai 1996. J'ai pris un rendez-vous chez elle, pour le 12 avril 2023, à minuit. Je suis un homme de la nuit, il y a moins d'yeux pour vous voir. J'ai garé ma voiture dans la rue parallèle à la sienne, puis suis arrivé à pied devant sa maison de ville. J'avais une liasse de billets de cinq cents. Ce devait être le premier virement pour quelques informations nouvelles. Et, elle a parlé, elle a raconté la journée de la naissance de celui qu'elle dit être mon fils. En tout cas, la date de naissance concordait. Elle a donc accouché sous X, ce qui veut dire qu'il faut passer par le service de l'Aide Sociale à l'Enfance ; oui, je me suis renseigné. Puis, elle a fait une chute mortelle dans l'escalier, c'est dommage, quand on vient de toucher cinquante mille euros. Je suis parti avec mes informations, et une épine en moins.

Il fallait que j'entre dans les bureaux de l'Aide Sociale à l'Enfance. J'ai mis un gars sur le coup, qui avait vécu à Lille avec moi, quelques années plus tôt. Il a vite repéré une grosse qui était toujours seule. Une vie en misère sociale. Je suis entré dans la vie d'Audrey, je suis devenu indispensable. Et, quand elle a été chaude, je lui ai fait gentiment ma demande, pour retrouver un petit garçon. Elle a un peu résisté, alors elle a eu une dose supplémentaire de sexe, je commençais à y prendre goût aussi. La diablesse avait des talents cachés.

Il a ensuite été facile de retrouver ma seconde épine, car elle m'avait dit que ce fils putatif, était au courant de mon existence. J'ai un statut à assurer, je ne peux pas avoir un

fil avec une pute. Si le gamin sait que j'existe, et qu'il se manifeste, mon épine vas devenir une plaie ; alors je cautérise à l'avance. Avec quelques gars, on l'a chopé, et il a fini en morceaux, bien emballés, dans la Seine. La presse a communiqué sur une « affaire de pied de trop », il avait un frère jumeau, qui a été congelé à la naissance. La Loulou était complètement frappée.

J'ai toujours été en dessous des radars de la police. Je ne fais que des coups sûrs et simples. Je pourrais gagner dix fois plus si je le voulais, mais le risque est trop fort.

Je m'appelle Thomas Brillard, et ma devise, « La peur et le respect avancent main dans la main, ce sont les deux faces d'une même médaille : celle du pouvoir. »¹⁹

*

Au fait. Pour sortir de chez Françoise Marchand, j'ai eu beaucoup de chance. Elle m'avait ouvert la porte de devant, fermée à double tour. Il me fallait un moyen de m'échapper discrètement en laissant la scène dans un état crédible, laissant penser à un accident solitaire. Si j'avais laissé la porte ouverte, la police aurait certainement engagé des investigations plus approfondies. Par chance, la porte arrière, donnant sur le jardin, disposait d'un système de fermeture automatique. C'était une installation récente, et le propriétaire de la maison avait certainement voulu un équipement moderne. Il suffisait de positionner le loquet dans la bonne position et la porte restait fermée après avoir été claquée. Si la police ne remarquait pas cette particularité, j'étais sorti d'affaire. Le crime devenait un simple accident domestique. Et ça a fonctionné.

*

Je vais me resservir un whisky à la santé de Françoise Marchand. J'ai réussi le crime parfait.

¹⁹ Gomorra, Roberto Saviano

75

*Les fins heureuses ne sont pas
le résultat de la chance, mais le
fruit d'un esprit indomptable.*

Emily Dickinson

18 décembre 2023

Louis Lantin a invité Camille pour dîner, en ce samedi gris de décembre. Le temps maussade ne freine pas son enthousiasme. Il a préparé un plat d'inspiration indienne, un curry de poulet riche en épices, dont il sait qu'il fera plaisir à Camille. Depuis qu'elle lui a avoué son amour pour la cuisine épicée, ce plat est devenu un classique de leurs soirées ; un poulet qui mange du poulet, Camille en rit toujours. Elle ne s'y connaît pas vraiment en vin, alors elle a choisi de contribuer avec un dessert fait maison, une tarte au citron, sa spécialité.

Lantin est tout excité à l'idée de partager les dernières nouvelles avec Camille. Il l'attend avec impatience, sachant qu'elle est une curieuse insatiable. Camille arrive à l'heure, ce qui est rare pour elle. Habituellement, elle a tendance à afficher un retard de quinze à vingt minutes, mais ce soir, elle est déterminée à ne rien manquer. Elle sait que Louis a des révélations à faire, en rapport avec l'énorme coup de filet de la police qui a fait la une des journaux. Mais Lantin lui a réservé un suspens savoureux, promettant de tout révéler pendant le repas.

À peine la porte fermée derrière elle, Camille se précipite pour poser ses questions. Louis, fidèle à son habitude, garde son calme et son sourire mystérieux. Il la laisse languir jusqu'à l'apéritif pour en dévoiler les détails. Camille, disciplinée, ne laisse pas transparaître son impatience et prend sur elle pour ne pas faire son petit caprice habituel.

Lorsque Louis commence enfin à raconter l'histoire de la rafle du 4 décembre, Camille est suspendue à ses lèvres. Il décrit les opérations minutieuses, le déploiement de la force policière, et le rôle crucial de leur taupe, qui a permis de faire tomber le réseau de drogue.

Camille hoche la tête, absorbant chaque détail, jusqu'à ce que Louis la surprenne par un élément inattendu.

« Tu as compris ? » demande-t-il, l'air de celui qui a encore une surprise dans sa manche. Camille fronce les sourcils, « Oui, vous avez démantelé un réseau de drogue.

- Effectivement, mais il y a mieux, devine.

- Je ne vois pas, je ne suis pas flic, ni devin. » Louis sourit, amusé par la frustration croissante de Camille. « Bingo, c'est l'ADN qu'on cherchait.

- Bingo quoi ? » Camille est de plus en plus perplexe.

« Bingo, c'est le père de Matthias Laville et du bébé congelé. Il connaissait donc Françoise Marchand, la mère.

- C'est lui qui les a tués ? » s'exclame Camille.

Louis, toujours stoïque, répond avec calme. « Il clame son innocence, mais l'analyse de la téléphonie, qui a été assez complexe à remonter, montre qu'il a passé plusieurs week-ends à Lille en début d'année.

- Pourquoi, complexe ? Il a pu tuer la mère ?

- Une question à la fois. Primo, Thomas Brillard n'utilisait que des téléphones prépayés. Grâce à des recoupements successifs et à notre taupe, nous avons pu identifier les mobiles qu'il utilisait depuis ces deux dernières années. Secundo, oui, il est possible qu'il ait tué Françoise Marchand. Il était à Lille dans les jours qui correspondent à la date de mort de la femme. Lui, il affirme de ne pas la connaître. On lui a alors parlé de Loulou, la prostituée de Belgique et des enfants qu'il a eus avec elle, preuve ADN à l'appui.

- Et alors ? » Camille est impatiente.

« Il a choisi le silence sur le conseil de son avocat. Alors, on a sorti notre Joker, l'ADN sur le chemisier de Françoise Marchand.

- Tu ne m'en as pas parlé.

- Je le fais en ce moment, laisse-moi deux minutes avant de faire chauffer le chaudron.

- Au toi, tu m'énerves parfois.

- On avait dit deux minutes, pas deux secondes. Alors, voilà, on a trouvé un ADN

inconnu sur le chemisier de la victime, celui qu'elle portait quand elle est arrivée chez le légiste. Cet homme incroyable avait fait des prélèvements sur les vêtements, avant que ceux-ci soient détruits. Il a retrouvé l'ADN d'un homme inconnu dans nos fichiers. Et bingo.

- C'est ton suspect.

- Oui, et là, au silence de Thomas Brillard, s'ajoute une tête baissée, qui cherche une sortie dans ses chaussures.

- Et pour le garçon ?

- Pour Matthias, là aussi, nous avons fait des progrès. Notre taupe connaît un des hommes de main de Brillard. Celui-ci a confirmé qu'un nettoyage musclé avait eu lieu en septembre dernier. De plus, nous avons découvert un message codé sur l'un des mobiles prépayés, dont le contexte confirme qu'un homme a été tué le 30 septembre. C'est la date présumée de la mort de Matthias.

- Donc, l'enquête est close ? » Camille demande avec une lueur d'espoir dans la voix.

« Presque, maintenant, c'est le temps de la procédure et des interrogatoires en profondeur. »

Camille lève sa flûte de champagne, Louis avait prévu de fêter la victoire, et elle tonne avec enthousiasme : « À nos flics, qui font la chasse aux méchants ! » Les deux amis trinquent, savourant la fin d'une enquête longue et complexe.

Lantin pense à Aristote, « L'amitié est une âme en deux corps. »

76

*J'aime voir une jeune fille sortir
et attraper le monde par les
revers. La vie est une salope. Il
faut aller dehors et lui botter le
cul.*

Maya Angelou

Début 2023

Françoise Marchand était sortie du milieu de la prostitution depuis 2010. Elle avait coupé complètement les contacts avec ses anciennes « collègues ». Elle continuait à voir son dernier patron. Philippe est un lillois de soixante-et-un ans. Avec le temps, il a pris du poids, avec un ventre et des hanches proéminentes. Philippe avait eu des vues sur Françoise, quand elle était l'une de ses « employées ». Il avait déjà plus de quarante ans mais ne s'était jamais remarié, après un divorce douloureux. Sa vie était entourée de femmes, souvent très belles, et très faciles. Françoise avait été un petit rayon de soleil. Cette petite Française était toujours de bonne humeur, et Philippe ne lui avait jamais demandé de faveurs, il la respectait.

Lorsque Françoise a quitté le métier, Philippe, ce dur du milieu, avait hésité. Il avait tant voulu lui demander de l'épouser, mais la peur l'avait retenu. Ce n'était pas la peur des coups, ni celle des ennemis tapis dans l'ombre, qui hantaient pourtant ses nuits, mais une autre peur, plus sourde, plus insidieuse, celle de son propre reflet. Philippe, avec ses cicatrices, ses mains rugueuses et son regard fatigué par des années d'affaires louches, des abus d'alcool et de drogue, se sentait insignifiant face à la beauté intacte de Françoise. Elle, qui semblait avoir traversé la vie sans en porter les stigmates, avait quelque chose de presque irréel à ses yeux. Lorsqu'elle lui avait proposé, quelques mois plus tard, de faire des ménages chez lui, il avait immédiatement accepté, voyant là une chance inespérée de la revoir régulièrement. Chaque semaine, elle entrait dans son appartement comme un rayon de soleil chassant l'obscurité.

Ils avaient rapidement pris l'habitude de s'asseoir ensemble après son travail, partageant une tasse de café, le temps s'étirant au rythme de leurs conversations. Avec elle, Philippe se sentait apaisé, libéré du fardeau de ses inquiétudes. Jamais ils n'avaient parlé d'amour ou de mariage, et il n'avait jamais osé effleurer sa main, mais il y avait entre eux une intimité silencieuse. Françoise, sans le savoir, jouait le rôle de thérapeute, écoutant ses histoires avec une attention bienveillante, lui permettant de déposer, mot après mot, le poids de ses souffrances. Dans cette relation, Philippe trouvait une forme de rédemption, une tranquillité qu'il n'avait jamais connue auparavant. Pour la première fois depuis longtemps, il se sentait presque heureux, dans la simple compagnie de cette femme qu'il n'avait jamais osé vraiment conquérir.

Philippe a continué son petit business, toujours avec la même discrétion et le même pragmatisme qui faisaient sa force. Il savait que, dans ce milieu, le moindre faux pas pouvait être fatal, et il avait appris à opérer dans l'ombre, à ne jamais attirer l'attention. Peu à peu, il s'était spécialisé dans l'organisation de soirées privées, où les plaisirs de la chair se mêlaient aux fantasmes les plus inavouables. Libertines ou échangistes, ces soirées étaient devenues sa marque de fabrique, un business florissant où la clientèle se fidélisait rapidement, en quête de sensations toujours plus extrêmes. Philippe se chargeait de tout, avec une minutie qui frôlait l'obsession. Le choix des lieux était crucial ; des villas isolées, des manoirs hors du temps, ou des lofts ultramodernes, selon les goûts de ses clients. Il veillait à chaque détail, de la décoration soignée, aux éclairages tamisés qui créaient l'ambiance parfaite. Les boissons coulaient à flots, des champagnes les plus fins aux cocktails exotiques, et les invités se perdaient dans un univers où tout semblait possible.

Les filles qu'il recrutait étaient triées sur le volet, belles, élégantes, capables de s'adapter à toutes les situations. Elles venaient de partout, certaines étaient nouvelles dans le milieu, d'autres y évoluaient depuis des années, mais toutes savaient que Philippe était un homme sur qui elles pouvaient compter. Pour satisfaire les goûts de chacun, il avait aussi commencé à faire venir quelques garçons, jeunes et séduisants, pour les dames et les messieurs. C'était un service qui se vendait bien, et Philippe n'avait jamais eu de scrupules à s'adapter aux demandes de ses clients. Il ne s'attardait pas sur les petites particularités de ces derniers. Pour lui, les désirs des autres n'étaient rien de plus que des chiffres dans ses comptes, un moyen de faire prospérer son affaire.

Son activité le faisait naviguer entre Lille et Bruxelles, deux villes où les noctambules les plus fortunés savaient qu'ils pouvaient trouver ce qu'ils cherchaient. Pourtant, malgré ce va-et-vient constant, Philippe restait fidèle à Tourcoing pour sa résidence. Ce n'était pas par nostalgie ou par attachement à une ville en déclin, mais plutôt parce que cela le maintenait proche de Françoise. Même après toutes ces années, elle restait le point fixe dans sa vie, le seul lien qui l'empêchait de dériver complètement dans le monde qu'il s'était construit. Chaque semaine, il retrouvait avec plaisir la tranquillité de sa maison, et, surtout, la présence réconfortante de Françoise. Elle n'avait jamais posé de questions sur son travail, ni sur les raisons de ses absences prolongées. Leur relation, tacite et douce, s'était installée dans un équilibre précaire mais rassurant.

Philippe savait qu'il ne pourrait pas mener cette vie éternellement, que l'âge finirait par le rattraper, que ce monde de luxure et de secrets était une prison dorée dont il aurait du mal à s'évader. Mais pour l'instant, il se contentait de naviguer dans les eaux troubles de son existence, toujours à l'affût du moindre signe de danger, tout en gardant à l'esprit que, quoi qu'il arrive, il aurait toujours un port d'attache : Tourcoing et Françoise.

*

En début d'année, Françoise lui révèle un secret qu'elle avait gardé enfoui au plus profond d'elle-même ; elle a eu un fils. Philippe est stupéfait, bouleversé même. Il ne l'a jamais vue enceinte, ni n'a jamais entendu parler d'un enfant. Pourtant, il la croyait si proche, si transparente, incapable de lui cacher quoi que ce soit d'aussi important. Les mots restent suspendus entre eux, comme une brume épaisse qu'il ne sait comment dissiper. Elle, de son côté, baisse les yeux, incapable de soutenir son regard, submergée par une émotion qu'elle a longtemps enfouie.

Elle ne peut pas lui expliquer les dénis de grossesse qu'elle a traversés, ces périodes où son corps avait décidé de dissimuler la vérité, même à elle-même. Pendant ces mois-là, son ventre était resté plat, ses habitudes inchangées, comme si de rien n'était, comme si cet enfant n'avait jamais existé. Ce n'est qu'au moment de l'accouchement, brutal et inattendu, qu'elle avait été confrontée à une réalité qu'elle n'avait pas anticipée, qu'elle n'avait même pas soupçonnée. À cet instant, la vie avait basculé.

Françoise se perd dans ses souvenirs, hésitante, les mots se coincent dans sa gorge,

lourds de culpabilité et de confusion. Elle n'a jamais vraiment su comment expliquer ce phénomène à elle-même, alors comment le faire comprendre à Philippe ? Tout ce qu'elle sait, c'est que cet enfant, ce petit être fragile qui a survécu à tout, est devenu pour elle son fils unique, son bien le plus précieux, même si elle a dû faire face à cette maternité de manière abrupte et douloureuse.

Philippe, encore sous le choc, tente de savoir plus. Ses questions se bousculent, les "quand", "qui", "comment", "où" fusent dans un mélange d'inquiétude et de curiosité. Il veut comprendre, saisir l'ampleur de ce qui lui a échappé. Qui est ce fils, cet enfant qui a soudain surgi dans leur histoire ? Où est-il maintenant ? Quel âge a-t-il ? Pourquoi n'en a-t-elle jamais parlé avant ? Mais Françoise, submergée par l'émotion, ne parvient pas à répondre. Les larmes coulent sur ses joues, et elle se replie sur elle-même, comme si chaque mot de Philippe ouvrait une plaie encore vive. Pour la première fois, elle affronte pleinement la réalité de sa maternité, une réalité qui l'a frappée avec une violence inouïe. Elle est mère, c'est un fait indéniable, mais elle se sent tellement démunie, perdue dans ce rôle qui lui est tombé dessus sans qu'elle ne l'ait vraiment choisi. L'amour qu'elle porte à cet enfant est immense, mais la douleur et la confusion sont tout aussi grandes.

Philippe, voyant son désarroi, hésite à insister. Il comprend qu'il ne s'agit pas seulement de questions auxquelles il veut des réponses, mais d'un traumatisme profond que Françoise est encore en train de digérer. Alors, il se tait, lui tend simplement une main, un soutien silencieux dans cette tempête intérieure qu'elle traverse. Leurs regards se croisent enfin, et dans les yeux de Françoise, il voit une femme à la fois forte et brisée, luttant pour concilier son passé et son présent, pour trouver sa place dans ce nouveau rôle qu'elle n'avait jamais imaginé jouer.

Françoise n'a jamais parlé de la lettre de la mère adoptive de son fils, il s'appelle Matthias. Elle a rejeté cette ouverture et se sent sale de ce rejet.

*

Un jour, après son travail, Françoise profite de la pause-café pour faire une demande étrange à Philippe, « Je veux retrouver le père de mon fils

- Mais pourquoi ?
- Il doit payer, alors peut-être que je reverrai mon fils.

- Mais comment le retrouver ?

- Je sais son nom et toi aussi, c'est Thomas Brillard, c'était une petite frappe à l'époque. » Françoise est très sûre d'elle.

« Je me rappelle vaguement ce nom. Tu attends quelque chose de moi ? » Philippe est un peu perplexe.

- Oui, trouve-le pour moi.

- Mais comment ? » Philippe est très gêné, il ne veut pas dire non à Françoise, mais peut-il dire oui ?

« Tu as des antennes dans le milieu lillois, qui a des liens avec celui de Paris. Je ne t'ai jamais rien demandé, aujourd'hui c'est l'occasion.

- Je vais essayer » lui répond Philippe qui sait déjà qu'il va retrouver ce Thomas Brillard. Plusieurs de ses clients sont des chefs du milieu parisien, qui cherchent chez lui le frisson loin de la capitale.

Quelques semaines plus tard, il a le numéro très privé de ce Thomas. Il a dû faire jouer beaucoup de relations, tout en restant discret. Il ne sait pas qu'il a scellé le destin de Françoise.

*Une femme qui souffre est
toujours sacrée.*

Honoré de Balzac.

19 décembre 2023

Louis Lantin avait toujours été un lève-tôt, même après une soirée bien arrosée. Mais ce matin-là, quelque chose d'inhabituel brisa le silence de son appartement parisien. Des coups sourds frappaient la porte d'entrée, insistants, pressants. À demi-éveillé, il pensa d'abord à Camille. Elle avait cette manie de frapper à la porte au lieu de sonner. Pourtant, il était à peine 5 h 00 du matin. Trop tôt, même pour elle. Les coups s'intensifièrent, tambourinant avec une urgence qui le fit bondir hors du lit.

Lorsqu'il entendit enfin sa voix, rauque et tremblante, son cœur s'emballa. « Louis, ouvre-moi vite, je vais pas bien. » Il se précipita vers la porte, son esprit encore embrumé par l'alcool. D'un geste brusque, il déverrouilla la porte et découvrit Camille, courbée, une main crispée sur sa poitrine. Elle semblait sur le point de s'effondrer. « Je vais pas bien, c'est peut-être le vin d'hier soir. » L'expression de Lantin passa de l'inquiétude à l'urgence. Camille était une femme forte, rarement sujette à ce genre de faiblesse. Mais cette fois, c'était différent. « Entre vite, on va voir ça. » La voix du commissaire, habituellement calme et autoritaire, trahissait une pointe d'anxiété. Camille obéit, titubant légèrement en traversant le seuil. Elle s'affala sur le canapé, ses traits tirés par la douleur.

« Dis-moi ce que tu ressens. »

Camille prit une respiration tremblante, « J'ai une gêne diffuse dans la poitrine et une sensation de brûlure. » Louis fronça les sourcils. Ses années de service lui avaient appris à reconnaître les symptômes qui se cachaient sous des apparences banales, « As-tu mal dans le haut du dos, les épaules, la mâchoire ou le cou ? » demanda-t-il, son ton devenant plus clinique. Elle acquiesça, ses yeux cherchant un soutien. « Oui, dans l'épaule gauche. Une douleur diffuse, mais gênante. »

L'inquiétude de Lantin s'intensifia. L'essoufflement, la douleur diffuse, tout concordait, « Et pour respirer, tu sembles essoufflée. » Camille hocha la tête, la panique voilant sa voix. « Oui, c'est difficile. »

Le commissaire sentit une sueur froide parcourir son échine. Le diagnostic était presque certain, un infarctus du myocarde. Lantin savait que chaque seconde comptait. « Allonge-toi, j'appelle le SAMU. » Camille, les yeux écarquillés, murmura, « C'est grave ? » Il lui adressa un regard rassurant, « Il faut que tu sois hospitalisée rapidement, et tout ira bien. »

Il saisit son téléphone et composa le 15 avec des mains qu'il tâchait de garder stables. Dès que l'opératrice répondit, il se présenta avec l'autorité que lui conférait son titre, « Commissaire Lantin, de la PJ de Paris. Je suis avec une femme d'environ quatre-vingts ans. Je suspecte un infarctus du myocarde. » L'opératrice comprit immédiatement la gravité de la situation. Il continue, précédant les questions, « 26 rue de Beauperthuy, à Paris, deuxième étage, interphone à mon nom Lantin, L.A.N.T.I.N » Après quelques instants, elle répondit, « Je vous envoie une voiture tout de suite et vous passe un médecin urgentiste. »

Le médecin prend la relève, confirmant la suspicion d'un infarctus du myocarde et donnant les premiers conseils pour stabiliser Camille en attendant l'arrivée des secours. Louis fait de son mieux pour suivre ses instructions, mais l'angoisse lui noue la gorge. Lorsque l'interphone sonne, il pousse un soupir de soulagement. Les secours sont là, et tout s'enchaîne rapidement. Le personnel médical prend immédiatement en charge Camille, évaluant ses constantes vitales et préparant une thrombolyse.

En quelques minutes, Camille est prête à être transférée à l'hôpital Georges Pompidou, réputé pour ses urgences et son service de cardiologie. Louis la regarde s'éloigner, emportée sur une civière, son esprit déjà préoccupé par ce qui pourrait suivre. Le commissaire sait qu'il la rejoindra bientôt, mais une part de lui ne peut s'empêcher de penser à l'imprévisibilité de la vie, à ce moment où tout peut basculer, même pour ceux qui se croient invincibles.

*L'homme est la seule créature
qui refuse d'être ce qu'elle est.*

Albert Camus

22 décembre 2023

Noël approche et je suis seul. Ma grande amie, Camille a été hospitalisée, à la suite d'un infarctus du myocarde. Sa coronaire interventriculaire antérieure était partiellement obturée. Elle ne serait pas allée aux urgences dans l'heure qui a suivi les symptômes, elle en serait probablement morte.

L'infarctus du myocarde se manifeste différemment chez les femmes et les hommes, j'ai appris cela sur le terrain, à fréquenter des urgentistes. Ainsi, les hommes ressentent souvent une douleur thoracique intense, tandis que les femmes ont des symptômes plus subtils comme la fatigue, l'essoufflement ou des douleurs diffuses. Cette différence peut retarder le diagnostic chez les femmes, augmentant les risques de complications. L'âge de Camille jouait aussi en sa défaveur, tout comme son léger surpoids.

Oui, je suis seul pour Noël, Camille reste en observation, même si elle est hors de danger. Je vais la voir tous les jours. Le premier jour, elle était très inquiète, la peur de mourir dans la minute la terrorisait. L'équipe médicale a été efficace et chaleureuse, malgré une surcharge de travail. Le Covid a laissé des traces dans tous les départements hospitaliers. En dépit de tout, je suis soulagé de voir Camille se stabiliser et je fais tout ce que je peux pour la soutenir pendant cette période difficile. Les jours passent lentement, mais chaque visite apporte un peu de réconfort et d'espoir.

Je serai seul pour le réveillon, mais je sais que mon âme-sœur est en convalescence à quelques centaines de mètres de chez moi. J'irai la voir le 25 pour fêter Noël avec elle, cette fête qui pour nous deux est païenne. Nous célébrerons à notre manière, loin des traditions habituelles. En attendant, je profite de cette solitude pour réfléchir à tout ce que nous avons traversé ensemble et à l'avenir qui nous attend. La pensée de la retrouver en meilleure santé

me réchauffe le cœur et me donne la force de patienter.

J'ai acheté un livre rare sur Jacques Brel que j'offrirai à Camille : "Brel ou le droit au rêve" par Robert Ménard, de 1980 ; une analyse critique de l'œuvre de Jacques Brel. Camille préfère un bon livre qu'un bijou ou un parfum. Elle est coquette, mais préférera toujours la culture avant tout. En dehors de Brel, elle est une experte de Simone de Beauvoir et Marguerite Yourcenar. De grandes femmes qui ont marqué le XXe siècle, la philosophe féministe et la première femme élue à l'Académie française. Elle lit et relit leurs œuvres, elle aime en citer des passages. Aujourd'hui, me revient une phrase que Camille répète comme un mantra, « Ce n'est pas le but, c'est le chemin qui est important. » Si Camille s'applique à vivre cette phrase très bouddhiste, je me sens beaucoup plus matérialiste ; pour moi ma vie a des buts qu'il faut atteindre coûte que coûte. Dans mes enquêtes, certes le chemin compte, d'autant plus de nos jours avec une procédure très formelle, mais la résolution d'un crime est le plus important. Avec Camille, nous nous sommes plusieurs fois chamaillés à ce sujet.

Camille un jour est venue chez moi avec une citation qu'elle venait d'entendre dans une émission sur France Culture : « Le doute est l'ennemi de la vérité. » de John Locke. Nous avons débattu de cela pendant presque une heure, autour d'un thé bien chaud. Je lui ai dit que mon travail n'est que doute et remise en question. Si j'ai des certitudes trop ancrées, je risque de passer à côté de la vérité, qui peut se cacher derrière un détail. J'ai du mal à croire qu'un scientifique ne soit pas rempli de doute. Une nouvelle théorie doit être soumise à l'analyse critique des pairs, mais aussi à l'observation. J'ai lu que la cinquième prédiction de la relativité générale, a été démontrée en 2015, soit tout juste un siècle après la publication du célèbre article d'Einstein. Pour moi, « La vérité est dans le doute », je ne sais pas si un philosophe a déjà dit ça, mais probablement. Ils ont tout dit, il y en a pour toutes les positions. Je prends conscience que le métier d'enquêteur est similaire à celui d'un chercheur scientifique ; nous avons des énigmes à résoudre avec quelques indices.

79

*L'amour naissant ressemble à
une lumière incertaine, qui
tremble et vacille à chaque
instant, mais qui peut aussi
bien s'éteindre que grandir et
s'épanouir.*

Alfred de Musset

24 décembre 2023

La presse a annoncé que le meurtrier de Françoise a été retrouvé. Je me doutais qu'il y avait quelque chose de criminel. Les motivations du tueur ne sont pas claires, il y a une histoire d'un frère jumeau d'un des bébés. Le tueur serait le père des deux garçons. C'est un trafiquant de drogue, qui est tombé avec son gang, une opération gigantesque. Plusieurs affaires criminelles ont été résolues, dont l'« affaire du pied de trop ». L'« affaire de la tueuse de bébés » a aussi été résolue, même si tous les pères n'ont pas tous été retrouvés.

Je suis toujours aussi amoureux de Proust. La lecture de Céline m'a été pénible, je n'ai pas pu oublier la bassesse du bonhomme. Alors un message d'adieu à Françoise, dans un style proustien.

Françoise, mon amour perdu, comment accepter que tu m'aies été arrachée par une violence si absurde et cruelle ? Ton sourire, ta voix, ton regard, tout ce qui faisait de toi ma lumière, s'est éteint en un instant, laissant derrière toi un vide immense que rien ne saurait combler. Chaque jour, je ressens ta présence, comme une ombre douce et douloureuse qui me hante, et ton absence me déchire, pourtant, je ne peux cesser de t'aimer, de te chercher dans les souvenirs qui sont tout ce qu'il me reste. Mais au détour de ce chagrin infini, une lueur inattendue éclaire mes pas ; une autre âme, douce et fragile, s'est glissée dans ma vie, apportant avec

*elle l'espoir ténu d'un nouvel amour, un amour né des cendres du passé,
prêt à renaître sous un ciel nouveau.*

Oui, une nouvelle lueur est née dans ma vie, aussi inattendue que surprenante. Après tant de mois à errer dans le désert du chagrin, il m'a fallu un courage insoupçonné pour ouvrir de nouveau la porte des rencontres. J'ai fait des efforts considérables pour m'extirper de ma torpeur, et j'ai cherché, ici et là, des visages, des voix, des histoires qui pourraient chasser la grisaille de mon quotidien. Il y a eu des rencontres, des femmes dont le charme était aussi éphémère que superficiel ; certaines un peu fades, d'autres trop excentriques ; certaines d'une beauté éclatante, d'autres dont l'apparence ne me touchait guère, on peut même dire, laides. Il manquait toujours quelque chose, un éclat, une étincelle, une alchimie que je n'arrivais pas à saisir.

Puis un soir, alors que la nuit semblait encore plus sombre, j'ai croisé Audrey. Elle n'est pas celle qui arrête les regards dans la rue, pas celle qui ferait tourner les têtes dans une foule. Elle n'a pas cette beauté éclatante que l'on remarque au premier coup d'œil. Mais en elle, il y a quelque chose de plus rare et de plus précieux. Elle est un mélange intrigant de simplicité et de profondeur. Elle m'a ébloui par son intelligence et sa passion. Ses centres d'intérêt sont aussi variés que fascinants : les arts, la musique, et même la philosophie. Lors de notre première conversation, elle m'a parlé avec une telle ferveur de Simone de Beauvoir et de son féminisme que j'ai été emporté par son enthousiasme et sa perspicacité.

Audrey est un peu enrobée, et peut-être est-ce là que réside tout son charme. Elle ne se conforme pas aux standards souvent artificiels de la beauté, mais elle dégage une chaleur, une authenticité qui me touchent profondément. Son rire est contagieux et son sens de l'humour, à la fois subtil et bienveillant, me permet de voir la vie sous un jour nouveau. Elle a su, avec une douceur inattendue, m'aider à digérer les ombres de mon passé et à redécouvrir les joies simples qui semblaient m'être interdites. Je n'ai pas oublié Françoise, j'ai même l'impression qu'elle me murmure « Vas-y ». Donc, j'y suis allé.

Ainsi, dans cette lumière nouvelle qu'elle apporte, je trouve un réconfort et une douceur qui me réchauffent, un baume pour mes blessures anciennes. Audrey, avec ses imperfections et sa richesse intérieure, s'est révélée être la compagne dont j'avais besoin pour tourner la page et aborder ce nouveau chapitre de ma vie, en laissant derrière moi les vestiges de ma douleur pour embrasser un avenir encore incertain mais porteur d'espoir. Je ne serai pas un

homme tranquille à la vie de désespoir, comme dirait Thoreau²⁰.

Pour dire adieu, me vient les derniers mots de La Recherche²¹, « – dans le Temps » ; oui je suis à nouveau dans le temps, et j’aspire à ce que ce bonheur partagé perdure, transformant notre quotidien en une symphonie d’amour.

C’est la veille de Noël, ce soir un réveillon, et je ne serai pas seul, avec Proust, Tosca et Audrey.

*

Rappelez-vous, je suis Tosca, la chatte d’Hervé Blanchet. Depuis quelques semaines, ma vie a pris un tournant réjouissant. Hervé, ce qui me touche le plus, semble avoir retrouvé le sourire, et il y a une explication toute simple à ce bonheur retrouvé : une femme est entrée dans sa vie.

Elle s’appelle Audrey. Dès qu’elle a franchi le seuil de notre appartement, j’ai senti un changement dans l’atmosphère. Son arrivée a apporté une douceur particulière et une chaleur que j’apprécie pleinement. Elle a pris le temps de me connaître, ce qui, pour moi, est un signe précieux d’affection. Audrey n’est pas seulement bienveillante ; elle s’occupe de moi avec une attention remarquable. Chaque jour, elle me caresse avec une délicatesse rare, et ses gestes sont empreints d’une douceur qui me fait ronronner de bonheur. Les croquettes qu’elle me donne sont toujours fraîches et savoureuses, et ma litière est maintenue impeccable, sans la moindre trace de désordre.

Il y a quelque chose dans son regard et dans sa façon de me parler qui me met à l’aise. Je la vois souvent s’asseoir près de moi, me grattouiller derrière les oreilles ou caresser doucement mon pelage, et je ne manque jamais de lui faire comprendre que j’apprécie ces moments en me frottant contre elle et en émettant un ronronnement chaleureux. Mon ami, non ce n’est pas mon maître, je ne suis pas un chien, donc Hervé semble également plus détendu et heureux, et je crois savoir pourquoi ; Audrey et lui forment un joli duo. Leur complicité est palpable, et il est clair que la joie qu’elle apporte à Hervé se reflète également

²⁰ « La plupart des hommes mènent une vie de désespoir tranquille. » Henry David Thoreau

²¹ « À la recherche du temps perdu » de Marcel Proust, dans « Le temps retrouvé »

dans la manière dont elle prend soin de moi.

Je me permets même de penser que, grâce à Audrey, nous formons maintenant une petite famille harmonieuse. Ses visites me réconfortent et me comblent, et j'espère de tout cœur que cette période de bonheur continuera encore longtemps. Je me sens choyée, et je n'ai jamais eu l'impression que quelqu'un pouvait me rendre plus heureuse qu'Audrey le fait actuellement. Ses attentions quotidiennes et sa gentillesse envers moi sont autant de raisons de sourire.

Les enfants ne sont pas des choses à posséder, mais des espoirs vivants et des rêves partagés. Leur départ nous laisse un vide que nous devons apprendre à combler avec le temps.

Khalil Gibran

25 décembre 2023

C'est Noël, et je ne suis plus de ce monde. J'ai laissé derrière moi beaucoup de malheurs. Je pensais donner du plaisir aux hommes, à ma façon, celle de l'argent. J'étais plutôt belle, et j'attrapais qui je voulais dans mes filets. Je m'appelais Loulou.

Je suis allée travailler en Belgique, c'était plus simple et plus rémunérateur. J'avais une semi-liberté, et chose incroyable, je cotisais à la sécu belge. J'avais des clients de passage, mais surtout des fidèles.

J'avais cru, naïvement, que l'argent pouvait acheter tout ce dont j'avais besoin ; la sécurité, le respect, et même un semblant de bonheur. Mais l'argent ne pouvait pas acheter la paix intérieure, ni effacer les cicatrices invisibles laissées par les années de lutte et de survie. Je me suis accrochée à mes illusions comme on s'accroche à une bouée de sauvetage dans une mer déchaînée, mais la vérité était que j'étais en train de me noyer dans ma propre tragédie.

On a dit que j'ai eu quatre enfants. Toutefois, à l'époque, ce n'étaient que des choses. J'étais stérile, je ne pouvais pas avoir d'enfants. Je ne prenais pas toujours des précautions, surtout avec mes clients réguliers. Je n'ai jamais pris la pilule, pourquoi quand on est inféconde. J'avoue aujourd'hui, qu'en fait, j'ai eu cinq bébés. Le premier, je l'ai mis dans une poubelle, c'était un fibrome, je n'avais pas grossi. Les suivants, je les ai congelés : deux

garçons et une fille ; le quatrième, il a crié, alors je me suis réveillée, c'était un vrai bébé. Je l'ai sauvé. Le père, c'était le petit Thomas, il m'a entretenue pendant quelques mois. C'était un petit trafiquant malin. Il n'a jamais été arrêté, un exploit dans ce milieu. D'autres se sont sacrifiés pour lui. Pour la fille, le père c'est Paul Carrier, un travailleur de bas étage, mais il payait. Le dernier enfant, un garçon, est le fils d'un industriel de la banlieue de Bruxelles. Il aimait le golf, et il me disait, « Tu es mon dix-neuvième trou », c'est élégant. Il était brutal et rustre, un parvenu, issu des bas-fonds de la Belgique. Le statut social ne fait pas la qualité de l'homme. Vous pouvez me croire, je suis une experte.

Les fêtes de Noël, je les passais souvent seule, cachée derrière un sourire forcé et une façade de normalité. Les lumières scintillantes des décorations n'étaient qu'un reflet fugace de ce que je cherchais désespérément : un peu de chaleur, un peu d'humanité dans ce monde de glace.

C'est mon premier Noël sous terre, et je suis toujours seule.

À SUIVRE

Indignation face à un féminicide perpétré par un activiste suprémaciste blanc

C'est avec une profonde tristesse et une vive indignation que nous faisons part du meurtre tragique d'une militante, victime d'un féminicide perpétré par un activiste suprémaciste blanc. Cet acte abominable, motivé par la haine et l'extrémisme, est une attaque non seulement contre une femme innocente, mais aussi contre les valeurs fondamentales de notre société.

La victime était une femme courageuse, engagée dans la défense des droits humains, qui incarnait des principes d'égalité, de justice et de respect. Sa vie a été brutalement arrachée par un individu dont les croyances idéologiques toxiques sont en contradiction flagrante avec la dignité et le respect de la vie humaine. Ce crime odieux souligne l'urgence de lutter contre la montée du suprémacisme blanc et toutes les formes de violence basées sur le genre.

Nous appelons les autorités à mener une enquête rigoureuse et à poursuivre l'agresseur avec la plus grande sévérité. Il est impératif que justice soit rendue, non seulement pour honorer la mémoire de la victime, mais aussi pour envoyer un message clair que de tels actes de haine et de violence ne seront pas tolérés.

Ce féminicide est un rappel brutal de la menace persistante que représentent les idéologies de haine et de domination. Nous exhortons toutes les organisations, les leaders communautaires, et les citoyen-ne-s à s'unir contre l'extrémisme, le racisme, et la misogynie qui continuent d'alimenter de tels actes violents.

ACRONYMES

ADN	acide désoxyribonucléique
ASE	Aide Sociale à l'Enfance
BRTS	Brigade de Répression du Trafic des Stupéfiants
Cnav	Caisse Nationale d'Assurance Vieillesse
DIA	Direzione Investigativa Antimafia
FNAEG	Fichier National Automatisé des Empreintes Génétiques
IA	Intelligence Artificielle
PJ	Police Judiciaire
SNPS	Service National de Police Scientifique
SRPJ	Service Régional de Police Judiciaire
TPTS	Techniciens de Police Technique et Scientifique
TPPTS	Technicien Principal de Police Technique et Scientifique

RÉSUMÉ DU TOME 1

AVERTISSEMENT

Si vous lisez les lignes suivantes, sans avoir lu le Tome 1, vous dévoilez l'intrigue et donc, vous n'aurez plus de plaisir à la découvrir.

RESUME

Marco avait promis à son père mourant, Giulio, de se venger de la mort de sa mère et sa sœur, tuées par le mafieux Carlo Parisi, alias le « *butterato* », membre de la mafia Cosa Nostra.

Giulio Ricci avait engagé un détective privé, Antoine de Chailly, en charge d'affaires spéciales, c'est-à-dire de meurtres commandités. Celui-ci devait retrouver et tuer Carlo Parisi et au moins un de ses enfants. La mission est partiellement effectuée avec la mort de Carlo Parisi et de son fils Hugo Moretti, qui est le beau-frère de Marco.

Maria est mise au courant du plan par le mafieux Niccolo Ferri, homme de main de Carlo Parisi. Il a kidnappé et torturé Antoine de Chailly, jusqu'à obtenir le nom du commanditaire, Marco Ricci. La prochaine étape étant de tuer Mirella, la femme de Marco. Elle a ordonné l'assassinat de celui-ci pour sauver sa fille. Il a été tué dans une rue de Paris par des professionnels.

Maria a avoué sa participation au meurtre de son gendre, mais a refusé de livrer les noms des tueurs, ou de ses intermédiaires dans la mafia.

V1.1 achevée le 31 août 2024, France

UN PIED DE TROP

JEAN-LUC BONNET

Un corps d'une femme est découvert au pied de l'escalier de sa résidence, dans la banlieue paisible de Tourcoing ; l'affaire prend une tournure macabre lorsqu'un pied humain est retrouvé bien plus tard en banlieue parisienne. La capitaine Isabelle Dufour, ambitieuse et prête à tout pour briller, se retrouve face à une enquête d'une complexité terrifiante. Entre une tueuse d'enfants insaisissable, des petits malfrats qui jouent avec les limites de la légalité, et un mystère vieux de plus de vingt ans, elle travaille avec le commissaire Lantin de la PJ de Paris et son confrère Martenot de la PJ de Lille. Tandis que les techniques modernes de la police scientifique révèlent des indices troublants, les enquêteurs découvrent que chaque fil tiré mène à des recoins obscurs de la psyché humaine, où passé et présent se heurtent. Les pièces du puzzle s'assemblent peu à peu, mais la vérité qui se dessine pourrait avoir des conséquences incalculables pour tous ceux impliqués.

Ce roman, sous couvert d'une enquête policière, aborde des thèmes de la société moderne, comme la solitude des femmes âgées ou la manipulation des faiblesses des autres. Ce roman choral donne de la profondeur à ses héros de la vie quotidienne.

Jean-Luc Bonnet est un ancien chercheur en sciences biomédicales. Il s'intéresse depuis des décennies aux cultures étrangères et en particulier à l'art japonais, dans toutes ses formes. Il écrit des aphorismes, des haïkus, des koans et des tankas depuis de nombreuses années. Il a aussi écrit de précédents recueils de poèmes, dans des styles différents. Ce second thriller est la suite des enquêtes du commissaire Lantin.